This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

AH 3W7L 4

Harvard Depository
Brittle Book

601.2
Poizat

Harvard Divinity School

ANDOVER-HARVARD THEOLOGICAL LIBRARY

MDCCCCX

CAMBRIDGE, MASSACHUSETTS

BOUGHT FROM THE FUND
GIVEN IN MEMORY OF

RUSHTON DASHWOOD BURR
Divinity School, Class of 1852

The gift of Mrs. Burr

ALFRED POIZAT

Poètes Chrétiens

Librairie Emmanuel Vitte
LYON-PARIS

LES POÈTES CHRÉTIENS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Chez Alphonse Lemerre, Paris.

Avila des Saints (couronné par l'Académie française). 1 vol. in-18 jésus. 3 50

Le Pervers sentimental, roman 3 50

EN PRÉPARATION

L'Epopée franciscaine.

Chevalerie mystique.

Le Chemin de Béthanie.

ALFRED POIZAT

LES

POÈTES CHRÉTIENS

Scènes de la vie littéraire

DU IVe AU VIIe SIÈCLE

LIBRAIRIE CATHOLIQUE EMMANUEL VITTE

LYON
3, place Bellecour, 3.

PARIS
14, rue de l'Abbaye (VIe).

1902

ANDOVER-HARVARD
THEOLOGICAL LIBRARY
CAMBRIDGE, MASS.
H47,502

A

GABRIEL HANOTAUX

en témoignage d'affection et d'admiration.

INTRODUCTION

I

Ayant surtout vécu avec les poètes, gens avisés et pleins de sens, plus naïvement, plus abondamment, plus subtilement hommes que les autres, une curiosité fraternelle m'a induit à chercher comment ils se comportèrent, au temps des grandes catastrophes et des grandes aventures, lorsque s'écroula, avec l'Empire romain, l'édifice de la civilisation antique. Nul ne pouvait être plus frappé qu'eux, puisque cette révolution leur ôtait ce qui fait la douceur d'exister et ce qui est proprement leur atmosphère respirable et nul ne devait offrir des émotions universelles une image plus vive que ces êtres légers, profonds et fins, prompts aussi aux métamorphoses. Le poète a vite fait de se changer en un autre homme; il n'a qu'à passer dans le magasin qu'est son âme et à se revêtir de ses rêves; il n'a qu'à prendre

l'âme d'un de ses héros, elles sont toutes à sa mesure. Ce serait l'aventurier né, si, dans sa hâte de voir le bout de ses aventures, il ne préférait les inventer à les vivre. En temps de révolutions, il les vit, avec cette particularité cependant qu'il se dédouble et se suit, à travers ses propres errements, compagnon sagace de lui-même.

Le poète est tout l'homme, parce que tout homme est poète. C'est donc d'êtres semblables à nous que je me suis proposé de reconstituer l'existence et la physionomie lointaines. Et comme ils ont employé leur imagination et leur industrie à vivre, leur existence a souvent affecté les formes plus palpitantes du roman.

J'ai d'abord rendu visite à Ausone, en sa villa, et je l'y ai trouvé recevant des confrères, comme font aujourd'hui les Heredia, les Coppée, les France, les Sully-Prudhomme, les Musurus. Seulement, comme c'était à la campagne et que les communications étaient moins aisées, il gardait à déjeuner ses invités. Je peux presque dire que je reconnaissais des figures d'habitués et il n'était pas difficile de reconstituer les propos échan-

gés. J'entendais jusqu'à la voix sonore et un peu gouailleuse du maître.

La plupart des épigrammes que nous lisons dans son livre durent être aiguisées, au cours de ces libres causeries, et dites sur ce ton de nonchalance solennelle que leur allure commande. Et elles donnent certainement la mesure de son souffle, car les littérateurs déclament mentalement avant d'écrire.

Je me suis dit qu'on m'eût rencontré chez Ausone, que je me serais rangé derrière Sidoine Apollinaire, parmi les défenseurs de Clermont, que j'eusse bataillé avec Avit, Ennodius et Boèce pour le catholicisme et grandement envié Fortunatus d'avoir assisté aux noces de Brunehaut et de Sigebert, hanté des reines douairières et fini ses jours près de la plus aimable de toutes, la royale poétesse, sainte Radegonde.

J'ai conclu d'autant plus librement des poètes d'aujourd'hui aux poètes de ce temps-là, qu'il y a entre eux analogie fatale de préoccupations. Les uns et les autres sont des poètes de « *l'art pour l'art* ». Venus à des époques où les grands thèmes sont épuisés, ils font consister tout le talent dans les dé-

tails du style, le charme individuel de chaque vers ou l'architecture délicate et savante d'une période.

Plus intelligents, moins élémentaires que les créateurs, quoiqu'ils se rapetissent un peu dans la perspective, leur siècle les estime avec raison. J'ai pris d'eux mesure sur le prestige dont ils ont joui plutôt que sur leurs œuvres, et convaincu qu'un Heredia ou un France, au temps d'Ausone, eussent écrit comme Ausone, parce que les formes de l'art suivent les lois mystérieuses de la mode, j'ai transféré à ces vieux poètes de la décadence, toute la sympathie respectueuse que m'inspirent les nôtres.

Sachant avec certitude que nos poètes à nous correspondent à une phase exquise de la civilisation et que peut-être un jour ils baisseront cependant en la considération des lettrés, je me suis approché d'un cœur plus équitable de ces vénérables disparus, nos frères en sensibilité et en talent.

Du reste, il ne m'apparaît pas qu'ils aient été si médiocres. Le lecteur en pourra juger lui-même soit d'après les extraits intercalés au cours du récit, soit d'après les

pièces qui composent la seconde partie de ce livre.

La grandeur, la force et la grâce des idées lyriques de Prudence feraient de lui un assez extraordinaire poète, sans la rudesse incorrecte et parfois prosaïque de sa langue. On sent qu'il se l'est créée tout seul, très tard, par un effort d'application et de volonté. Il tyrannise les mots, pour les forcer à entrer dans ses vers, où ils crient et grincent plus qu'ils ne résonnent. Il a l'air de composer sur le chevalet de torture, où il assied ses martyrs. C'est un admirable bourreau de ses strophes.

Qu'on veuille bien songer, du reste, que tous cherchaient à s'ouvrir de nouvelles sources et qu'il s'agissait de créer la poésie chrétienne, dont le vol se devait soutenir presque uniquement par l'élévation de la pensée et par les trouvailles du sentiment. Comme il fallait creuser profond son cœur et les choses, pour en extraire de quoi faire oublier les beaux mythes rejetés!

Paulin de Nole, après quelques essais, descendit au genre familier et bonhomme. Les récits qu'il nous fait des miracles de

saint Félix ont, avec un sentiment plus vif de la nature, un peu les grâces lentes et spirituelles des contes sentimentaux d'Andrieux.

Chez lui, comme chez saint Avit, et chez Dracontius et saint Prosper d'Aquitaine, la préoccupation dominante est moins de charmer que d'être utile. Ils veulent une poésie qui enseigne quelque chose, une poésie qui réchauffe et qui moralise. Prudence entreprend dans ce but sa *Psychomachie*, la première en date des épopées allégoriques; c'est un peu déjà le *Roman de la Rose*. Saint Prosper inaugure aussi le genre didactique pur, avec ses livres sur *la Grâce*, qui devaient être imités par Louis Racine.

Saint Avit se dit qu'il y a dans les récits de la Genèse une belle matière épique, et, tout nourri d'Ovide et de Virgile, il aborde, d'une grande allure classique, ses *Origines du Monde*. Sa description de la Création, et surtout celle du Déluge sont d'un visionnaire puissant. M. Guizot a vu dans cette œuvre une sorte d'ébauche du *Paradis Perdu* de Milton. Il est fort possible que le poète anglais ait puisé là l'idée de son épopée. Mais il ne serait pas juste de pousser trop la com-

paraison. On ne doit demander compte à un poète que de ce qu'il a voulu faire. Or, saint Avit n'avait pas tant d'ambition; au moins ne songeait-il pas du tout à dresser un Satan d'une psychologie extraordinaire. Il ne voulait, je le répète, que lutter avec Ovide, que donner un pendant chrétien aux *Métamorphoses*. Et je crois qu'il y a souvent réussi.

Quelqu'un qu'on aurait pu rapprocher de Milton, c'est Dracontius. Celui-ci n'est pas un classique, composant avec méthode; il vagabonde au gré de sa fantaisie, mais brosse, par instants, de petites peintures d'une fraîcheur et d'un coloris tout modernes. En quelques traits son esquisse est faite et vaut un tableau. Adam et Eve y passent, jeunes et purs divinement.

Quant à Fortunat, tout le monde connaît les admirables élégies qui lui ont été attribuées et que M. Charles Nisard a cru devoir restituer à sainte Radegonde. Il est certain qu'avant sa rencontre avec cette reine, il n'avait rien donné qui fît prévoir des pièces d'un pareil essor. Mais le poème de *Galesuinthe* que nous citons dans notre seconde partie, et qui est de la même qualité litté-

raire, est bien de lui, puisqu'il s'y nomme. Il a réussi à absorber et à s'assimiler le génie de son amie.

II

Quoi qu'il en soit de leur valeur littéraire, que j'aurais plaisir cependant à mieux faire connaître, ce n'est pas d'elle que je me suis surtout préoccupé, mais d'aventures et de caractères. Je me suis inquiété de ces poètes, comme j'eusse fait d'amis ou de proches, perdus dans une affreuse tourmente. Et c'est la raison pour laquelle je me suis étendu sur certaines existences moins littérairement importantes, comme celle d'Ennodius, et qui m'a fait écarter de mes récits, dont elle eût embarrassé la marche, la vie de poètes beaucoup plus grands ou plus célèbres, — tels Dracontius ou Prudence.

En effet, je n'ai pas été maître de mon plan. Il m'a pris, il s'est imposé à moi, comme les événements qu'il relie ont emporté les hommes dont je vais parler. C'est l'immense drame de la chute de l'Empire et de la consti-

tution de la monarchie mérovingienne qui domine tout, qui s'approprie tout et qui appelle tout le monde en scène.

Voyez plutôt. La prévision qu'il en a jette sa mélancolie sur les réceptions intimes d'Ausone. Son disciple, Paulin de Nole reçoit, en Italie, le choc des premières invasions; il est emmené deux fois en captivité; Prosper d'Aquitaine suit aussi, la chaîne au cou, son peuple traîné par les Goths.

Le premier effroi calmé, chacun essaie de s'organiser pour endiguer l'inondation. A la tête des patriotes, nous trouvons le poète Sidoine Apollinaire et son beau-frère Ecdicius qui défendent désespérément dans Clermont assiégé par les Goths, le dernier boulevard de l'indépendance. Ils sont trahis par l'Empereur; leur ville et leurs espérances sont livrées.

Ecdicius a pu s'échapper chez les Burgondes; il devient évêque de Vienne, et son fils, le grand poète saint Avit lui succède. Tout semble perdu. Il n'y a plus d'Empire, il n'y a plus que des royautés barbares. Alors commence le travail séculaire des peuples pour reconquérir leur liberté. Les Ecdicius,

les Avit, les Ennodius, les Cassiodore, les Boèce se mettent silencieusement à l'ouvrage. Il s'agit d'assimiler ou d'éliminer les Barbares. Ceux-ci ont peine à garder ce qu'ils ont conquis si facilement. Ils sont à la merci d'une nouvelle invasion, et obligés de compter avec les peuples qui, s'ils n'ont pas le moyen de s'émanciper tout à fait, gardent au moins le pouvoir de changer de maîtres. Dès lors s'ébauche, chez les évêques gallo-romains l'obscur projet d'une restauration possible de l'Empire, à la tête de laquelle seraient les rois francs. De leur côté, l'Italie et l'Afrique regardent vers Byzance.

Enfin les Francs devenus catholiques, un peu latinisés par conséquent, réalisent une partie des espérances fondées sur eux; une grande monarchie moitié latine, moitié barbare s'étend sur la Gaule et c'est le spectacle de cette nouvelle civilisation hybride et bizarre, qui attirera et retiendra sur notre sol, le dernier des poètes latins, et, par certains côtés, le premier en date des poètes modernes Venantius Fortunatus.

Telle est la marche générale des faits, mais pour la bien comprendre, deux ordres de

questions sont à élucider brièvement : celui du caractère vrai des invasions, celui de la portée des luttes religieuses entre l'arianisme et le catholicisme.

III

Les Invasions furent un phénomène historique fort complexe, pour l'explication duquel on se contente d'ordinaire de causes trop simples.

Fustel de Coulanges a même soutenu cette thèse qu'il n'y en aurait pas eu, à proprement parler. Bornons-nous à constater qu'elles furent amenées par une révolution presque fatale et constitutionnelle à l'essence même du régime de l'Empire.

Rome, pour les besoins de sa défense, recourait depuis longtemps et de plus en plus, aux armées auxiliaires. Elle employait des Goths, par exemple, comme infanterie pesante, des Huns comme cavalerie légère. Bientôt, il lui arriva de louer des peuplades presque entières, avec leurs cadres indigènes, et dont les rois devenaient en quelque sorte généraux romains.

D'autre part, le défaut de loi précise pour régler l'élection à l'Empire, mit vite cette élection aux mains des soldats. Souvent même les armées se partagèrent et s'habituèrent à régler, par des batailles, le sort des compétiteurs. Il n'y avait pas d'autorité centrale assez fixe, contre laquelle on ne pût s'insurger, avec quelque apparence légale, ni qui pût définir irrévocablement la situation de ces troupes auxiliaires dans l'Empire. Les Barbares se firent peu à peu cette idée qu'ils étaient plus ou moins tous à la solde de Rome et qu'ils avaient à ce titre sur son gouvernement des droits indéterminés.

Plusieurs d'entre eux résidèrent dans la capitale, comme chefs de la milice : tels le Vandale Stilicon ou le Suève Ricimer.

La fortune extraordinaire de ceux-là devait tenter l'ambition de leurs rivaux. Un jour vint où chacun d'eux crut pouvoir prétendre aux mêmes honneurs, au même rang dans l'Empire, et comme il était impossible de les leur accorder à tous, ils tentèrent de se les approprier de vive force.

Telle fut la cause principale des invasions. Ce ne fut pas la seule, évidemment. Dans la

confusion universelle des idées, il y eut place pour toutes sortes d'aventures et de projets et personne ne se fit une représentation bien nette de ce qu'il accomplissait. Une fureur divine présida à ces grands mouvements. Malgré les ruines que ces sauvages armées firent sur leur passage et où elles s'acharnèrent pendant dix ans (1), il ne semble pas que l'objectif des chefs eût été jamais de détruire l'Empire. En lui prenant ses territoires, c'étaient de simples garanties qu'ils s'assuraient. Quant aux soldats, ils savaient que Rome donnait des terres à coloniser; cette fois, ils avaient choisi eux-mêmes leurs lots, voilà tout. Les chefs continuaient à se considérer comme de grands fonctionnaires impériaux, les soldats comme des demi-sujets. Les uns et les autres furent certainement tout surpris et tout perplexes, qu'il n'y eût après cela plus d'Empire, au moins en Occident. Ils se sentaient moins sûrs de leurs droits et craignaient vaguement d'être dépossédés. Aussi les rois demandaient-ils l'investiture à Constantinople. La cour byzantine s'empres-

(1) Voir dans notre IIme partie, la poésie où saint Prosper d'Aquitaine fait allusion à ces ravages.

sait de leur envoyer le pallium, car en l'acceptant, ils reconnaissaient sa suprématie et confessaient en quelque sorte qu'ils étaient révocables.

IV

En fait, c'était tout de même bien une conquête, dont les populations avaient à porter le poids. D'abord, les Barbares s'étaient approprié presque partout la moitié des terres, et quoiqu'ils n'eussent presque rien changé à l'administration romaine, la vue de ces étrangers insolents et brutaux était intolérable aux Latins. La haine qu'on éprouva pour eux, quel que fût leur nom, refit l'unité morale de l'Empire. A défaut des cadres administratifs brisés, il restait pour en tenir la place, la hiérarchie de l'Eglise catholique, calquée jadis sur la hiérarchie civile. C'était une sorte d'Empire indestructible celui-là et partout obéi.

Or, les Barbares était ariens. Cette religion devint, aux yeux des Latins, la marque de l'étranger, tandis que le catholicisme forma le lien fédéral de tout ce qui avait été romain.

Tout Barbare qui passait au catholicisme renonçait en quelque sorte à sa race, entrait dans la civilisation latine et en peu de temps devenait à peu près romain. En effet, de tous temps, la *latinisation* avait été une affaire de culture et une adhésion du cœur et de l'esprit à la civilisation. Nul ne pourrait prétendre qu'il n'y eût eu qu'une race dans l'Empire.

D'autre part, les conquérants étaient jaloux de se conserver distincts des vaincus, au dessus desquels ils prétendaient former une caste militaire privilégiée. Ils avaient donc peu de penchant à se faire catholiques, ils devaient en avoir d'autant moins qu'ils professaient un christianisme plus simple et plus nu et qu'il est plus naturel de rejeter des croyances que d'en acquérir. La beauté supérieure du catholicisme n'était sensible qu'aux âmes délicates. Il est vrai que l'infériorité de culture des évêques ariens sur les autres était propre à discréditer la foi qu'ils défendaient. Leur instruction, leur éducation, leurs idées, tout se ressentait chez eux de la nuit de leurs forêts.

Les rois barbares, en particulier ceux de la seconde génération qui presque tous furent

des hommes remarquables, des politiques énergiques et subtils, comprirent vite les difficultés de la situation. Pour transformer leur conquête en établissement durable, ils sentirent que la dualité de religion leur était un obstacle et qu'ils ne pourraient pas longtemps se passer de l'assentiment des populations latines. Une armée peut facilement soumettre un pays, mais, pour le garder, il lui faut s'émietter en petites garnisons et s'il arrive là-dessus un autre envahisseur, elle ne peut plus se grouper contre lui.

Les uns donc, comme Euric, roi des Wisigoths, comme Hunéric, roi des Vandales d'Afrique, songèrent à exterminer la religion catholique et à convertir de force les Latins à l'arianisme, sachant bien que faire changer de religion à un peuple, c'est lui faire changer d'âme. L'apostasie est une trahison qui prépare l'homme à toutes les faiblesses et à toutes les infamies. Mais leur effort échoua et ne fit qu'augmenter l'odieux de leur domination.

Cet échec fut une leçon pour les autres.

Théodoric, roi des Ostrogoths d'Italie, essaya du système de l'Etat neutre, arien

avec les Goths, catholique avec les Romains. Il se mit impartialement à la disposition de ces derniers, au point de vue desquels il se plaça strict pour tout ce qui les regardait. Cela n'empêcha pas les catholiques d'aspirer à mieux. Et lui aussi dut reconnaître que sa bonne volonté était impuissante.

Le plus adroit de tous, incomparablement, fut Gondebaud, roi des Burgondes. Celui-ci comprit vite que l'empire de l'ancienne Gaule appartiendrait au peuple qui se ferait le premier catholique. Partant de cette idée il se fût converti, s'il n'eût craint de n'être pas suivi et d'être abandonné par les siens. Il louvoya, favorisa le plus secrètement qu'il put les conversions de ses farons, donna asile aux catholiques persécutés ailleurs, laissa son fils et futur héritier, Sigismond, abjurer l'arianisme, mais la conversion en masse des Francs leur donna le rôle qu'il avait rêvé de prendre. Toute l'habileté de Gondebaud n'aboutit qu'à retarder l'invasion de ses Etats. L'irrévocable était accompli. Un vaste royaume catholique était créé qui, à bref délai, ne pouvait manquer de dévorer la petite monarchie burgonde.

Voilà de quoi souffrirent, rêvèrent et s'entretinrent les personnages dont nous contons l'histoire; voilà quelle fut en somme l'œuvre de ces petits poètes : ils ont sauvé le catholicisme et inventé la France; leur amour aussi touchant que têtu pour les lettres les a soutenus, consolés en ces heures cruelles; de main en main, ils se sont transmis le flambeau, et s'il a paru s'éteindre à la fin, du moins ont-ils légué au monde de quoi renaître un jour, plus varié et plus épanoui.

Quant à l'Empire romain, il était utile qu'il se brisât. Ce n'était plus qu'un organisme stérile et impuissant. La pensée latine avait produit toutes ses fleurs et tous ses fruits; elle était épuisée. L'art, sauf en architecture, ne donnait plus que des œuvres grossières. La poésie promettait peu de chose. Il fallait le long sommeil du Moyen Age, pour que chaque peuple ait le temps de se former une individualité, une langue, une littérature et pour que soient multipliées ainsi les formes et les énergies du vieux monde.

V

Les savants trouveront peut-être hardies de telles considérations, en un livre d'aussi simple appareil et conçu, de mon propre aveu, avec des tendances romanesques. Ces tendances, des novateurs glorieux, les frères Amédée et Augustin Thierry, les ont eues avant moi et les ont appliquées aux mêmes époques. Je sais quels reproches de fantaisie on leur a adressés. Ils ne m'ont pas troublé. Les méthodes d'une certaine critique aboutiraient au travail des Danaïdes.

En dehors de ces considérations, qui touchent à des événements très généraux et qui ne sont qu'une vue d'ensemble ou si l'on veut un système, je me suis moins appliqué à contrôler des dates ou des faits qu'à mettre en ordre des confidences, à composer quelque chose qui soit comme les Mémoires de ces poètes. Et en réalité, ce sont bien de petits mémoires des gens de lettres du IVe au VIIe siècle, dont j'ai cousu ensemble les morceaux, les rapiéçant de mon mieux les uns par les

autres. Ce mot de mémoires limite exactement la portée de mon livre et la place à laquelle il peut prétendre parmi les ouvrages d'histoire.

C'est dire que je me suis complu au récit d'anecdotes que les grands historiens comme les frères Thierry, Guizot, Ozanam, Gaston Boissier ont dû écarter et que je me suis cru tenu à moins de rigueur et plus de complaisance pour ce qui ne fut peut-être que des potins du temps.

Dans ces conditions, on comprendra que j'aie surtout puisé aux sources originales et lu les œuvres d'Ausone, de saint Jérôme, d'Ammien Marcellin, de Sulpice Sévère, de saint Paulin de Nole, de Sidoine Apollinaire, de Prudence, de Faust de Riez, de saint Prosper d'Aquitaine, d'Ennodius, de Boèce, de Cassiodore, de saint Grégoire le Grand, de saint Avit, de Fortunat, de Grégoire de Tours, etc. J'ai mis à profit les excellentes notes des Sirmond et des Migne, tiré grand parti des introductions de la collection Nisard, consulté les histoires ecclésiastiques de Fleury, de Rohrbacher, de Darras, les Vies des Saints de France de Ch. Barthélémy,

lu Villemain, Ozanam, Montalembert, et dévoré Augustin, Amédée Thierry, Gaston Boissier.

Il ne m'a pas paru nécessaire de charger de notes un aussi petit ouvrage. On retrouvera sans peine les traces des emprunts que j'ai pu faire.

Je n'ai plus maintenant qu'à m'expliquer sur certaines audaces. Peut-être me suis-je rendu coupable d'un peu de fantaisie dans le premier récit sur Ausone et ai-je abusé là des procédés de la nouvelle.

En ce qui concerne Ennodius, j'ai adopté l'opinion du savant allemand qui a préfacé ses œuvres dans les *Monumenta antiqua Germaniæ* et raconté d'après lui le mariage du poète et de Speciosa.

Dans l'avant-dernier récit : *la Famille de Sidoine Apollinaire*, j'ai identifié le personnage d'Ecdicius Avitus et celui de l'évêque de Vienne Hesychius.

Voici mes raisons : 1° Les rapprochements des noms. Saint Avit, fils de l'évêque Hesychius, s'appelait Alcimus Ecdicius Avitus. Ces deux derniers noms lui sont communs avec le patrice Ecdicius. Celui d'Alcima, féminin

du prénom Alcimus, fut porté par une fille de Sidoine Apollinaire. Le frère de saint Avit avait reçu celui d'Apollinaire.

2° Dans une lettre à Apollinaire, fils de Sidoine, saint Avit parle de sa très proche parenté avec son correspondant; il désigne son propre père sous le nom d'Arcadius, qui fut aussi porté par le fils d'Apollinaire, petit-fils de Sidoine. Il laisse entendre qu'il est lui-même filleul de Sidoine et qu'Apollinaire est filleul d'Hesychius. Il ajoute que ce dernier a rempli de hautes fonctions militaires.

Cet échange de noms entre les deux familles fait supposer une étroite amitié, une quasi-fraternité, telle qu'elle avait existé entre Ecdicius et Sidoine. L'allusion aux trophées militaires de son père s'applique on ne peut mieux à Ecdicius.

3° Ecdicius avait un frère appelé Agricola. Si ce dernier était le père de saint Avit, il se serait appelé Hesychius Agricola Avitus. Où placer, dans ce cas, le prénom d'Arcadius, puisque, dans les familles d'Avitus et de Sidoine, on ne portait que trois noms, selon l'usage généralement adopté dans les grandes familles gallo-romaines?

N'est-il pas plus naturel de conclure qu'Hésychius n'est qu'une corruption populaire d'Ecdicius, qui se serait appelé Arcadius Ecdicius Avitus ?

Il est vrai que Grégoire de Tours ne dit pas qu'Ecdicius ait été promu à l'évêché de Vienne, mais il ne fait pas davantage mention d'Hesychius.

Enfin, on pourra m'adresser encore le reproche d'avoir trop *modernisé* mes sujets. J'ai en effet évité cette facile érudition qui consiste à nommer les objets de noms latins, et, voulant peindre surtout des âmes et des caractères, j'ai négligé, de parti pris, ce qui n'était que de vaines et apparentes différences.

ALFRED POIZAT.

Les Poètes Chrétiens

PETITES SCÈNES

DE LA

VIE RELIGIEUSE ET LITTÉRAIRE EN OCCIDENT

DU IVe AU VIIe SIÈCLE

PREMIER RÉCIT

AUSONE

Pour M. l'abbé Armand.

Les réceptions d'un homme de lettres, à la fin de l'Empire.

Cet homme exquis vécut dans les dernières années de l'empire romain, les plus douces peut-être que le monde ait connues, et qui furent pour le génie antique comme une fin d'automne incomparable. Et chacun sentant que toute cette beauté allait mourir, l'admiration du siècle remonta vers Ausone comme une très mélancolique offrande.

A côté de l'Auguste et des Césars militaires, il y eut un empereur de la poésie. La pourpre orna ses épaules consulaires; les douze faisceaux de la république marchèrent devant lui et il porta la toge dorée.

Les œuvres d'Ausone sont de bien petites

choses pour tant de bruit et de gloire, mais ces petites choses qui s'emportaient dans un sourire couraient les continents et les mers, allaient plus vite que les navigateurs, joie légère, étonnement délicat, pour ces races chargées de sensations et de souvenirs, que du choc frivole des mots et des idées pût jaillir encore un peu de charme.

Le plus beau poème d'Ausone, c'était Ausone causant et vivant, indolent et célèbre, au milieu de ses spirituels amis, sous les colonnades de ses villas, si artistement combinées avec les horizons de ses collines ornées de bois et de vignes, avec la lumière de son ciel et les lointains méandres des fleuves de Gascogne :

« Mon champ est de deux fois cent arpents labourables, cent sont en vignes, la moitié en prairies ; le reste, qui représente un peu plus du double de tout cela, est en bois. J'ai, tout près de la maison, une fontaine, un petit puits et aussi un clair étang navigable, dont le flot me mène et me ramène.

« C'est le royaume de mes ancêtres. Là ont vécu mon bisaïeul, mon grand-père et mon père. Hélas ! je n'avais pas souhaité d'en jouir sitôt. Je sais bien qu'il est naturel de succéder à son père, je sais bien que le mien s'est fait très vieux. N'importe ! Etre maîtres tous deux ensemble

serait pour des enfants pieux un ordre de choses plus aimable.

« Il n'est pas grand, mon héritage. Mais est-il rien de petit aux yeux du sage dont l'âme est égale et unie ? Il faut savoir borner ses désirs, sans quoi on ne s'arrêterait jamais de posséder.

« J'écris cela afin que vous me connaissiez mieux, » ajoute le poète avec son fin sourire qu'on devine au travers de ce petit poème fort soigné dont il est très content.

Ausone écrivait cette idylle au lendemain de ses grandeurs et de sa chute, quand déjà, sur le penchant de l'âge, il entrait dans la retraite et ne songeait plus à vivre que pour la poésie et pour l'amitié. Il peignait sa maison de la couleur de ses pensées, et, après les orages grandioses de la vie publique, un besoin de tranquille bonheur et d'apaisement, une indulgence mélancolique aux choses faisaient simple le salut qu'il adressait au toit natal. Il avait tant envie de sagesse, qu'il se disait sage.

Ce fut l'affaire de quelques jours. Son poème achevé, il n'y pensa plus. En revanche, son souvenir se reporta souvent sur son vieux père, le petit médecin de Bazas : « Il m'aura vu consul, se disait-il, et lui-même aura connu des grandeurs où son humble métier ne lui permettait guère d'aspirer. J'en ai fait un gouverneur de province ».

L'ombre charmante de son épouse Sabine, la belle fileuse de lin, dut revenir aussi plus d'une fois s'asseoir à l'invisible rouet, emmêlant dans la chère toile funèbre les vers et les tristes fils d'une mémoire à laquelle il fut, dit-on, fidèle plus de quarante années.

Ausone passa ses derniers hivers à Bordeaux, dont il vante la douceur du climat, l'aspect monumental, avec son enceinte carrée, d'où montaient des tours si hautes qu'elles se perdaient dans les nues, la commodité des rues, la belle ordonnance des maisons, la largeur des places, les portes qui aboutissaient à des carrefours bien alignés. Au centre, en détournant les eaux de la Garonne, on avait creusé un vaste bassin, où, à certains moments de reflux, on eût dit que l'Océan entrait tout entier avec les vaisseaux.

Le poète cite encore une fontaine en marbre de Paros qui y faisait l'admiration des étrangers et probablement la joie des badauds de la ville.

Le salon d'Ausone devait être le rendez-vous de tous les beaux esprits, nombreux dans cette cité de professeurs et d'opulents patriciens. Les étrangers de marque tenaient à honneur de s'y faire présenter. Rien de plus cosmopolite qu'un tel milieu : Arméniens, Egyptiens, Byzantins, Juifs, Italiens, Espagnols, Africains, Asiatiques, tout ce noble monde nomade, déguisé en lettrés latins,

plein d'aventuriers de haut vol, devait être attiré irrésistiblement par une telle gloire, et, pour tous, la facile amitié de ce poète indolent et léger devait équivaloir à la grande naturalisation.

On y lisait des vers, on y badinait, on y médisait, on y faisait des mots qui ensuite couraient l'univers. A certains jours, c'était littéralement une débauche d'esprit. On y disait le plus spirituellement du monde les plus effroyables polissonneries. C'était un salon d'hommes. Malheur à qui excitait la verve du maître du lieu, comme cet infortuné Rufus, rhéteur à Poitiers, sur qui les épigrammes volaient inépuisables.

Rufus avait fait faire sa statue. Ausone soutenait que, dans ces conditions, Rufus devenait inutile, et que, comme il n'avait ni langue, ni cervelle, comme il était rigide, sourd et sans regard, il existait très suffisamment à l'état de marbre; qu'en continuant à vivre il n'ajoutait rien qu'une ombre importune et égarée, qu'une représentation superflue de lui-même.

On devine toutes les variations qu'un virtuose de l'esprit comme Ausone savait tirer d'un tel thème.

Le poète quittait Bordeaux, chaque année, un peu après Pâques, à l'époque où s'ouvrait la grande foire, dont il nous a décrit fort pittoresquement la confusion et les clameurs, les carre-

fours crapuleux où l'on se bat, les petites rues où l'on étouffe, les troupeaux humains qui déshonorent les places, et ces cris que l'écho répète : « Tiens, apporte, amène, donne, prends garde ». Puis c'est une truie boueuse qui s'échappe, c'est un chien enragé qui passe, c'est une charrette mal attelée qui s'ébranle. Le tableau n'est-il pas d'aujourd'hui !

Le poète habitait ensuite tour à tour, selon son humeur un peu changeante et les saisons, ses trois maisons de campagne, dont l'une, Lucaniac, passe pour être aujourd'hui Saint-Emilion ; une autre était en Saintonge. On y venait, soit par le bateau, soit par une voiture publique, sorte de diligence attelée de mulets. Mais Ausone goûtait peu les charmes de ce dernier véhicule. « Procurez-vous plutôt un bon cheval, écrivait-il à ses amis. Vous arriverez plus vite et vous serez mieux. »

Il avait presque tous les jours quatre ou cinq invités à sa table : « Six convives, en y comptant le maître de maison, forment une partie complète. Plus, cela tourne à la cohue », disait-il.

Chacun lui faisait de menus cadeaux. On lui envoyait des huîtres, des moules, de savantes saumures, car on le savait gourmet et fort délicat en cuisine. Lui-même, tout personnage consulaire qu'il fût, ne dédaignait pas d'aller montrer

au maître-coq l'art de tremper la langue dans les sauces et d'en faire jouer les papilles, pour ne rien perdre de leur saveur.

Ses greniers étaient constamment approvisionnés de fruits pour deux ans à l'avance, « car, disait-il en souriant, il ne faut pas se laisser surprendre par la famine ».

C'était Philon qui était préposé à la charge de pourvoir de vivres Lucaniac. Et il le faisait avec toute une escadre de navires, de barques, de chaloupes, de couraux et de radeaux avec lesquels il montait et descendait tous les fleuves de Gascogne, affairé et important. Ce petit Grec chenu, chevelu, bourru, farouche, bègue, tout à fait le Phormion de Térence — avait commencé par être fermier d'Ausone, *épitropos*, comme il aimait à dire, mais c'était un fermier amateur, qui ne se gouvernait pas selon les saisons, mais faisait ses semailles quand la fantaisie lui en venait avec une spirituelle négligence. Naturellement, les récoltes manquèrent; deux ou trois ans de suite, il recommença l'expérience, et enfin, découragé, il alla trouver son maître, à qui il exposa que décidément la terre étant ingrate et improductive, il voulait essayer des affaires pour lesquelles il se sentait du génie.

Ausone ne faisait pas grand fond sur sa probité; il était même persuadé qu'il serait particu-

lièrement volé et rançonné, et que le coquin réaliserait sur lui ses meilleurs bénéfices. Mais la virtuosité dans le vice l'amusait. Il avait une vraie tendresse philosophique pour les fripons. Il accorda tout ce qu'on voulut.

Du reste, il vivait entouré de parasites, d'emprunteurs, de poltrons, de paresseux. Tant pis, s'il lui en coûtait de l'argent. Il se dédommageait par les trouvailles satiriques que ces gens lui inspiraient et dont il émaillait sa conversation. C'était, en effet, un étincelant causeur ; il parlait un peu à la façon de notre Théophile Gautier, en enveloppant les plus folles plaisanteries dans des phrases drapées à l'antique, toutes chatoyantes des purs diamants de l'élocution la plus rare.

Demandait-il sa chemise, le matin, à son valet de chambre, le flegmatique Parménon, voici comme, du milieu de son lit, il s'y prenait :

« Déjà le clair matin bleuit les fenêtres, déjà l'hirondelle vigilante gazouille dans son nid, et vous, comme la première et la seconde veille, Parménon, vous dormez la dernière.

« Les loirs dorment tout l'hiver, mais ils se passent de nourriture : vous ne dormez tant que parce que vous buvez trop et que vous tendez votre intestin de trop de viande.

« Aussi le son ne pénètre-t-il plus vos oreilles

infléchies, et, sur le siège de votre intelligence, pèse un sommeil de pierre, l'éclat d'une brillante lumière n'éveille pas vos yeux.

« Ainsi dormit autrefois, le jour et la nuit, pendant toute une année, disent les fables, un jeune homme qu'avait influencé la lune.

« Debout ! paresseux, qui devriez être déchiré de verges, debout ! afin qu'un trop long sommeil ne vous vienne pas d'où vous ne l'attendez pas. Arrachez, Parménon, vos membres à cette molle couche.

« Peut-être cette cantilène modulée sur le rythme saphique, vous induit-elle au sommeil. Acre ïambe, mets fin à ce repos par trop lesbien ! »

Parménon ne remuait pas davantage, mais le poète, satisfait de sa tirade, se disait : « il faudra que je mette ceci en vers ! »

Ecartons maintenant l'épais rideau des siècles, et, avec des documents épars, essayons de reconstituer la physionomie intime d'une réunion, à Lucaniac, des amis les plus assidus.

Voici d'abord, arrivé des premiers, le vieux professeur bordelais Axius Paulus. L'âge l'a fait indifférent à tout, excepté aux livres. Il se coule sans bruit vers l'armoire où sont rangés les précieux rouleaux, de ce pas furtif et un peu humilié des gens qui voudraient rentrer dans

l'ombre qu'ils projettent, puis il se replie en quatre sur sa chaise et tourne avec ferveur les feuillets.

— Surtout, remettez tout bien en place, Paulus, lui dit Ausone. Et si vous m'emportez quelques volumes, ne les gardez pas !

Et ensuite, débraillé, essoufflé, chauve probablement, obséquieux, inquiet et craintif, éteignant par un effort intérieur la ruse qui brille dans ses yeux, le gros Théon, moitié paysan, moitié lettré, mais qui fait la joie du maître par son nom d'abord qui peut se traduire par *divin* ou par *celui qui court* — deux sens qu'il aurait de la peine à justifier — par son manque absolu de talent et l'aplomb imperturbable avec lequel il débite comme siens des vers connus pour être d'un autre ; enfin, par toute une existence de travaux bizarres, d'industries obscures, d'expédients peu délicats. Ausone lui prêta en une fois quinze philippes d'or qui ne lui seront jamais rendus et dont il fait gaiement son deuil.

— Eh bien ! Théon, lui crie le poète tout éclairé de rire, aède habitant des sables, laboureur du rivage de l'Océan, quelle existence menez-vous sur les confins de votre Médoc ? Brocantez-vous ? Achetant à bas prix ce que vous revendez tout de suite fort cher : des boulettes de suif, des paquets de cire, de la poix, des mor-

ceaux de papyrus, de ces puantes torches qu'on allume chez les paysans? Ou bien, vous élevant à de plus grandes entreprises, donnez-vous la chasse aux voleurs qui rôdent par tout le pays, et qui, effrayés, vous offrent ensuite de partager avec vous le butin, pendant que vous, clément et ayant en horreur l'effusion du sang, leur pardonnez, moyennant finance, et passant de votre rôle de justicier à celui de compère? »

Mais des chevaux ont piaffé dans la cour; Ausone a reconnu le pas de son cher disciple? il se lève de sa chaise dorée, il s'élance au cou du jeune homme.

— Mon Paulin, mon fils, gloire du vieux maître Ausone, vous voici donc revenu? C'est faux, n'est-ce pas, le bruit que les méchants répandent, que mon Paulin se sépare de la poésie, qu'il renie son passé, qu'il nous quitte? Paulin renier la poésie, autant demander au fleuve de remonter vers sa source; à Théon de devenir honnête homme, ou à Paulus de faire le stratège!

Le jeune homme se dégage avec embarras et demande à Ausone la permission de lui présenter son ami Sévère, avocat déjà applaudi, écrivain presque célèbre, et dont on vante l'élégante précision. Le front du vieux poète se rembrunit. Une méfiance le pénètre. Il a comme un obscur soupçon qu'une nouvelle génération d'hommes

s'est levée, plus sérieuse, plus noble que la sienne. Les têtes sont plus méditatives, les physionomies moins mobiles, les gestes plus réservés, le vêtement plus simple, le rire plus rare, la parole plus lente, le regard plus égal. Et il lui semble que tout cela condamne sa vieillesse frivole, et il s'entrevoit, avec sa grâce trop admirée, puéril et un peu simiesque.

Paulin était ce jeune sénateur romain, déjà consulaire et fameux par sa noblesse et ses immenses richesses territoriales. Rien qu'en Gaule, ses possessions étaient si étendues, qu'en d'autres temps elles eussent passé pour de petits royaumes. Il était beau; ses manières avaient cette grandeur aisée et ce charme prévenant qui séduisent tout d'abord; sa conversation était abondante, enjouée et facile; il avait cette sorte de génie heureux à qui l'effort est inutile et inconnu, et il écrivait en vers, comme il parlait, avec élévation et naturel, et tel qu'un Lamartine antérieur, brillant et diffus.

Les deux familles de Paulin et d'Ausone étaient liées d'une amitié ancienne. L'humble médecin de Bazas et son fils, même avant l'extraordinaire fortune de celui-ci, à une époque, par conséquent, où leur condition sociale était encore bien inférieure, avaient été accueillis par ces hauts seigneurs aquitains avec cette cordialité délicate

qui confond doucement les rangs et ajoute à l'agrément de l'affection une délicieuse flatterie. Aussi le poète Ausone en garda-t-il toute sa vie le souvenir comme une ivresse. Ni les dignités, ni la familiarité des Césars, ni la renommée universelle, ni la puissance, rien n'effaça en lui ces premières empreintes. Cette amitié lui donnait le sentiment de participer à quelque chose où aucun avancement ne le pouvait porter, le prestige de l'aristocratie de naissance. C'est dire combien elle lui devait être chère.

Mais, depuis quelque temps, il sentait avec un vif chagrin l'âme de son disciple lui échapper. Il ne serait plus pour Paulin le maître unique. Des admirations rivales montaient dans le cœur généreux du jeune homme.

Il s'était élevé en Gaule un homme extraordinaire, comme il en sort parfois tout à coup de la solitude, portant sur leur visage et dans toute leur contenance la marque visible d'un mandement divin. Une sourde fermentation des âmes a précédé leur approche ; d'angéliques figures ont paru, un peu lointaines, et comme des étoiles du matin ; puis le grand ouvrier arrive, inculte et puissant. Il vient tel qu'un pâtre qui n'a gardé jusque-là que des troupeaux dans les montagnes, mais il jette son manteau sur les fleuves et passe, mais les morts ressuscités par

lui l'accompagnent, mais des champs déserts sortent des clameurs contre lui. Dédaigneux, il va bénissant et sauvant.

Celui-là était un barbare de Pannonie, qui avait servi dans les légions. C'était le bon soldat qui avait partagé jadis avec un pauvre son manteau et qui l'avait retrouvé sur les épaules de Jésus-Christ : « Voyez comme Martin, qui n'est encore que catéchumène, m'a vêtu. »

Ce fut l'apôtre de nos campagnes, où il entra comme un bûcheron, avec la hache et la cognée ; sa prédication ne fut qu'un continuel dialogue avec ces prêtres-paysans dont nos sorciers représentent l'occulte postérité ; il fit sa besogne en démolisseur un peu rude qui ne regarde pas aux délicatesses de l'art.

Par un tacite accord, chacun, autour d'Ausone, feignait de traiter comme inexistant et importun le nom du terrible plébéien qui portait de si durs coups de pioche au temple lézardé de la vieille poésie.

Le premier, Paulin osa parler, devant son maître, de son admiration pour le grand révolutionnaire évangélique, qu'il venait de rencontrer à Vienne.

Ausone, le front penché sur sa main droite, écouta, sans l'interrompre, mais avec des larmes au fond des yeux, le jeune enthousiaste, puis,

s'étant levé et passant son bras nu autour du cou de son disciple, il murmura non sans mélancolie la touchante plainte de Libanius :

— La campagne privée de temples est sans yeux ; elle est ruinée, détruite, morte ; les temples, ô empereur, sont la vie des champs, les premiers édifices qu'on y ait vus, les premiers monuments qui soient parvenus jusqu'à nous à travers les âges ; c'est aux temples que le laboureur confie sa femme, ses enfants, ses bœufs, ses moissons... Ah ! Paulin, ajouta-t-il, quand nous nous fîmes chrétiens, nous rêvions autre chose que cette destruction totale du passé ; nous pensions adorer dans le Dieu de l'Evangile le dieu de Platon. N'est-ce donc pas le même ?

— Maître, répondit le jeune homme, s'il était vrai que nous eussions à choisir entre la poésie de Virgile et l'avènement du royaume de Dieu, quoiqu'il nous puisse sembler que ce serait mutiler notre âme même, nous n'hésiterions pas à crier : « Périssent les lettres humaines et que votre règne arrive !..... » Il ne s'agit pas en ce moment que la poésie périsse, mais qu'en des âmes neuves sonnent des voix nouvelles.

« La poésie n'est plus qu'un amusement de lettrés, qu'un vain jeu d'esprit, depuis que les poètes ne croient plus à ce qu'ils disent, depuis que leurs dieux ont été chassés par la raison de

l'horizon familier, depuis qu'il y a discordance en somme entre ce que nous sentons comme hommes et ce que nous exprimons comme poètes. Hâtons-nous donc de détruire tout ce qui nous retarde d'être nous-mêmes. Pressons le moment où l'empire battra d'un seul cœur chrétien, et complétons cette unanimité par la conquête des Barbares... »

Il s'arrêta, stupéfait et attristé de la dure condamnation dont il venait de frapper son maître. Il essaya de se reprendre :

« Quant à vous, vous serez le dernier et le plus exquis représentant de cet âge qui finit. Vous aurez dit les dernières choses qui restaient à dire. A nous d'être les initiateurs balbutiants du monde qui commence.

— Il est vrai, dit Ausone, que la nuit approche sur les intelligences comme la mienne. Il n'est pas invraisemblable non plus, comme vous le dites, que le songe ancien finisse avec un vieillard tel que moi, car les plus grandes choses se terminent petites comme elles ont commencé. Et je sens assez tristement, pour ma part, que le feu va s'éteignant en moi plutôt qu'il ne s'allume. Je ne puis vous suivre, ami, jusque dans un monde où seront mortes des pensées qu'à leur jeunesse immémoriale je tenais pour immortelles, et où je serais comme un étranger... »

Il s'arrêta pour soupirer, puis il reprit avec son joli sourire :

« Quand vous le mettrez dans la terre bénite, posez néanmoins sur la tombe d'Ausone une amphore d'un joli travail, commémorative de son vain amour pour ce qui ne renaîtra plus jamais. Qu'un lierre y monte, comme pour attester sa solitude; et qu'il y ait des fleurs, pour qu'il dorme au murmure des abeilles. Puis que le Dieu puissant auquel il se confie, d'une âme encore païenne, lui ouvre, sur les confins de son ciel, quelque chimère élyséenne, où fréquente l'ombre attristée du grand Virgile, et traînant avec elle les jeunes illusions d'un monde jadis évanoui, celles d'Homère et d'Hésiode. C'est tout ce que je demande à sa bonté avec le pardon de mes offenses et l'amitié de Paulin (1). »

Ausone et Paulin ne se revirent sans doute plus. Des raisons politiques obligèrent celui-ci à se retirer en Espagne. Il s'y maria. Y oublia-t-il un peu son ami? C'est possible. L'incurable légèreté du vieux maître bordelais dut finir par

(1) Je n'ai pas besoin de faire remarquer que cet essai de reconstitution d'une réception d'Ausone est en partie artificiel. Je dois avouer du reste, que ce n'est qu'à partir de Sidoine Apollinaire que je me suis placé résolument et exclusivement sur le terrain historique.

(*Note de l'auteur.*)

fatiguer cette intelligence sérieuse. Au moins se déroba-t-il tout à fait à son influence qui gardait comme le goût du péché.

Le vide se forma autour d'Ausone, lent, mais sûr et inévitable, comme les choses auxquelles le temps travaille. Il connut la douleur de survivre à l'ombre qu'il avait faite et d'épuiser, avant la mort, les joies que la vie peut donner à un homme.

Il refusa longtemps de croire à cette mort des affections qui précèdent la mort totale. Il écrivit lettres sur lettres à Paulin, qui ne les reçut pas. Ce fut alors qu'il composa celle-ci, où il mit toute la mélancolie de son cœur charmant :

« Nous secouons, Paulin, un joug qu'une certaine parité d'humeur maintenait entre nous. Il n'était pas bien pesant. Une douce entente de nos cœurs réglés par les mêmes guides bien unies rendait la marche à deux supportable. Au cours d'une si longue série d'années, jamais fable malveillante, jamais plainte ne la troubla; nulle méprise, aucun de ces crédules soupçons, mauvais conseillers, qui, dénaturant les choses, rendent vraisemblables les torts imputés à l'ami; rien n'avait pu déraciner nos sentiments, ni déplacer ce joug si paisible et si doux, que nos parents, avant nous, ont porté depuis leur enfance jusqu'à leur vieillesse et qu'ils nous ont imposé

pieusement, souhaitant qu'il restât jusqu'à ce que l'âge vînt dissoudre nos deux existences. Et il est resté, tant que notre foi joyeuse et insouciante ne nous a pas fait une fatigue de l'amitié, tant que ces choses du cœur ont gardé entre nous leur cours spontané et imprévoyant.

« Nous le secouons pourtant, Paulin, et ce n'est pas la faute de tous les deux, c'est la faute d'un seul, la vôtre. Car, pour moi, je continuerai à le porter toujours d'un cœur content. Privé de mon compagnon de peines, je n'en traînerai pas moins le fardeau commun à moi tout seul. Ce ne sera pas facile, non que le cœur ou que les forces me manquent, mais c'est une condition inique que tout le poids retombe sur l'abandonné et que s'ajoute à sa propre charge la charge d'autrui. »

Ce ne fut que des années après que Paulin, ayant eu connaissance, coup sur coup, de ces lettres, entreprit d'y répondre. Il le fit, en exposant les hautes raisons qui l'avaient entraîné à changer de vie. Quant à son affection, il la lui jurait intacte :

« Moi, pendant tout le cours de ma vie mortelle, écrivait-il, et tant que je serai contenu dans la clôture de mon corps, je vous garderai incrusté au plus profond de moi. Toujours et partout présent, je vous verrai des yeux du

cœur, je vous embrasserai de tout l'élan de mon âme pieuse. Et lorsque, délivré de ma charnelle prison, hors de la terre je m'envolerai, en quelque lieu que me place notre Père commun, là aussi mon âme vous emportera. La mort qui me séparera de mon corps, de votre amour ne me séparera pas. Car l'âme qui survit aux membres détachés, et dure, en vertu de sa céleste origine, retient nécessairement ses sentiments et ses affections, au même titre que sa vie, et ne peut pas plus mourir qu'oublier, éternellement vivace et pleine de ses souvenirs. »

Les magnifiques vers que je traduis ici durent faire tressaillir le vieux rhéteur poète, qui y discerna le son nouveau dont Paulin lui avait parlé, mais ils le ravirent sans le persuader. Le christianisme avait glissé sur cette âme superficielle, brillante et dure. Il n'y avait vu qu'un beau décor pour une pensée philosophique : la substance en avait échappé à son cœur épicurien.

Il resta seul, hôte désenchanté de ses belles villas, symbole lui-même de ce vieux monde exquis et puéril, qui s'amusait de ses chansons, au pas des lourds Barbares.

DEUXIÈME RÉCIT

PAULIN A NOLE

La première invasion.

« Allons, compagne irrévocable de mes destinées, il est temps : cette vie vacillante et courte, dédions-la à Dieu, notre Maître. Vois-tu pas rouler le volant rapide où s'échappent nos jours et comme les membres de ce monde fragile diminuent, périssent, s'en vont ? Tout glisse de nos mains, et ces flots écoulés n'ont pas de reflux ; cupides et vagabondes, nos pensées y voient fuir leur vain reflet. Où est maintenant l'image des choses, où les richesses des puissants, par lesquelles se laissaient prendre nos âmes ? »

La mystique Espagnole à qui cet appel était adressé y avait déjà répondu. Paulin parle, agit et prie : elle, au fond du tableau, semble une statue qui regarde et qui pense.

« Or, dit Paulin, nous quittâmes, mon épouse

et moi, nos biens que nous regardions comme un manteau trop pesant. Nous ne les avions pas apportés avec nous, en venant au monde, nous ne devions pas les emporter en mourant ; nous les avons rendus à Dieu comme une chose qu'il nous avait prêtée, nous nous en sommes défait avec la même facilité qu'on quitte ses habits. »

Paulin et Thérèse n'avaient longtemps tenu encore au monde que par le désir d'avoir un enfant. Leur vœu parut s'accomplir. Il leur en vint un, mais ils eurent presque aussitôt le chagrin de le perdre. Il ne vécut pas plus de huit jours.

« Il s'appelait Celsus, dit Paulin. Nous l'avions attendu longtemps, mais nous n'étions pas dignes de le conserver. Nous l'avons inhumé à Complutum, près du tombeau de deux martyrs, pour que ce voisinage lui communiquant quelque chose de la vertu des saints, il pût nous obtenir la purification de nos âmes. Et maintenant, il joue dans le Paradis, avec les petits enfants de Bethléem, que frappa la cruelle jalousie d'Hérode, et, sous les bois odorants, il tresse des couronnes pour les martyrs. »

Après la mort de Celsus, Thérèse et Paulin échangèrent les noms d'époux et d'épouse contre ceux de frère et de sœur.

Ils vendirent donc leurs terres immenses, pour

en distribuer le prix aux indigents. Le sénateur romain, l'homme consulaire dépouilla la toge, et les époux revêtirent le costume et l'humanité de deux pèlerins pauvres. Ils en avaient délibéré longtemps. Il leur parut qu'ayant changé d'âme, ils n'avaient plus rien à faire en Espagne et qu'ils se devaient choisir une retraite appropriée. Or, Paulin était persuadé que tout ce qui lui était arrivé d'heureux était venu par saint Félix, martyr de Nole, dont le tombeau était sur une terre de sa famille. C'était là-bas qu'une secrète nostalgie l'appelait. Ayant donc fait des adieux éternels à l'Espagne et aux parents de Thérèse, le patricien illustre et la grande dame s'acheminèrent en tout petit équipage, et comme un groupe d'ouvriers émigrants, vers la terre qu'ils avaient choisie. Mais la paix éclairait leurs visages et les anges gardiens les accompagnaient.

Ce ne fut qu'un cri de réprobation dans toute la haute société romaine, qui fit éclater sur leurs pas son mépris. Parents, amis, tout s'écarta d'eux. On affecta de ne plus les connaître. Les proches retirèrent leurs mains de l'étreinte de Paulin.

En revanche, le bruit merveilleux retentit jusqu'aux îles les plus lointaines, jusqu'aux terres les plus reculées de la chrétienté, et l'immense fraternité des saints de l'Église vivante — vierges, anachorètes, moines, évêques — ouvrirent tout

grands leurs cœurs aux nouveaux venus, qui eurent pour parenté tout ce que le monde comptait de hauts génies, de cœurs aimants et héroïques : Ambroise, à Milan ; Augustin, Alype, Licentius et Romanien, en Afrique ; Jérôme à Bethléem ; Mélanie, Ruffin, à Jérusalem ; Pammachius et Publicola, à Rome ; Delphin et Armand, à Bordeaux ; Victricius, à Rouen, et le cher Sévère, en Gaule.

Sévère, en effet, après avoir jeté un grand éclat au barreau, étant subitement devenu veuf, avait renoncé, lui aussi, aux honneurs et aux charges, pour se préparer à la vie monastique.

Cette similitude de destinées, ininterrompue depuis les jours de leur jeune camaraderie, les fit répandre l'un sur l'autre, à mesure que la vie grandissante étouffait en eux les autres souvenirs, une tendresse enrichie tous les jours de ce que les autres abandonnaient.

— Vous m'avez été donné de Dieu, en la place de mes parents, de mes frères et de mes amis, lui écrivait Paulin.

Sévère, parce qu'il n'avait pas vendu ses biens comme Paulin, pensait être allé moins vite dans la voie du renoncement. Sa retraite du monde paraissait à cette âme pure un acte tout naturel et presque égoïste. Aussi disait-il avec une mélancolie ingénue :

— Nous étions deux dans un champ ; un a été appelé.

— Pourquoi dites-vous, reprenait Paulin, que nous étions deux et qu'un a été appelé, puisque, par le choix que Dieu a fait de nous, vous et moi nous ne faisons plus qu'un.

Une seule chose attrista ces parfaits amis, c'est qu'ils vieillirent et moururent sans doute avant de s'être revus. Les premiers temps Paulin était plein d'espérances : Nole n'était pas tellement éloigné de Rome et il y avait tant de motifs pour un prêtre de venir jusqu'à la ville des Apôtres. Les routes de Gaule et d'Italie étaient pleines de voyageurs et de courriers. Tant de gens avaient fait vingt fois ce trajet dans leur vie ! Pourquoi différer une entreprise qui satisferait à la fois le religieux, le savant, l'artiste et l'ami ? Ils auraient tant de choses utiles et douces à se dire ! Ils remonteraient ensemble la route du souvenir et feraient le compte de leurs anciens espoirs déçus ou réalisés. Ils avaient été parmi les gagnants en somme !

Et puis, Paulin avait hâte de lui montrer combien il était devenu pauvre.

— Mais, mon ami, lui écrivait Sévère, si je vous vais voir, aurez-vous seulement de quoi me donner à manger ?

— Il est vrai que nous ne possédons plus que Jésus-Christ ! répondait naïvement Paulin.

L'ancien palais du sénateur était devenu un monastère, où maîtres, hôtes, amis, esclaves vivaient en communauté, sous la protection du Christ et de saint Félix. Des parcs d'autrefois, on n'avait gardé que le tout petit jardin au fond duquel avait été érigé le tombeau du martyr. Et c'était Paulin lui-même qui se donnait le soin de le travailler et d'y faire venir des légumes. Des ruches, rangées le long des murs, fournissaient le miel de la maison ; les abeilles y bourdonnaient, diligentes, comme les pensées même du bon jardinier. Il trouvait une grande douceur à cette occupation, conseillère de paix, d'attention et de minutieux efforts, parfaite image de la culture qu'exige une âme pour donner les fruits convenables.

Il se confina de plus en plus dans son rôle de petit chapelain du sanctuaire de Saint-Félix, s'effaçant derrière le nom du martyr, ne faisant plus qu'une chose de sa gloire vivante et du tombeau sacré. On y venait en pèlerinage non seulement de la Campanie, mais de la Lucanie, de la Calabre, de l'Afrique, du Latium, de Rome même. Et si Paulin y avait attiré quelques patriciens, ceux-là n'en étaient pas moins perdus dans l'immense foule villageoise. Félix était de

ces saints, vers qui se rue le populaire, soulevé subitement par quelque merveilleux instinct, par une de ces lois inconnues qui président aux grandes migrations. Les miracles s'y mutipliaient sous des formes touchantes et naïves, toutes découpées déjà pour l'enluminure et le fabliau, en avance sur le moyen âge, avec des animaux et des paysans pour personnages. Et Paulin, avec la précision et la bonhomie d'un rédacteur d'almanachs, les relatait, chaque année, dans le poème anniversaire qu'il composait en l'honneur de son mystique héros, auquel, concurremment, il élevait une des plus somptueuses basiliques du temps. La basilique est restée à peu près debout, mais le poème n'est plus guère qu'une jolie ruine, derrière laquelle on entrevoit des coins de campagne italienne et où circulent des ombres de la vie antique.

La principale et la plus douce distraction des ermites de Nole était l'arrivée des courriers de Gaule. Il y a de plaisantes silhouettes à tracer de ces originaux, que leur humeur aventureuse tenait comme indécis entre le siècle et l'Eglise.

Cardamas, par exemple, qui était l'envoyé du clergé de Bordeaux, avait commencé par être comédien, puis, soit qu'il eût été planté là par sa troupe et qu'il se fût trouvé sans emploi; soit, comme il est probable, que, las des coups

que son métier l'obligeait à recevoir et portant dans un corps grimaçant de bouffon une âme secrètement mélancolique et naïvement belle, il eût cherché des affections où les malheureux de ce monde ont la seule sécurité d'en trouver — dans la religion — un beau jour, le pauvre diable était resté comme par hasard mêlé au personnel ecclésiastique, sans qu'on pût savoir comment il s'y était introduit et sans qu'on eût le courage de le renvoyer. Agile, infatigable, inventif, *débrouillard*, comme nous dirions, il s'était vite fait sa place dans ce monde où il tranchait si pittoresquement. En un tour de main, en homme habitué à changer de costume et de rôle, il s'était donné un intérieur à peu près chrétien, et, sauf qu'il s'oubliait encore parfois à boire plus que de nécessité, il était assez décent. Surtout il était le plus fidèle et le plus exact des commissionnaires, et, quand il eut compris qu'on pouvait aussi bien faire son salut avec ses jambes, il préféra à toutes une profession qui lui assurait de la liberté, des aventures et du grand air. Il avait des jarrets de fer, l'estomac seul, au commencement, gardait quelque indiscipline.

Justement il arriva à Nole en plein Carême. On y pratiquait l'abstinence la plus rigoureuse. Si dur que cela pût lui paraître, il n'en réussit

pas moins à faire assez bonne contenance. Mais, le jour de Pâques, il était à bout.

« Cette fête n'eut pas plutôt rendu aux chrétiens la permission de dîner, qu'environ l'heure de midi on entendait le pauvre Cardamas dire chaque jour en murmurant: « Ma vigueur est « desséchée comme *de l'argile cuite au feu. Ma « langue est attachée à mon palais, mon âme « tombe en défaillance, et ma chair est tellement « épuisée par la faim et la soif que j'ai la peau « collée sur les os.* »

« Il est vrai qu'on lui répondait : « Mon fils, « ayez un peu de patience et ne vous laissez pas « abattre par l'avidité de votre ventre. Consi- « dérez que *l'homme ne vit pas seulement de pain, « mais aussi de la parole de Dieu.* » Toutes ces remontrances ne le touchaient pas, et *il bouchait ses oreilles*, pour ne point entendre, *comme fait l'aspic pour ne point ouïr la voix de l'enchanteur* ».

Le bon Cardamas passe et repasse à travers les lettres de saint Paulin. Nous l'y voyons vieillir. Mais chaque année le ramène plus sage. La seconde fois, il reparaît comme exorciste; il se sent du clergé maintenant, et il étonne ses hôtes par sa sobriété. Il revient encore comme cet « Azaël, frère de Joab, qui marchait si vite qu'il semblait avoir des ailes aux pieds et qu'il égalait en sa course les cerfs et les chevreuils »,

et Paulin ajoute cette fois : « Il nous a paru si charmant que nous l'avons regardé comme un clerc, qui mérite d'être respecté des hommes, et comme un exorciste qui doit être la terreur des démons. »

En revanche, il vint un jour, de la part de Sévère, un certain Marachin qui fit scandale. Il arriva pompeux et brillant, un bouclier à la ceinture tout hérissé de fer et portant sur sa tête émérillonnée une énorme perruque. Quand l'étrange commissionnaire eut vu à quelles gens il avait à faire, à ces ascètes pâles, les joues creusées par le jeûne, la tête rasée, la barbe mal faite, vêtus de manteaux en forme de sac, les reins ceints de corde, cadavres éclairés par des yeux comme des lampes, il fut tout interdit, ne put se dépêtrer de son message et s'enfuit presque, avec une moue d'insultante pitié.

Paulin fut indigné et fit les plus vifs reproches à Sévère qui, pour l'apaiser, lui envoya son fidèle Victor :

« On me dit, mon cher Paulin, lui écrivait-il, que tous vos cuisiniers s'en vont. Eh bien ! en voici un merveilleux ; je vous assure qu'il sait très bien faire cuire la pâle fève et relever par une sauce et du vinaigre la bette insipide et faire un mauvais potage ; quant au poivre et autres condiments, ce n'est pas son affaire ; il y supplée

par le cumin et autres herbes odoriférantes qu'il pile à grand bruit dans un mortier. Il a pourtant un défaut : c'est d'être le plus grand ravageur de jardins que je connaisse, et, s'il entre dans le vôtre, il immolera tout ce qui lui tombera sous la main et perpétrera un carnage de mauves effrayant. Au reste, vous n'avez pas à vous tourmenter pour le fournir de bois ; tout ce qu'il trouve, il le brûle, même les vieilles planches du logis. »

Ce Victor appartenait à la forte et simple race des saints plébéiens, qu'avait enrôlés pour le ciel le grand recruteur d'âmes, saint Martin de Tours. Comme son maître, il était ancien soldat et il en avait les vertus qui n'avaient fait que se spiritualiser dans son changement d'état. A peine arrivé, il voulut laver les pieds à son hôte. Puis, prenant au sérieux son rôle de réformateur des cuisines, il commença par enseigner le moyen de faire un bon repas à peu de frais, en infusant un peu d'huile dans la bouillie qu'il faisait avec beaucoup d'eau et qu'il assaisonnait avec le sel d'une humeur agréable. A la farine de froment, il substitua celle de seigle et de millet, après quoi, broyant des fèves avec de la mie, il en prépara quelque chose qui imitait, dit saint Paulin, ces *pains d'affliction* dont il est parlé dans le prophète Ezéchiel.

Mais Victor apporta quelque chose de plus précieux encore — le réconfort de sa personne, cette santé de l'esprit et du cœur, cette belle humeur communicative et entraînante, cette joie toute martiale, et qui le faisait aller à Dieu comme à l'assaut — encourageant les traînards, relevant les faibles, et chantant dans les moments difficiles.

On l'aima comme un annonciateur de bonnes nouvelles, pour lui-même et pour les lettres qu'il apportait et auxquelles sa présence mêlait je ne sais quel robuste parfum de bois et de terre où revivait le souvenir de la patrie.

D'autres passèrent à Nole, où leur présence ranimait le nom de Sévère. Ainsi l'image de l'ami de jeunesse, maintenant à cheveux blancs, qui avait choisi de vivre et de vieillir autour de l'autel de saint Martin, dont il écrivait les chroniques, errait par les terres et les mers dans le cœur de ses amis. Et les veillées à Nole s'égayaient des récits de ces voyageurs. Posthumien, revenu des Thébaïdes, y conta les merveilles du désert et la vie de ces anachorètes singuliers, au pays des ibis et des gazelles ; les tombeaux des Pharaons repeuplés et les blanches villes ascétiques sous les palmiers.

Cependant, on touchait aux derniers beaux jours du vieux monde, et les soirs des derniers

épouvantements approchaient, tels qu'on n'en verra plus sans doute jusqu'au jugement : l'empire craqua tout à coup sinistrement. On vit revenir dans les villes des gens qui étaient presque des morts. Mélanie et Ruffin reparurent après quarante ans d'exil volontaire. Les Alpes s'ouvrirent, laissant passer l'avant-garde des Barbares. Radagaise descendait sur Rome, éclairé dans sa marche par les cités en feu : c'étaient les cavaliers huns, difformes et sans barbe sous leurs bonnets rabattus, serrant entre leur jambes enveloppées de peau de bouc leurs petits chevaux si terribles et si laids sur lesquels ils semblaient cloués.

« On les voyait arriver de toutes parts, à l'heure qu'on y pensait le moins, dit saint Jérôme, et allant plus vite que le bruit de leur venue ; ils ne pardonnaient ni à la piété, ni à la qualité, ni à l'âge. »

Mélanie et Ruffin, qui avaient quitté la Palestine pour les fuir, les retrouvèrent en Italie.

Les aventures de Mélanie sont célèbres. Elle était la petite-fille du consul Marcellin et l'héritière d'un grand nom et d'immenses richesses. Mariée très jeune, elle perdit, la même année, son mari et deux de ses enfants, Dieu ne lui en ayant conservé qu'un tout petit, plutôt pour lui faire souvenir de sa douleur que pour la soulager.

Elle vint à Rome, vêtue de deuil et tout accablée de tristesse, pour suivre cette pompe funèbre. Elle était veuve et n'était presque plus mère.

Elle prit alors une extraordinaire résolution ; elle fit le plus stupéfiant acte de foi qu'on ait peut-être jamais vu accomplir à une femme ; elle abandonna littéralement dans la rue son petit enfant qu'elle confia à Jésus-Christ, et ayant quitté sa maison et ses richesses, elle se dirigea toute seule vers le port de Rome avec l'intention de s'embarquer pour Jérusalem. Et devant tous ses parents, les premiers de l'empire, accourus pour la retenir et désespérés de ne le pouvoir, elle entra dans le vaisseau et partit.

Bien des années après, quand déjà ce fils qu'elle avait ainsi délaissé avait de grands enfants et des petits-enfants, un vaisseau ramena à Naples la fugitive vieillie et illustre. Et Nole se trouvant sur sa route, elle s'y arrêta pour visiter Paulin qui était son parent.

« J'ai vu, s'écrie celui-ci, j'ai vu la gloire du Seigneur dans la mère et dans les enfants. Ils tenaient le même chemin, mais dans un état et avec un équipage bien différents. Elle avait pour monture un petit âne maigre ; plusieurs sénateurs la suivaient, les uns dans de superbes carrosses, d'autres montés sur des chevaux de

grand prix et richement parés, quelques-uns dans des litières dorées et toute leur suite dans des chariots couverts de riches tapis. De sorte que la voie paraissait toute brillante par l'éclat de ce grand cortège.

« Et elle, considérant la victoire qu'elle avait remportée sur le siècle, elle voyait avec plaisir les uns et les autres vêtus de soie et ornés d'habits précieux se presser pour toucher et baiser son manteau et la rude étamine de sa robe, s'estimant heureux s'ils pouvaient avoir un peu de la poussière des pieds d'une si sainte femme. »

Paulin avait été d'abord un peu effrayé de l'invasion de son pauvre couvent par cette nombreuse et d'ordinaire si bruyante compagnie, mais ses hôtes furent d'une correction qui l'étonna et le charma. Le tact exquis de ces derniers patriciens les plia en silence à tout ce qu'exigeait l'harmonie sévère de la maison. Et Paulin, qui semble s'être fait un malin plaisir de les assujettir au jeûne commun, constate que si la faim, qui les inquiétait, les empêchait de mêler leurs voix à celles du chœur, du moins leur bonne volonté était comme un cantique tacite.

Du reste, il y avait là des personnages dignes de l'affection de leur hôte. Outre Mélanie, l'aïeule, et Ruffin, le savant exégète, on y voyait

Publicola, fils de Mélanie, avec sa femme, la noble Albine, leur fille Mélanie et leur gendre Pinien; Avita, sœur de Mélanie l'ancienne, et Turcius Apronianus, avec leurs enfants Asterius et la vierge Eunomia, tous inscrits au livre d'or de la Beauté et de l'Héroïsme chrétiens.

La victoire de Stilicon, en débarrassant les chemins de Radagaise, ramena tout ce monde à Rome.

A partir de ce moment, les événements se multiplient, sur tous les coins de l'Empire, avec une rapidité et une grandeur si tragiques, que la parole des hommes cesse d'être entendue, et qu'on n'entrevoit plus que de temps en temps leurs silhouettes se profiler sur les horizons sanglants de l'histoire. Ce ne sont que hordes en marche, villes en feu, peuples conduits en esclavage, comme de grands troupeaux plaintifs. Hâtons-nous parmi ces décombres, et franchissons quelques années.

Thérèse est sortie de la vie comme pour une visite, et elle n'est plus rentrée. Où sont maintenant Victor et Cardamas, les fidèles courriers? Où est même la figure des villes les plus connues? Où sont les pays célèbres qu'on nommait il y a si peu de temps l'Italie et la Gaule?

Nous voici sur la terre d'Afrique, loin du Vésuve qui fume au-dessus de la mer. Si vous en

voulez savoir davantage, interrogez le vieillard qui bêche ce jardin potager, au service d'un maître vandale. Ne le reconnaissez-vous pas ? Il fut jadis sénateur de Rome, et, dans les derniers temps, évêque à Nole. C'est lui-même, c'est le poète Paulin. Etrange rencontre ! Il pourrait vous répondre : « Voilà jusqu'où l'amour du Christ et des hommes m'a conduit ! J'avais tout donné depuis longtemps ; il ne me restait plus que moi. Je me suis donné aussi. »

Saint Grégoire le Grand raconte, en effet, qu'une pauvre veuve étant venue trouver l'évêque, pour le supplier de lui racheter son fils que le roi des Vandales avait emmené, plutôt que de la renvoyer les mains vides, il s'était donné lui-même, afin qu'elle l'allât vendre en échange du captif, qui autrefois la faisait vivre.

Là-bas donc ce grand homme cultivait des légumes qu'il portait chaque jour à la table de son maître, et comme il ne se pouvait pas qu'il ne mît à son service je ne sais quoi de grand et de serein qui attirait l'affection, le Barbare, sans trop se rendre compte de la nature du plaisir qu'il prenait à la conversation de son esclave, descendait volontiers dans son jardin pour écouter les propos du vieux sage. Et celui-ci, tout en arrosant ses plantes ou en redressant un espalier, le pied sur la bêche ou la serpe à la main,

l'entretenait des harmonies immortelles, parlant avec une tranquillité triste de la chute de Rome, et ouvrant sur les destinées futures du monde ces échappées prophétiques que les hauts esprits chrétiens commençaient à entrevoir. Tout simplement, du ton d'un bon vieillard que les événements d'une longue existence ont mis à même de réfléchir sur beaucoup de choses et qui les déroule avec lenteur et charme devant le disciple attentif. Au reste, rien d'abord ne laissait supposer qu'il n'eût pas été jardinier toujours, car les grandes pensées ont quelque chose de si calme qu'elles évoquent d'elles-mêmes une âme retirée du monde et une existence unie.

Pourtant, l'impression que ce vieillard faisait dans ce jardin devenait plus extraordinaire tous les jours. Il y avait des moments furtifs où le Vandale se demandait en frissonnant si c'était bien un homme qu'il avait devant lui. Certains avertissements mystérieux qu'il en avait reçus et qui s'étaient précisés en se réalisant l'avaient peu à peu pénétré de cette opinion que son prétendu esclave avait le don de prophétie. Aussi, le jour où Paulin vint lui dire qu'il fallait prendre ses précautions, car le roi des Vandales, son beau-père, allait mourir prochainement, il se hâta de courir chez celui-ci et de lui faire confidence de la terrible prédiction.

— Ce qui t'a été dit est parfaitement vrai, répondit le roi. (Ici nous suivons le texte de saint Grégoire.) Cette nuit même j'ai vu des juges assis sur leur tribunal pour me juger : parmi eux était ton jardinier. Ils m'ont arraché le fouet qui m'avait été donné autrefois, mais demande-lui qui il est ; je ne puis croire qu'il soit réellement un homme vulgaire, comme il paraît.

Alors le gendre du roi fit venir secrètement Paulin et lui demanda qui il était. L'homme de Dieu lui répondit :

— Je suis ton serviteur, celui que tu as accepté à la place du fils de la veuve.

Le maître lui disant qu'il voulait savoir, non pas ce qu'il était actuellement, mais ce qu'il avait été autrefois dans le monde, et le pressant de questions à ce sujet, l'homme de Dieu, forcé par ces instantes prières, ne put résister plus longtemps, et répondit qu'il était évêque. Alors son maître, grandement effrayé, lui dit humblement :

— Demande-moi tout ce qu'il te plaira, afin que tu puisses retourner dans ton pays, chargé de mes présents.

L'homme de Dieu lui répondit :

— Il n'y a qu'une chose qui puisse m'être agréable, c'est que tu rendes tous les prisonniers de ma ville épiscopale.

Le maître les fit chercher dans toute la province ; il leur donna la liberté et les fit partir sur des vaisseaux chargés de blé, avec Paulin, auquel il avait voulu être agréable.

Au bout de quelques jours, le roi des Vandales mourut, Dieu lui enlevant le fouet qu'il lui avait donné quelque temps pour châtier les fidèles. Ainsi se réalisa la prédiction de l'illustre serviteur de Dieu. »

Il rentra donc à Nole, mais spiritualisé et pareil à un ange, rapportant de l'exil du pain à ce qui restait de son pauvre peuple, accouru à sa rencontre sur le rivage, ce pendant que les cloches, son invention sublime, sonnant à grand branle pour la première fois peut-être, annonçaient, par les campagnes désolées, l'avènement des temps nouveaux dont le cortège se déroulait mystérieusement derrière le grand évêque.

Paulin ne survécut sans doute pas longtemps à ce beau triomphe. Sa mort fut simple et d'une merveilleuse grandeur. Ce fut la fin d'un poème. Trois jours avant, et comme il sentait que son heure approchait, voici qu'arrivèrent chez lui, tous deux à la fois, et parce qu'ils s'étaient senti, chacun de leur côté, le cœur remué de sollicitude à son endroit, les évêques saint Symmachus et Acyndinus. Et ce temps de la maladie fut en partie consommé en ces entretiens subli-

mes mais sereins, d'où l'on voit le ciel comme d'un balcon. La veille, Paulin rendit sa communion à tous ceux qu'il en avait privés pour leurs déportements, afin de clore son existence par le pardon, puis il assista aux saints Mystères et reçut l'Eucharistie. Une clarté grandissait de son âme dans ses yeux. Tout à coup, on l'entendit demander :

— Où sont mes frères ?

On crut qu'il voulait parler des évêques qui l'assistaient, et on lui dit :

— Ils sont près de vous.

Il reprit :

— Non, je parle de mes frères Janvier et Martin, qui viennent de converser avec moi et qui m'ont promis de revenir bientôt.

A ce moment, le prêtre Posthumien lui vint dire qu'il redevait encore quarante sous pour des vêtements qu'il avait commandés pour les pauvres. Le Saint sourit, plein de tranquille espérance. Presque aussitôt, on vit arriver un prêtre envoyé de la Lucanie par l'évêque Exsuperius ou par son frère Ursacius, et qui était porteur d'un présent de cinquante sous d'or.

— Je vous rends grâce, ô Dieu, dit-il, de ce que vous n'avez pas abandonné celui qui se confiait en vous.

Et, ayant donné deux sous au prêtre qui les

avait apportés, il fit donner le reste aux marchands qui avaient fourni les vêtements.

Vers le soir, il parut sortir d'un profond sommeil ; il étendit les bras, et, lentement, il prononça ces mots : « *Paravi lucernam Christo meo.* J'ai tenu prête ma lampe pour mon Sauveur, le Christ. » Puis il se tut.

Tous voulurent rester à ses côtés. A minuit, la chambre fut subitement et violemment ébranlée. Ceux qui étaient présents, saisis de frayeur, se jetèrent aussitôt contre terre pour prier : mais, au dehors, on ne remarqua rien.

Au même instant, il expira. On le vit sur son lit, qui reposait en une blancheur de neige, dont il était enveloppé comme d'un vêtement d'apparition. Et alors commença, spontanée, universelle, mêlant toutes les races et les religions, jusqu'aux juifs et aux païens, la grande lamentation des pauvres.

TROISIÈME RÉCIT

SIDOINE APOLLINAIRE

Pour le R. P. Bailly.

La lutte contre les Barbares.

Il semble que ce nom soit parvenu jusqu'à nous dans les sons d'une complainte populaire, et que celui qui le porta ait été le héros d'anciens deuils de la patrie, d'une triste et naïve épopée, restée chère aux pauvres gens, qui en auraient gardé le souvenir attendri, familier, un peu narquois même, sans aller toutefois jusqu'à l'irrévérence dont la chanson a revêtu le roi Dagobert et son ministre saint Eloi. Sidoine Apollinaire garde une figure plus mystérieusement aimable et distinguée. On le verrait volontiers à cheval, et caracolant, non sans quelque allure, seulement un peu démodé, comme ayant vécu, en un temps trop passé, sur l'extrême limite du conte et de l'histoire.

Il est vrai de dire qu'il fut le contemporain et l'ami de saint Loup, de saint Aignan, de saint Mamert, presque de saint Médard, grands personnages dont le peuple s'est approprié sans façon l'amitié, pour leur attribuer la garde de la pluie et du vent, au travers desquels il voit flotter leur robe apostolique, par-dessus ses blés et ses moissons, vieux patrons épiscopaux de la terre nourricière, chefs familiers des confréries et des paroisses.

Et sans doute, ces grands hommes, qui furent tous gens d'esprit et hauts seigneurs gallo-romains, doivent sourire du ciel à cette popularité persistante, et donner de temps en temps raison à la foi des ruraux, en intervenant dans les choses agricoles, jusqu'au jour où une science pédante aura remplacé par de sottes abstractions leurs grands bras merveilleux. Quoi qu'il en soit, Sidoine Apollinaire fut bien le héros charmant et bon des lointaines catastrophes et des luttes douloureuses que son nom évoque. Et même l'espèce de compassion, moitié railleuse, moitié attendrie, qui accompagne sa mémoire, convient aussi aux quelques misères de ce bel esprit trop raffiné et incorrigiblement chimérique, rachetées, il est vrai, par tant de noblesse de cœur et une si magnifique infortune.

C'est pourquoi je voudrais, après d'autres,

réesquisser le roman de cet homme, qui, par une amplification extraordinaire de sa personnalité, arriva à porter dans son âme tout le poids d'un monde, à faire son malheur privé de la catastrophe qui engloutit, avec la civilisation, le plus grand des empires.

Je ne sais pas de plus émouvante histoire que celle de ce jeune rhéteur de l'école de Vienne que nous voyons partir d'un pied si confiant à la conquête de la gloire, de la fortune et des honneurs, et que nous retrouvons vingt ans plus tard, sans patrie, déraciné, errant et proscrit dans sa propre terre, douloureuse cariatide qui soutient sur sa tête solitaire la majesté des lois et tout le fardeau de la civilisation. Captif parmi les verts Hérules, il est le symbole misérable et grandiose du peuple romain, dont son cerveau d'évêque patricien garde tous les souvenirs, toute la sagesse, toute la science, si bien que, tant qu'un rayon de vie subsiste en ses yeux, les barbares y peuvent voir, comme sur un haut sommet, luire la splendeur de l'état antique.

Sidoine Apollinaire, d'une des plus considérables familles gallo-romaines, naquit à Lyon, en 432. Enfant, il put voir manœuvrer, dans la campagne et jusqu'aux portes de sa ville, ces lourds Burgondes, hauts comme des machines de guerre, grandes bêtes humaines féroces et

stupides, qui pommadaient leurs cheveux avec du vieux beurre, et on dut lui montrer des Wisigoths, aux casaques de peaux, métis d'Asiatiques et de Germains, routiers immémoriaux des vagues et inconsistantes contrées de la Barbarie, aujourd'hui maîtres de l'Aquitaine et de l'Espagne.

Une moue de mépris et de dégoût, c'est tout ce que le petit patricien accorda à leur voisinage grossier ; ce fut le repoussoir qui lui rendit plus chère l'élégance romaine ; il entendit avec complaisance louer la noblesse des siens, et ne se lassait pas de se faire dénombrer les préfectures et les hautes charges remplies par ses aïeux. Porter avec majesté la toge et la pourpre, s'asseoir avec une aisance hautaine dans les chaises d'or, être partout, dans les palais, sur les terrasses, au prétoire, sur les marches du Capitole ou les gradins de l'amphithéâtre, devant la foule ou dans le cercle des amis, l'homme égal à la beauté des choses, le Romain prototype de Rome, tel fut sans doute dès lors l'idéal de Sidoine.

On le mit étudier à Vienne, qui était alors la plus célèbre école des Gaules, depuis que Bordeaux et Autun étaient tombées au pouvoir, l'une des Burgondes, l'autre des Goths. On y recevait encore une culture philosophique élevée, ce qui tenait au grand rajeunissement platoni-

cien qu'avaient provoqué les Pères de l'Eglise catholique, mais la littérature n'y était plus qu'une chose d'école, une amusette de salon, dépourvue de sérieux et de dignité.

Sidoine eut là pour condisciples à peu près tous les hommes qui jouèrent un rôle de son temps ; il s'y lia avec Claudien Mamert le philosophe et son frère l'évêque ; avec Léon, futur premier ministre d'Euric, roi des Goths ; avec Pétrus, qui eut une brillante et courte fortune auprès de l'empereur Majorien. Il les dépassa tous par sa facilité prodigieuse : ses succès scolaires furent retentissants. Il fut le grand lauréat national de poésie et d'éloquence. A vingt ans, il fit, à l'Athénée de Lyon, des lectures où courut toute la province.

Il n'inspira pas de jalousie à ses amis, qui virent en lui le prince de leur jeunesse et lui vouèrent une affection à la fois admirative et pleine de sollicitude. Il était l'orateur le plus écouté de leur petit cercle, où, de temps en temps, Pétrus risquait une boutade, où Mamert montait pensivement les degrés de sa vision métaphysique ; où Léon, taciturne et précis, insinuait une objection. Il les quitta, connu d'eux, mais trop superficiel et trop distrait pour les avoir jugés autrement que comme des amis très éprouvés.

Quant à lui, correct, sûr de ses dons, portant avec un joli sourire modeste sa tête avenante, spirituelle et glorieuse, il s'apprêtait, d'un pas sage et posé de travailleur heureux, à marcher vers le vaste avenir qui lui semblait promis. Ce vaste avenir, ce pouvait être une chaise curule au Sénat de Rome, ou la gloire de donner, comme consul son nom à l'année; cela suffisait pour qu'on se figurât devenir, pour l'histoire, le collègue de Cicéron ou de Thraséas. Remplir une de ces magistratures pompeuses et vides, mais dont les noms, illustrés par l'éloquence des orateurs et des poètes, forment à l'oreille des sons si flatteurs, voilà, pour un cœur bien né, et dans un Empire à son déclin, la suprême ambition. Sidoine avait hâte de faire entendre sa belle voix au Forum et de provoquer les applaudissements de l'antique amphithéâtre.

En garçon pratique, toutefois, il commença, à vingt ans, par faire un beau mariage. Il épousa Papianilla, fille d'Avitus, maître général de l'infanterie et de la cavalerie, l'homme le plus considérable de la province.

Avitus avait eu son heure ; c'était lui qui était allé chercher, et qui, par sa diplomatie, avait groupé contre Attila et mené au combat sous l'étendard romain, toutes les armées barbares. Aétius lui devait donc en grande partie cette vic-

toire des *Champs Catalauniques*, qui sauva le monde de la dévastation totale, au moins si l'on en croit le sentiment d'horreur que soulevèrent sur leur passage les hordes innommables que conduisait le *Fléau de Dieu.*

Immobile maintenant et silencieux, Avitus fixait tous les regards. L'histoire n'a pas descellé ses lèvres ; sa statue s'est brisée. Ce dut être pourtant quelqu'un, ce Gallo-Romain énigmatique, dont le caractère eut tant de prise sur les rois goths qu'il en fit des amis et des alliés de Rome. Le plus curieux, c'est la circonstance qui le mit en rapport avec eux.

Jeune encore, il était allé à Toulouse, pour essayer de voir un ami que les Goths avaient fait prisonnier. Le roi, qui était alors Théodoric, le rencontra on ne sait comment, sans doute à l'occasion des démarches qu'il lui fallut faire pour obtenir de visiter cet ami. On causa ; Avitus s'appliqua à plaire et réussit. Ces rois barbares, si impénétrables souvent et aux ruses si cruelles, avaient aussi parfois des attachements magnanimes et soudains d'êtres neufs. Théodoric se lia avec Avitus d'une de ces amitiés toutes germaniques qui faisaient des frères de ceux qu'elles unissaient. Le subtil Gallo-Romain pressentit aussitôt quel rôle la fortune lui offrait. Il rentra chez lui, non plus comme il en était

parti, obscur petit officier, mais cette fois comme un homme qui dispose de la plus puissante des armées barbares. Un tel événement, si inattendu, pouvait changer du tout au tout le destin de l'Empire. L'heureux Avitus devint du même coup l'arbitre et l'un des grands moteurs de la politique.

D'année en année grandi, Avitus ne négligea pas son royal ami, aux chasses duquel il fut assidu. La vie chez Théodoric était à peu près celle qu'on peut mener aujourd'hui chez un grand seigneur russe ; il fallait être moins beau causeur qu'agile, robuste, adroit et plein de cette belle humeur qui est de la santé. La mort du roi aux *Champs Catalauniques* ne changea rien aux rapports d'Avitus avec la cour de Toulouse. Le jeune Théodoric accueillit comme un tuteur et comme un parent très cher celui qui avait été l'ami de son père. Avitus présenta son gendre au jeune souverain et Sidoine devint à son tour un des familiers de Théodoric II. Il nous a laissé de ce prince un portrait un peu flatté peut-être, mais fort intéressant. C'était un bel homme, au regard perçant et sourcilleux, sobre de paroles et de gestes, et dont tous les détails de l'existence étaient réglés par une volonté méthodique et minutieuse, simple comme un soldat et précis comme un administrateur.

Un jour, le souverain goth dit à Avitus :

— L'Empire est dans l'anarchie. Pourquoi ne prends-tu pas la pourpre, toi que tes services désignent ? Nous te soutiendrons.

Les Gaulois pensaient comme Théodoric. Outre qu'ils étaient las d'un gouvernement humilié et traître qui avait livré Rome aux Vandales de Genséric, ils souhaitaient de voir un des leurs, le plus grand et le plus populaire, à la tête de l'Empire. Ils s'assemblèrent tumultueusement à Ugernum et proclamèrent leur compatriote Empereur Auguste.

Mais les mêmes causes fatales qui rendent profitables jusqu'aux fautes des hommes dans la période où les Etats grandissent, paralysent, dissolvent et font tourner à mal les talents et les bonnes volontés, dans celle où ils penchent vers leur ruine.

Il y avait alors en Italie un homme plus fort qu'Avitus, un maître taciturne, une sorte de figure du Destin, tenant dans sa main toutes les forces mauvaises qui concouraient à la perte de Rome.

Le Suève Ricimer, parvenu de grade en grade au commandement de ces troupes mercenaires que Rome employait à sa défense, était, sous le titre de patrice, le chef occulte de l'armée, dans le sein de laquelle il provoquait à son gré des

révoltes et des soulèvements, que leur rapidité terrible pouvait faire croire spontanées, mais que, en réalité, un signe de ses paupières déchaînait ou apaisait. Il pouvait être expédient à l'Etat qu'Avitus fût empereur, mais il ne l'était point à lui; et, comme il ne s'occupait que de sa propre fortune, il était toujours prêt à perdre l'Empire dès que son intérêt personnel l'exigeait. Il y mettait même une espèce de plaisir satanique et semblait placé là pour en hâter la destruction et pour l'étouffer au bon moment.

Dans l'élection d'Avitus, il parut d'abord céder au courant et laisser faire, affectant de s'enfermer dans son rôle strict de police. Mais déjà, de son geste flegmatique d'Allemand, il se préparait à trancher la vie du nouvel Auguste comme il avait fait de celle de ses prédécesseurs. Trois mois après son avènement, Avitus fut pris par les soldats de son ancien collègue Majorien. On le fit ironiquement évêque de Plaisance. Peu après, il mourut d'une façon mystérieuse.

Le pauvre Sidoine avait eu juste le temps d'achever le panégyrique de son beau-père; un peu plus, et il perdait l'occasion de le lire. Ce fut pour lui un réveil terrible. La veille, il était sur le trône, le lendemain, il n'était plus qu'un proscrit. Il s'enferma en hâte dans Lyon qui résistait.

Majorien suivait à la tête de ses cohortes furieuses. Il donna l'assaut ; Lyon tomba sous le bélier ; ce fut un écroulement horrible ; le sang noya la métropole gauloise, l'incendie la dévora, la pioche la coucha par terre.

Devant un ennemi si prompt et si farouche, où fuir ? que résoudre ? que faire ? Dans cette extrémité, voici que Sidoine vit venir à lui, mains et cœur tendus, vif, magique, irradiant, tout brillant de sourires, tout chamarré de distinctions, secrétaire et grand favori du nouvel empereur, qui ?..... Petrus, le spirituel Petrus, l'excellent Petrus, son joyeux camarade de l'école de Vienne.

Eh ! oui, c'étaient là les coups ordinaires de la fortune, mais on n'avait pas pour rien adonné son âme à la philosophie. Sidoine était vaincu, certes, mais de ces vaincus avec qui un empereur même victorieux ne dédaigne pas de traiter. Tel qu'il était, tenant en mains le sceptre de la poésie et ayant le droit de parler au nom de la Gaule, il restait dans sa disgrâce une espèce de roi.

— Viens chez Majorien. C'est un grand homme, Je me fais fort, continuait l'irrésistible rhéteur, qu'il ne croira pas payer trop cher ton adhésion en te rétablissant plus haut encore, si c'est possible, qu'on ne te vit sous ton propre beau-père. Les morts sont morts, crois-moi. Mais l'Empire

est encore debout, au service duquel tu te dois. Et quel exemple admirable et bien romain, en ces temps funestes, que celui du noble Sidoine Apollinaire tendant la main au meurtrier de son beau-père, parce qu'il l'aura estimé capable, en dépit de son crime, de sauver la patrie!

Ne soyons pas plus sévères pour Sidoine que ne le furent ses contemporains et le généreux Ecdicius Avitus, son propre beau-frère. Il écouta les sophismes de Petrus et se rallia. Avec sa spontanéité de cœur, il ne voulut pas faire les choses à demi. Il poussa l'empressement jusqu'à prononcer le panégyrique de Majorien. Il est vrai que, en cette circonstance, il pensait à l'infortunée ville de Lyon, dont il implora la grâce en ces termes d'une noble tristesse :

« Et puisque tu es venu, espoir unique de l'Empire épuisé, prends pitié, nous t'en supplions, de notre ruine ; et, tandis que tu passes, triomphal, accorde un regard à ta ville de Lyon. Tu lui donnas la paix, rends-lui le courage..... Prince, quand les jours joyeux sont revenus, il est doux de se souvenir des jours mauvais..... Lorsque tu monteras sur ton char de triomphe, moi, perdu dans la foule aux rauques clameurs, je te précéderai, et, comme aujourd'hui, j'irai, chantant tes victoires. »

Majorien le fit comte du palais. Ce furent trois

belles années pour Sidoine. Il était né pour la vie de cour, étant d'un naturel à la fois cérémonieux et souple, fort adroit à s'insinuer, habile à tourner un compliment, prompt à démonter un adversaire, et si beau parleur, un peu sonore, un peu diffus, un peu vain sans doute, mais tenant de sa naissance et de ses talents ces airs assurés et ces grandes allures familières qui en imposent toujours. Malheureusement, il vécut à une époque peu propice à son génie, et souvent les événements, tranchants comme la hache, durent l'interrompre, imprévoyant, au beau milieu de ses périodes.

Soit que Majorien fût plus populaire dans l'armée, soit que Ricimer le redoutât moins qu'Avitus, il lui accorda de régner trois ans, après quoi le patrice fit un signe, et, comme tous ses prédécesseurs, l'empereur tomba égorgé.

Pour la seconde fois Sidoine redescendit, sans y rien comprendre, dans la vie privée. Dans l'intervalle, de très graves événements s'étaient accomplis : Lyon, sa ville natale, était tombée au pouvoir des Burgondes. Une autre nouvelle dut le remplir de pressentiments bien douloureux : Théodoric, l'ami de sa famille et le sien, venait d'être assassiné par son frère, Euric, dont il n'était pas, si superficiel qu'il fût, sans avoir soupçonné le sombre génie et les sournoises am-

bitions, aux jours déjà lointains où il fréquentait avec Avitus à la cour des Goths.

Le ciel était certes plein de nuages et Sidoine était plus découragé qu'il n'osait se l'avouer. Mais il n'avait que trente ans, et, en dépit de lui-même, obscurément, il espérait. Depuis longtemps, il était habitué au voisinage des Burgondes ; leur entrée à Lyon ne le surprit pas, il y put même garder sa maison, qu'il continua à habiter quelques mois de l'année. Comme il ne conspirait pas et qu'il était un grand personnage, la nouvelle police ne l'incommodait pas trop. Même il s'était acquis sur les chefs quelque influence, qu'il dépensa plus d'une fois au profit de ses amis suspectés.

Néanmoins, Lyon bourguignonne n'était plus vraiment sa patrie. Son cœur avait adopté, depuis son mariage, l'Auvergne où se trouvait la belle villa d'Avitacum, dot de sa femme. C'est là que nous le retrouvons, pendant les cinq ou six ans qui suivirent sa disgrâce, affectant des goûts champêtres, mais, au fond, fort ennuyé et se donnant beaucoup d'agitation pour tromper ses besoins d'activité.

Cette maison de campagne, où il essaye de jouer à l'Ausone, sans y parvenir du reste car il y veut mettre toute la littérature, Avitacum est comme un panorama de son esprit, délicieuse-

ment faux et conventionnel. Spacieuse avec ses vastes salles de bain et son gynécée, la villa réunissait pour le plaisir des yeux, ramassé dans un paysage à la mesure du regard, à peu près tout ce que les livres des poètes bucoliques, pouvaient faire rêver de nature à de beaux patriciens, délicats et fatigués. Le soleil se couchait tout auprès, sur une grosse montagne gazonnée, que l'œil pouvait s'amuser à gravir, sauf à descendre ensuite les pentes plus molles de deux collines, qui s'en détachaient pour venir mourir, sous bois, au pied de la maison, dont un lac réfléchissait la blancheur immobile. Aux chapiteaux des colonnes et sous les corniches, les hirondelles étaient invitées à suspendre leur nid; des cygnes au col fin erraient sur les eaux tièdes jusqu'au clair de lune ; le jour bruissait de cigales, sur les arbustes secs auxquels elles donnaient un cri vivant. Le côté Varron et Columelle voulait qu'il y eût aussi des oies et des coqs. Ils y étaient, faisant leur partie rauque à ce concert. Ajoutez, pour le charme des nuits, les lointaines flûtes des bergers virgiliens, qui soupirent et que les brises apportent avec des bruits perdus de sonnettes et de longs beuglements.

Dans ce calme séjour, on dort, on boit, on mange, on cause, on va au bain, on canote, on pêche, on joue à la paume et aux dés. Tous ces

amusements ne manquent pas de monotonie, d'autant que les dames en sont exclues.

On peut mesurer l'ennui que Sidoine éprouvait secrètement de ce genre de vie, à la joie juvénile qui déborde des lettres écrites par lui au cours de son voyage en Italie. La veille son lyrisme langoureux chantait la paix des champs et les grâces bocagères. Mais voilà que ses compatriotes lui ont donné je ne sais quelle délégation près des hauts magistrats de Rome. Ne lui parlez plus désormais des travaux de la terre ; cela crotte l'esprit : « Eh ! quoi, écrivait-il à un ami, vous n'avez pas de honte de vivre avec des gardeurs de pourceaux, vous, homme de race sénatoriale, quand vous appelle Rome, le sanctuaire des lois, le gymnase des lettres, le centre des grands emplois, la reine du monde, la patrie de la liberté, la ville enfin où seuls sont étrangers les esclaves et les barbares ! »

Tous ses amis sont prévenus de son voyage ; on l'attend, on l'arrête au passage, on se le dispute, on l'embrasse, on le fête, on l'acclame. Ah ! mon Dieu, qu'il a donc de mal à se dérober à ces témoignages importuns qu'il a provoqués ! Mais voilà les voitures que l'Etat met à sa disposition. Il arrive aux Alpes, il les passe, il se sent grand comme Annibal et Scipion. Il atteint le Tessin, un bateau appelé le *Cursoria* le porte à l'Eridan ;

il voit le Lambro, l'Adda, l'Adige, le Mincio. A chacun de ces affluents du Pô, il accole l'épithète de rigueur, un mot pour les collines boisées entre lesquelles glisse le fleuve au chant des oiseaux. Il ne voit guère que lui-même, mais, par convenance professionnelle, il ne laisse pas que de décrire un peu. Enfin le fleuve se divise en deux branches, dont l'une entre dans Ravenne.

Voici donc cette Ravenne, où a fui la majesté de l'Empire. C'est une capitale dans un marais; on y est dévoré par les cousins, assailli par les grenouilles. « Là, dans un renversement de toutes les lois naturelles, les murs croulent, les eaux ne bougent pas; les tours voguent, les vaisseaux sont immobiles; les malades se promènent, les médecins gardent le lit; les bains sont gelés, les maisons brûlantes; les vivants ont soif, les morts nagent; les voleurs veillent, la police dort; les clercs font l'usure, les Syriens chantent des psaumes; les négociants guerroient, les soldats négocient; les vieillards jouent à la paume, les jeunes gens aux dés; les eunuques portent les armes, et les alliés cultivent les lettres. »

Sous l'exagération plaisante de ce badinage à la Voiture, on sent le dégoût réel de l'Occidental pour la pourriture asiatique, apportée là par Byzance. Et justement, le caprice de Ricimer

offre à l'Empire un Auguste mandé de là-bas. On dit beaucoup de bien d'Anthémius, le nouvel empereur. Sidoine n'en augure rien de bon. Il quitte au plus vite Ravenne, mais il n'arrive à Rome que pour y tomber en pleines réjouissances officielles. Grande bacchanale, farce lugubre! Le vieux Ricimer épouse la fille du jeune Anthémius. On dissipe pour ces noces insensées les richesses de deux Empires. La vieille capitale est livrée aux bouffonneries des histrions; toutes les affaires sont suspendues; partout, aux théâtres, dans les marchés, au prétoire, sur les places, dans les temples, dans les gymnases, retentit l'hymne fescennin. Cela ne fait guère les affaires de Sidoine, que le bruit irrite et ahurit, et qui a bien d'autres choses en tête que des spectacles.

Malgré les tristesses et les hontes de l'heure, Sidoine ne croit pas à la fin prochaine de l'Empire. Il se persuade, ébloui par ce grand nom de Rome, qu'il ne s'agit que d'une crise passagère. C'est pourquoi il ne renonce pas à jouer un rôle dans l'histoire de sa glorieuse et immense patrie, et, pour jouer ce rôle, il est prêt à se plier à toutes les diplomaties qu'il faut pour arriver aux honneurs et aux charges.

Enfin le tapage cesse, les tribunaux rouvrent, la vie publique recommence, les choses reprennent leur train normal. Sidoine peut entreprendre

sa tournée de visites. Il trouve là-bas un ami, Paulus, ancien préfet du prétoire, qui le renseigne sur la marche à suivre et les gens à voir. Deux hommes détiennent en ce moment l'influence: Gennadius Avienus et Cœcina Basilius. Tous deux sont également courus, mais Avienus fait bon sourire à tout venant, promet tout ce qu'on veut, et ne s'occupe de personne que de ses frères, de ses fils et de ses neveux. Basilius, au contraire, qui est bien moins démonstratif, est un protecteur autrement sérieux.

— Tâchez de vous gagner Basilius! dit l'ancien préfet à Sidoine.

Il se fit présenter à tous les deux. Même chez quelqu'un qui ne sert pas, il est bon d'aller, ne fût-ce que pour y être vu. Sidoine fut vite dans le ton; il émerveilla Basilius. L'indulgent patricien, intéressé, lui frappa sur l'épaule et lui dit:

— Mon cher Sollius, si vous voulez m'en croire, il se présente pour vous une occasion unique de vous produire. L'empereur va recevoir le consulat; réveillez votre muse et nous tournez un beau panégyrique. Je prends sur moi de le faire agréer.

Sidoine se mit à l'ouvrage. En quelques jours, en quelques heures peut-être, les cinq ou six cents hexamètres furent abattus, à grands renforts de mythologie, d'histoire et de rhétorique.

Les plus blasés sur le genre trouvèrent dans l'effronterie de l'hyperbole, encore inégalée, matière à admirer le prestigieux improvisateur qui jouait avec les rythmes, et, dans la machinerie usée du sujet, réussit à faire passer par instants le frisson des grands souvenirs et battre d'orgueil l'antique cœur romain.

« J'ai peut-être fait là un méchant poème et une pauvre action, écrivit Sidoine à un de ses amis, mais la récompense est bien belle. »

Il fut nommé préfet de Rome et dut se croire un instant la taille d'un Symmaque. Le désanchantement ne fut pas long à venir.

Ce n'était plus une sinécure qu'un pareil emploi, surtout maintenant que Genséric occupait l'Afrique, et, par ses corsaires, écumait la Méditerranée. Le préfet avait charge de nourrir et d'approvisionner Rome. Plus d'une fois, l'infortuné Sidoine dut monter, avec une cruelle angoisse, sur les tours de la ville pour interroger l'horizon marin, d'où venaient si difficilement les vaisseaux.

« Je tremble, écrivait-il, je tremble que la clameur de l'amphithéâtre ne gronde la faim du peuple romain et qu'il ne m'impute sa souffrance. »

Et il ajoute des réflexions infiniment mélancoliques sur la vanité des grandeurs, le poids

des affaires et les cruels lendemains que le destin, autre Denys, suspend à un fil ironique comme une large épée sur la tête de tous les Damoclès.

Cette expérience le corrigea. Il n'attendit pas même, cette fois, la chute d'Anthémius, pour déposer le lourd manteau de pourpre, objet jusque-là de ses convoitises. Son âme de rhéteur frivole et de bel esprit un peu provincial s'emplit par degrés de pensées plus graves. Le sentiment religieux y monta, remplaçant la fantasmagorie classique d'une Rome de convention, à l'état de décor maintenant suranné. Et instruit par les réalités du pouvoir, il commença à compter les jours que la patrie avait encore à vivre.

Jusque-là, ce que nous avons vu de la vie de Sidoine n'est que le roman de ce que nous appellerions aujourd'hui un *arriviste* au ve siècle. Et c'est par là qu'il a été intéressant, car il éclaire singulièrement l'état d'âme des jeunes ambitieux de ces temps reculés. On voit que l'art de se pousser aux honneurs n'a pas fort progressé depuis. D'un autre côté, la suite des déceptions de Sidoine nous a fait toucher aux causes multiples qui condamnèrent alors à l'impuissance toute espèce d'efforts aussi bien des peuples que des individus. Ainsi les aventures de cet homme se confondent avec les éléments de la plus grande

crise de l'histoire et y prennent, de ce fait, une extraordinaire amplitude.

Néanmoins, si son existence s'était bornée là, Sidoine n'eût été qu'un assez banal héros d'un grand roman, un héros semblable à nous, excusable certes, mais sujet à tous les errements, à toutes les capitulations de conscience, dont se paye le succès en ce monde. Heureusement pour lui, le cours des événements lui changea son rôle. Au milieu des catastrophes publiques, où ses mesquines ambitions perdirent tout objet, le haut et pur sentiment de la grandeur romaine qu'il portait au fond de lui, uni à cet esprit de bonne volonté qui fut le don du christianisme, le redressa si noblement qu'il nous apparaît comme la statue même de la patrie.

*
* *

Sidoine rentra à Lyon fort découragé. Ce qu'il y vit ne fut pas pour adoucir les préoccupations de son âme. La domination burgonde, d'abord assez supportable, devenait, par la force même des choses, tyrannique et ombrageuse. En même temps, quelques Gallo-Romains, mécontents, conspiraient. Des parents du poète furent impliqués dans une dénonciation de complot, et le

plus triste, c'est qu'ils furent accusés par d'autres Gallo-Romains, ralliés, qui exerçaient en secret le métier de délateurs. Comment ne fallait-il pas désespérer d'un peuple si dégradé que la trahison y était devenue une industrie, pis qu'une industrie, un besoin morbide ?

A peine fut-il venu à bout de cette dangereuse affaire par ses influences, qu'il put voir, dans cette même ville, d'autres choses propres à éveiller ses réflexions. Lui-même ne pouvait se dissimuler qu'il était atteint, dans son âme, de la maladie des décadences. Déjà, à Rome, il s'était entremis pour arracher au supplice un traître qui était son ami. A Lyon, des considérations mondaines le poussèrent, plus d'une fois, à employer son talent de poète à des usages que le patriote en lui devait réprouver. Evodius lui demanda de composer des vers pour graver autour d'une coupe destinée à Ragnahilde, épouse d'Euric, roi des Goths. Sans rechercher si ce présent ne cachait pas quelque intrigue suspecte, il composa le petit poème, en l'accompagnant seulement de souhaits d'une ironie un peu triste, et en priant Evodius de ne pas révéler le nom de l'auteur.

De même, nous le voyons si bien habitué aux Barbares, qu'il en arrive à noter, comme un événement mondain, le mariage à Lyon d'un

Franc de race royale. Le défilé des petits rois blonds lui est un spectacle à la fois charmant et terrible : tout y est jeunesse, élégance et force. Derrière son cheval caparaçonné, le fiancé à pied, suivant la mode teutonique, marche, entouré de sa suite. Il est vêtu d'une tunique de soie blanche à broderies d'or, sur laquelle flotte un manteau écarlate. Après lui, s'avancent les rois adolescents, minces et serrés dans leur justaucorps bariolé, où le vert et le rouge dominent. Sur leurs poitrines, brille l'or de leurs petits boucliers ronds, et dans leurs bras nus jusqu'à l'épaule étincellent la francisque et la lance à crocs. Au frisson d'art que dit avoir ressenti Sidoine, se mêle la pointe des épouvantes prochaines.

Sidoine voyagea pour essayer d'oublier. Il comptait en Gaule beaucoup d'amis charmants qui consumaient cette fin d'Empire dans le mélancolique égoïsme de leurs villas ensoleillées, à jouir des derniers couchers de soleil sur leurs marbres et leurs forêts, à lire en repos les poètes et les philosophes nés dans les temps plus heureux où le monde, encore vivace, buvait à pleine coupe à la vie surabondante, à s'amuser enfin des rêveries que les conversations gonflent comme des bulles brillantes.

Dans les environs de Nîmes, habitaient Fer-

reolus et Apollinaire. Tous deux avaient été aussi, autrefois, des hommes publics : le premier même avait contribué puissamment à la défaite d'Attila. Mais découragés, ils avaient pris le parti de ne plus vivre que pour eux-mêmes et pour l'amitié. Leurs maisons de campagne, assez voisines pour qu'on pût aller de l'une à l'autre plusieurs fois le jour, à pied, sans fatigue, étaient bâties sur des collines de vignes et d'oliviers, ainsi que l'antique Nysa et l'antique Aracynthe. Leur rencontre avec Sidoine vaincu dut être d'une tendre beauté. Dans l'écroulement progressif de toutes choses, l'entrée du grand homme sous leurs toits fraternels leur apparut, sans doute, d'une signification grandiose et bien émouvante. Le temps que Sidoine passa près d'eux fut le dernier qu'il donna à cet épicurisme supérieur, où les joies les plus délicates de l'amitié s'avivent d'être goûtées parmi la splendeur des choses, sous le tamis à la fois fragile et incorruptible qu'y ont jeté les poètes. Ce fut comme l'adieu du rhéteur à lui-même. Il sortit de là pour être un autre homme, l'homme des temps nouveaux. Les indolents amis restèrent pour finir, sans doute, anonymes, avec la civilisation qui allait disparaître.

Depuis quelque temps, Sidoine semblait avoir compris que, dans la désagrégation irrémédiable

des forces de l'Empire, une force pourtant restait debout : l'épiscopat. De jour en jour, les évêques tendaient à se substituer aux autres magistrats, à assumer toutes les charges, maintenant que les charges publiques ne comportaient presque plus que des responsabilités. Et cela avait lieu sans brigues, par une sorte d'improvisation généreuse de la part des prélats, de restitution spontanée, de la part des autres, de l'autorité aux chefs véritables du peuple. Et, chose digne de remarque, tel homme qui, comme officier de l'Empire, n'avait fait qu'une figure médiocre, devenait souvent un très grand évêque. C'est que, comme évêque, il appuyait son autorité sur des principes sûrs et reconnus de tous, tandis que, comme fonctionnaire, il ne pouvait se réclamer que d'une doctrine d'Etat incertaine et faussée par vingt révolutions contemporaines. Les hommes susceptibles d'être appelés grands ne manquent jamais dans aucun ordre, mais comme ils ne sont que le nom propre des énergies que la Providence a préparées, ils reçoivent l'étincelle du choc des événements, et leur génie leur est une révélation à eux-mêmes. Voilà ce qu'il importe de ne pas oublier : c'est de la conscience profonde des peuples que sortent les sauveurs. Et personne ne peut rien où il n'y a rien à faire. Les peuples périssent des maladies

morales qu'ils contractent, de leurs fausses idées, de leur égoïsme et de leur hypocrisie : ceux qui marchent selon les lois de leur histoire foisonnent de génie.

Quoi qu'il en soit, Sidoine, qui était un noble cœur et une belle intelligence déviés vers de puériles préoccupations, commençait à s'intéresser aux choses de l'Eglise, et, quoique laïque, on le vit apporter plus d'une fois au clergé l'appui de sa grande influence. Mais il était bien éloigné de désirer des fonctions dont il se jugeait sincèrement indigne, lorsque, tout à coup, le siège de Clermont étant venu à vaquer, il apprit qu'il en était élu évêque. Une immense acclamation partit de tous les points de la Gaule, à cette nouvelle qui prenait Sidoine au dépourvu et le laissait consterné. Le vieux Loup, de Troyes, gronda, du fond de sa retraite, son salut de vétéran de la sainteté à son jeune et glorieux frère. La joie de l'Eglise fut grande : le gendre d'un empereur, l'ancien préfet de Rome, le premier poète et le plus célèbre écrivain du temps, le chef incontesté de l'aristocratie gallo-romaine, entrait dans ses rangs et lui apportait le prestige de son universelle réputation.

Il ne trompa pas l'attente qu'on avait faite de lui. Dès le premier jour, l'ancien rhéteur comprit ses devoirs en grand évêque, c'est-à-dire avec

une sollicitude minutieuse pour les plus petits de son troupeau. Réconcilier les pères avec leurs fils, procurer des avocats aux pauvres engagés en des procès difficiles, obtenir des arrangements entre créanciers et débiteurs, retrouver les traces de gens disparus, enlevés jadis par des brigands et vendus à l'encan, mettre toute la puissance de l'épiscopat en jeu pour réparer les iniquités commises, briser les fers des uns, racheter les autres, opérer des mariages, faire fléchir l'inflexibilité du code, assurer la sécurité des routes, dresser leurs itinéraires aux voyageurs et leur garantir pain, gîte et protection, combattre ouvertement et arracher de leurs sièges les magistrats prévaricateurs, ce ne fut là que la première et la plus douce partie de sa tâche réparatrice. Il savait avoir à en remplir une seconde autrement grande. Personne ne doutait plus qu'approchât l'heure de la suprême bataille entre la Barbarie et la Civilisation ; Rome et Ravenne, occupées à leurs discordes intérieures, seules semblaient sourdes aux menaces de l'orage. Pourtant, l'occasion était belle : les Goths et les Burgondes étaient en guerre. En maintenant l'équilibre entre les forces de ces terribles rivaux, on eût pu les contenir et les affaiblir l'un par l'autre. La cour ne bougea pas. Dès lors, l'issue était certaine : les Goths vainqueurs allaient se

jeter sur l'Auvergne, enjeu de la lutte et dernier obstacle à leur domination. Le siège de Clermont devenait imminent; déjà les avenues en étaient gardées par les troupes d'Euric.

Sidoine, qui n'espérait rien de Ravenne et qui voyait dans sa ville épiscopale le boulevard de la liberté et de l'Empire, résolut, à lui seul, de tenter de sauver la patrie. Ayant mandé en hâte son beau-frère Ecdicius, ensemble ils firent le tour des remparts. Le résultat de leur inspection fut peu encourageant. Clermont avait déjà subi plusieurs attaques réglées, et maintenant que l'assaut définitif approchait, les malheureux Arvernes contemplaient avec une tristesse désolée leurs murailles encore noircies par la flamme, leurs palissades pourries, leurs pauvres retranchements usés par la poitrine des sentinelles. L'évêque comprit qu'ils avaient besoin, pour réaliser l'effort nécessaire, de quelque chose qui les persuadât qu'ils avaient avec eux des auxiliaires surnaturels.

Les ayant donc rassemblés, il leur parla ainsi :

— Mes frères, ce que je vais vous conter est récent et fort connu. Vienne, où réside le saint évêque Mamert, il n'y a pas très longtemps, devint presque déserte, à la suite d'effrayants prodiges. Tantôt les remparts en étaient secoués

par de fréquents tremblements de terre; tantôt des flammes, par avalanches, recouvraient de leurs gerbes les faîtes croulants des maisons, et tantôt, terrifiante aventure, la timidité des cerfs s'enhardissait jusqu'à établir sa demeure en plein forum. Or, l'évêque, considérant sa ville dépeuplée et craignant que Dieu ne lui imputât à injure sa propre désespérance, eut recours à l'exemple des Ninivites, et comme l'incendie dévorant se répandait par la ville, lui, en présence d'une populace tremblante, alla droit aux flammes et leur opposa son corps. O prodige nouveau, stupéfiant! Voici que le feu se retira à son contact, se déroba en ondes précipitées et fugitives. Aussitôt, Mamert ordonna des jeûnes aux ecclésiastiques, défendit les souillures, annonça des châtiments, promit des remèdes, dit à tous l'imminence de la peine et du pardon. Les maux qui avaient fait parmi eux la solitude céderaient à l'abondance des prières: les incendies seraient plutôt éteints par les larmes des yeux que par l'eau des fleuves, et la foi raffermirait sous les pieds le sol agité. L'humble foule s'empressa d'obéir: les grands, qui n'avaient pas eu honte de fuir, n'eurent pas honte de revenir et imitèrent le menu peuple. Ainsi ces calamités portèrent fruit aux uns, exemple aux autres, et depuis elles ne sont pas revenues.»

Après ce préambule, Sidoine annonça à son peuple son projet d'instituer à Clermont les cérémonies des Rogations. L'évêque Mamert et les Viennois lui avaient promis de s'unir aux intentions des Arvernes et d'assister leur misère d'une intercession qui avait été si puissante.

Ainsi, par un joli et triste printemps, enfants et vieillards, hommes et femmes s'assemblèrent, frileux à l'aube, et firent, en chantant des cantiques et des litanies, le tour des murs de Clermont, respirant le fort parfum matinal des aubépines, contemplant leurs seigles, qu'ils ne devaient pas récolter cette fois, étonnés de la jeunesse éternelle de l'année parmi le vieillissement universel des choses de l'âme, en cette procession demi-triomphale des Rameaux, avant le Calvaire, où allait monter tout un peuple. Pauvres pères antiques, aujourd'hui poussière éparse sous le soc de nos laboureurs, et qui preniez ainsi, à l'avant des siècles, la tête du cortège où toutes les générations de la patrie, une à une, allaient se lever pour vous suivre, votre deuil ne savait pas qu'il était gros du destin de la France!

Après ce grand appel au ciel, les braves gens de Clermont s'enfermèrent pour mourir, avec l'espoir cependant que Dieu enverrait quelque archange à leur secours. Il leur délégua Judas

Macchabée en la personne du sublime Ecdicius, fils de l'empereur Avitus et beau-frère de leur évêque. Ecdicius, qui paraît n'avoir été jusqu'à ce moment qu'un jeune patricien fort instruit, trompant au jeu de paume et à la chasse les ennuis de l'oisiveté, se révéla tout à coup avec les talents d'un grand capitaine et comme une espèce de Bertrand Duguesclin antérieur, expert en tous les genres de stratagèmes, prompt, ingénieux, entraînant, enlevant ses hommes de verve et faisant de la triste guerre une chose de belle humeur.

Il terrifiait les Goths par la rapidité avec laquelle il s'abattait sur eux, hachant les hommes, mettant en pièces les machines, et disparaissant comme un vol de vautours. Les assiégeants finirent par avoir honte de leurs pertes, et, pour les dissimuler, ils s'avisèrent de couper la tête à leurs morts, pensant peut-être par là qu'on ne les reconnaîtrait pas. Au lever du jour, ce fut un sinistre éclat de rire sur les remparts, et les Goths durent en hâte, sous les huées et les javelots moins perçants que les moqueries de leurs adversaires, procéder aux funérailles ; mais, dans la précipitation qu'ils y mettaient, ils ne parvenaient pas à recouvrir complètement les cadavres qu'ils entassaient sur des chariots dégouttants de sang ; Ecdicius, profitant de leur

désordre, se jetait de nouveau sur eux. Harcelés, affolés, les malheureux vidaient dans les chaumières qu'ils pouvaient rencontrer, leur funèbre fardeau et y mettaient le feu.

Chaque jour, c'étaient dans la plaine, des charges homériques. A le voir ainsi presque partout à la fois, au milieu des cris des blessés, et dans un cercle de flammes, les Goths le considéraient comme un personnage surnaturel et fuyaient au seul bruit de son nom. La panique qu'il déterminait accroissait son audace. On le vit une fois, comme par bravade, partir, ventre à terre, avec dix-huit cavaliers seulement, faire un carnage de l'ennemi et rentrer paisiblement une heure après dans la ville.

La foule des assiégés l'accueillit, ce jour-là, dans un délire d'enthousiasme. On l'étouffait de baisers. Chacun s'empressait, qui à défaire la bride de son cheval, rouge de sang mêlé à l'écume; qui à décrocher la selle; les uns déliaient ses jambières, d'autres détachaient sa jugulaire. On comptait les brèches de son épée, les trous de sa cuirasse. Immobile et sanglant, il restait debout, captif de l'amour de son peuple.

Pendant ce temps, Sidoine lançait des courriers dans toutes les directions, soit pour appeler du secours, soit pour négocier la paix. Les évêques formaient alors entre eux une société

étroite, qui leur fournissait des moyens d'agir qu'un souverain eût à peine égalés. Tous ceux des Gaules suivaient avec un intérêt palpitant les péripéties de cette lutte épique. Patiens, évêque de Marseille, fit parvenir deux gros convois de vivres.

« Tes mains, bienheureux pape, lui écrivit Sidoine, préviennent les besoins de ceux que leurs pas n'ont pu porter jusqu'à toi. Ta sollicitude va consoler les angoisses des hommes les plus lointains, et tu essuies les larmes de ceux dont tu n'as pas vu les yeux. »

Mais ce n'était pas tout que de fournir du pain; les cœurs étaient plus misérables que les corps. A mesure que se prolongeaient les horreurs de ce siège, la démence y entrait, et, avec elle la discorde. Le découragement enfantait des fureurs et d'injustes défiances. Le moment approchait où la force morale, qui avait d'abord semblé inépuisable, allait se tarir brusquement dans cette cité héroïque et désespérée. Sidoine fit appel au prêtre Constantius, que la Gaule entière vénérait comme un saint. Ce bon vieillard quitta aussitôt sa ville de Lyon, et malgré ses infirmités, et malgré les obstacles, se mit en route pour sa mission de consolation. On était en hiver; les journées étaient courtes et glacées; les neiges couvraient les chemins; ce n'étaient

tout le long que fondrières, rivières gelées, collines et montagnes dures à gravir et glissantes, sans compter l'effroyable solitude que la stérilité des lieux et la guerre avaient faite. Rien ne le rebuta. Sidoine le promena à travers les ruines émouvantes de la ville. Une foule, mêlée de gens de tout rang, de tout sexe et de tout âge, se pressait autour de lui, car la souffrance avait donné à tous le même cœur besogneux. Le bon prêtre avait des mots caressants, et les regardant individuellement tour à tour de ses beaux yeux paternels, il donnait à chacun le sentiment qu'il avait été visité par un ange consolateur. Quand il rencontrait des maisons détruites, il tirait de sa mémoire et de son cœur de mystérieux versets de l'Ecriture, prometteurs de moissons et de vendanges pour tous ceux qui n'auraient pas désespéré. Et derrière lui, chacun, rempli d'une nouvelle foi, retournait relever sa maison.

Les Goths, jugeant la ville décidément inexpugnable, avaient fini par abandonner le siège. Et Clermont commençait à respirer et à se relever, comptant sur la paix prochaine, qu'on négociait et dont on attendait impatiemment les messagers. Ils vinrent, hélas ! mais porteurs d'affreuses nouvelles. Ils disaient, ces messagers, au nom de l'Empire et des évêques négociateurs, qu'il n'y avait plus d'espérance et qu'il

fallait que les malheureux Arvernes, plus semblables à des spectres qu'à des hommes, réunissent ce que la faim leur avait laissé de force pour s'en aller, files lamentables d'ombres, peuple en haillons, sous les bises, escortés des corbeaux, chercher loin de leur pays une terre qui fût encore romaine, car Clermont était, par traité, livrée aux Goths, et sa population était payée de son héroïsme par l'esclavage !

« Qu'apprends-je, seigneur Pape ? écrivit Sidoine à l'évêque Grœcus, l'un des signataires du traité. Que notre servitude devient le prix de la sécurité des autres ? Tous ici, nous avons été tour à tour, contre l'ennemi public, généraux et soldats. Et voilà que, si de nos combats il est sorti quelque succès, c'est vous qui en gardez tout le bénéfice, et c'est nous, les victorieux, qui devons payer de notre disparition vos défaites ? Est-ce donc là la récompense que nous ont méritée la faim, la flamme, le fer, les maladies, nos glaives engraissés de sang ennemi, et nos corps émaciés de jeûne ? C'est pour en aboutir à ce beau traité, que nous aurons mangé l'herbe de nos remparts, et que tant des nôtres auront été empoisonnés parce que nos mains affamées ne savaient pas distinguer les plantes vénéneuses ? C'est pour tant de marques de dévouement à la patrie qu'on nous fait ce destin ?

« Vous vous préoccupez bien de l'intérêt commun, vous autres ! Quand vous vous réunissez, vous songez bien plus à vos fortunes particulières qu'aux malheurs publics. Jusqu'à quand pensez-vous que va durer votre prestige ? Pour rester les plus grands, il faudrait que vous ayez des inférieurs, mais du train dont vous allez, vous n'en aurez bientôt plus.

« C'est pourquoi, pendant que la chose est en votre pouvoir, rompez cette honteuse paix. Et nous, s'il nous faut encore subir un siège, encore combattre, encore avoir faim, nous acceptons ce sort avec joie. Mais si nous sommes livrés, nous, que la force n'a pu réduire, sachez que jamais la lâcheté n'aura inventé d'expédient plus barbare.

« Pardonnez ces dures vérités à des malheureux que le chagrin accable. Pour tout autre pays, un tel abandon n'amènerait que la servitude ; pour l'Auvergne, c'est la destruction. Que si ce qui a été accompli est sans remède, pourvoyez au moins à la vie de ceux dont la liberté va périr. Préparez des terres pour les exilés, des rançons pour les captifs, des secours de route pour ceux qui vont partir. Si nos murs sont ouverts aux ennemis ne nous fermez pas les vôtres. »

Il était trop tard. Les Goths prirent possession

de l'Auvergne, tandis que s'enfuyaient les plus compromis de ses défenseurs. Ecdicius eut le temps de gagner la Bourgogne, mais Sidoine resta au milieu des débris de son troupeau, dont il avait à défendre les âmes autant que les corps.

Le roi Euric savait qui il devait frapper, et, dès les premiers jours, résolu à effacer de ses nouveaux Etats tout vestige de leur passé romain, il entreprit la destruction systématique du catholicisme. Deux ou trois mois plus tard, Sidoine pouvait exposer, en ces termes navrants, à l'un des évêques signataires du traité, les résultats de leur politique.

« Bordeaux, Périgueux, Rodez, Limoges, Javols, Eauze, Bazas, Comminges, Auch et nombre d'autres cités, ont vu leurs pontifes frappés de mort, et, désormais, aucun évêque ne sera nommé à leur place; leurs sièges restent vides, la ruine spirituelle est immense. Dans les diocèses, dans les paroisses, tout est à l'abandon. Vous pourriez voir dans nos églises les poutres des toits qui tombent; et devant les portes, dont on a arraché les gonds, l'entrée de nos basiliques obstruée par les ronces. O douleur! Vous verriez des troupeaux non seulement se coucher dans les porches béants, mais encore paître l'herbe qui pousse, verdoyante, aux côtés des autels! »

Sidoine lui-même fut arrêté peu après et jeté dans la prison de Livia, près de Carcassonne ; il y passa deux ans de dure captivité ; le jour et la nuit, ses travaux ou son sommeil y étaient interrompus par le bruit que faisaient deux vieilles Wisigothes ivrognesses et querelleuses, les plus dégoûtantes qu'on pût voir. Il y aurait été tué, comme tant d'autres, sans la protection adroite et puissante de son ancien condisciple Léon, dont les hautes capacités politiques et les grands talents d'administrateur étaient trop précieux à Euric, qui en avait fait son premier ministre, pour que le souverain goth songeât à le mécontenter. Sidoine fut même tiré de sa prison et amené à Bordeaux sous couleur d'y présenter sa justification. Mais Euric se souciait peu de l'entendre, encore moins de le renvoyer en son diocèse. Il le gardait donc à Bordeaux étroitement surveillé, quoique jouissant d'une apparente liberté. Le pauvre évêque, dont la comparution était sans cesse ajournée, se consumait dans l'ennui et l'impuissance d'un exil qu'il pressentait ne pas devoir finir.

« Tu me demandes des vers, écrivait-il de là-bas à Lampride. Le chagrin ne me permet pas d'en écrire de joyeux, quand mon âme est si triste. Ne compare donc pas, tu serais injuste, mes poèmes aux tiens. Tu es heureux, je suis dans la

peine; tu as une patrie, je ne suis qu'un exilé. Que si toutefois ces pauvretés, écrites au milieu des angoisses de mon âme, obtiennent ton indulgence, tu me feras croire que mes chants ressemblent à ceux des cygnes, dont la plainte devient mélodieuse dans la souffrance, ou qu'il faut à mon âme, comme aux cordes tendues d'une lyre, être tordue pour devenir musicale. »

Les vers qu'il annonçait étaient ces vers fameux sur la cour tenue par Euric à Bordeaux, et où le poète nous peint, en vives couleurs, les ambassades bigarrées qui s'y étaient rendues de tous les points du monde.

« Ici, nous voyons le Saxon aux yeux bleus, auparavant familier de la mer, maintenant tremblant sur la terre ferme; là, l'occiput tondu, vieux Sicambre, tu as repris, depuis ta défaite, ton ancienne mode de rejeter sur ta nuque tes cheveux qui repoussent; ici, erre l'Hérule aux joues verdâtres, habitant des golfes reculés de l'Océan et qui a presque la couleur des algues de l'abîme; ici, toi-même, ô Romain, tu viens supplier pour ta vie. »

Ce dernier aveu dut coûter le plus à la fierté de son âme, qui, secrètement, murmurait:

« Il est dans l'ordre que le riche soit vêtu de pourpre et de lin, et que Lazare soit frappé d'ulcères et de pauvreté. Il est dans l'ordre, tant que

nous vivons en cette allégorique Egypte, que Pharaon marche avec le diadème et l'Israélite avec son panier. C'est pour le plus grand bien de l'homme intérieur, j'en ai la certitude, que, dans l'aire de ce monde, l'homme extérieur soit broyé sous tous les fléaux. »

Le poème à l'éloge d'Euric valut à Sidoine de retourner en Auvergne, mais il y fût privé de toute indépendance. Ses amis le pressaient, pour l'occuper et le distraire, d'écrire l'histoire de son temps. Il commença celle de l'invasion d'Attila, mais il n'eut pas le courage d'aller jusqu'au bout, et il jeta le manuscrit au feu.

Les occupations d'une piété mélancolique attirèrent seules ses dernières pensées. Même lorsqu'il ne la nomme pas, on sent que sa tristesse fait encore allusion à la patrie morte. Quelque chose de l'accent de Chateaubriand y résonne.

Elaphius lui avait écrit pour l'inviter à assister à la dédicace d'une basilique qu'il venait d'ériger. Sidoine le félicite d'avoir entrepris la construction d'une église, en un temps où d'autres oseraient à peine réparer les anciennes. Il ajoute : « Quoique l'automne finissant fasse les jours plus courts, et qu'aux oreilles inquiètes des voyageurs, le long de la forêt, bruissent et crépitent, doucement sonores, les feuilles qui pleuvent tout alentour, et quoique le château où vous m'invitez

soit d'un accès plus difficile en cette saison voisine des brumes, cependant prenant Dieu pour guide, à travers les flancs escarpés de vos montagnes, nous irons et nous ne nous effrayerons ni des gouffres ouverts sous nos pieds, ni des avalanches pendantes sur nos têtes. »

A l'évêque Faust de Riez, ancien abbé de Lérins, qui lui demandait de le venir voir, il adressa pour s'excuser, cette superbe page testamentaire, sous le jour de laquelle il convient de voir son âme des derniers temps.

« Ce n'est pas le moment de me demander des lettres élégantes, il y aurait impudence de ma part à les entreprendre. Les badinages, les ciselures de style sont occupations de gens heureux. Et c'est un barbarisme moral, que de mettre de l'enjouement dans les paroles quand l'affliction est dans le cœur. Sois plutôt indulgent à une âme mal assurée d'elle-même, et qui tremble au souvenir des dettes d'une vie coupable ; fais-nous bénéficier des fréquents et puissants suffrages de tes prières, de ces prières insulaires, que tu as transportées du champ des ermites et du pieux sénat monastique de Lérins dans la ville dont tu diriges les cérémonies, conservant sous le prêtre ton âme abbatiale. Obtiens-nous donc, par tes très efficaces supplications, que le Seigneur soit notre partage, qu'inscrits aux cohortes

des lévites, nos compagnons, nous cessions d'être terrestres, nous à qui manque la terre, et qu'il nous soit donné de devenir étrangers à nos fautes, comme nous le sommes devenus aux biens de ce siècle. »

*
* *

Le chagrin abrégea les jours de Sidoine Apollinaire. Il lui manqua de vivre quelques courtes années pour assister au baptême du royaume de de France. Cette gloire de deviner Clovis, de l'appeler de ses forêts, de balayer l'arianisme dans le flot d'une invasion catholique, était réservée à son ami, l'évêque de Reims, Remi, dont ce fut le coup de génie.

Toutefois, une pareille idée n'a pu éclore subitement; elle était latente et encore brumeuse dans le cerveau et dans le cœur de tous les grands évêques contemporains, et il convient de penser que Sidoine l'agitait, obscure, en lui-même. En tout cas, l'âme de l'évêque de Clermont, romaine, catholique et toute frissonnante de sentiments d'une mélancolie neuve, était déjà, au ve siècle, une âme française, si française qu'elle eut par avance quelques-uns de nos défauts, et par exemple, le goût de l'amplification à vide, du précieux, du contourné, du bizarre, que devaient reproduire

douze siècles plus tard, dans les lettres, Guez de Balzac et Voiture.

Qu'il ne nous soit pas étranger, parce que la patrie qu'il a adorée et servie jusqu'au désespoir était la patrie antique, elle est nôtre aussi, c'est le grand'mère patrie, d'où nous est venu tout héritage. Et ceux-là sont nos pères intellectuels et moraux qui, comme Sidoine Apollinaire, ont porté jusqu'à nous l'amour et le sens de la beauté.

QUATRIÈME RÉCIT

LA FAMILLE DE SIDOINE APOLLINAIRE ET SAINT AVIT

Pour M. Edmond Biré

I

Fin de l'histoire d'Ecdicius Avitus.

Après la chute de Clermont, Ecdicius s'était réfugié chez les Burgondes, à Vienne. C'était un peu le pays de son beau-frère ; peut-être y avait-il étudié lui-même avec les deux Mamert ; peut-être sa femme, Audentia, était-elle de Vienne, et tenait-il de son mariage les grandes richesses qu'il semble y avoir possédées. En tous cas, il y reparut comme un simple absent, que les événements ramènent, et il s'y mêla tout de suite à la vie publique, c'est-à-dire à la vie religieuse et municipale, la seule où pût s'exercer l'activité des esprits, après la conquête.

On ignora autour de lui ou on fit semblant

d'ignorer ce qu'il venait d'accomplir. Le manteau du proscrit enveloppa de son ombre la gloire de son héroïsme inutile et déjà lointain. L'histoire de la défense de Clermont se perdait en effet dans les ténèbres d'un passé dont le présent était disjoint pour toujours. Clermont était perdu; ce qu'on avait appelé l'Empire était aboli sans retour. Pourquoi s'inquiéter de ce qui ne doit plus avoir de conséquence? On ne pouvait accorder au héros de cette grande et lamentable aventure que de l'estime ou de la pitié. On lui donna droit de cité. Lui-même ne pensa pas qu'il pût lui être dû davantage. C'était une âme magnifique et humble; il déposa, avec la simplicité d'un cavalier, fatigué de sa bataille, ses souvenirs comme un casque trop pesant, et ne voyant plus pour lui d'emploi dans l'Etat, il entreprit de s'occuper exclusivement de l'affaire de son salut. La sainteté s'ordonna naturellement à la grandeur de ses pensées et de ses regrets patriotiques ; il s'y éleva sans effort. Insoucieux, il laissa tomber jusqu'à son nom; on l'appela Hésychius. Qui donc reconnaîtrait le patrice illustre, aux épiques chevauchées, dans le petit saint obscur de l'Eglise de Vienne ?

Il y avait soixante-six ans que les Burgondes étaient établis dans le pays. On s'était fait à leur

gouvernement, qui était assez doux, en somme. On ne se souvenait presque plus, dans le peuple, d'avoir été purement Romains. Les rois Burgondes avaient tenté, quelques années auparavant, d'imposer leur suprématie à la Gaule, mais ils y avaient échoué; les Goths étaient restés les plus forts. Leur défaite les rendit sages; à défaut de cette suprématie militaire, ils conquéraient peu à peu l'ascendant moral. Les bannis du reste de la Gaule trouvaient chez eux un refuge ; les catholiques y gardaient la liberté de leur culte, les évêques non seulement n'y étaient pas persécutés, ils y étaient écoutés. Cette politique était pour le moment doublement habile ; elle assurait la tranquillité à l'intérieur; à l'extérieur, elle créait, parmi les populations traquées dans leurs croyances, un parti favorable à la domination burgonde.

Quoi qu'il en soit, dans le premier moment, Ecdicius, découragé, ne pensa qu'à son âme. A la naissance de son quatrième enfant, Fuscine, il fit vœu de continence ; il était déjà à demi-moine. Une famine terrible étant survenue en Bourgogne, il nourrit à lui seul plus de quatre mille pauvres. Tant de puissance dans la charité frappa le peuple comme un prodige. Une légende se forma autour de lui ; on se transmit son nom dans les chants populaires; on parla

d'une mystérieuse prophétie attachée à sa famille.

Lorsque l'évêque Mamert mourut, en 475, Ecdicius fut acclamé son successeur. Il était prêt, n'ayant plus de lien avec la terre. La mitre recouvrit son front qui avait tout oublié, et de sa main ferme encore de soldat, il prit avec humilité la crosse du pasteur.

Ses entretiens avec saint Mamert avaient dû l'y préparer. Moins mêlés aux événements, les évêques de l'Est de la Gaule avaient pu les juger avec plus de sang-froid et moins d'illusions. Pendant que leurs frères étaient dans le feu de la lutte, eux méditaient et se préparaient. Sans qu'ils eussent eu besoin de se concerter, les mêmes préoccupations les avaient conduits en même temps aux mêmes idées, aux mêmes espérances. Tous voulaient sauver le catholicisme du naufrage qui engloutissait l'Empire, et de la sorte, à défaut de l'unité politique brisée, leur vigilance active en refaisait l'unité morale. Leur plan se dégageait tout seul des faits, et la persévérance qu'ils allaient déployer à le réaliser s'alimentait sans cesse du sentiment d'un devoir imprescriptible et sacré et de leur impérissable confiance aux promesses du Christ. Ils s'y attelèrent sans impatience, dès le premier jour, sûrs que leurs successeurs poursuivraient l'en-

treprise ; les peuples peuvent oublier le soin de leur indépendance, mais quand une aristocratie d'esprits a des intérêts simples et irréductibles, tôt ou tard elle triomphe.

Le programme des évêques tenait uniquement en ceci : convertir les Barbares au catholicisme ou secouer leur domination, en d'autres termes, les assimiler aux populations latines ou les éliminer.

Convertir des ariens était une tâche longue et rebutante. Les arguments qui réussissaient avec les payens étaient des arguments de simple raison ; on leur démontrait l'absurdité de leurs croyances, dont il était aisé de les faire rougir. Mais les ariens étaient presque de purs déistes ; il ne s'agissait plus avec eux d'en appeler à une incrédulité toujours flatteuse pour l'esprit ; il fallait les amener à confesser la divinité de Jésus-Christ, c'est-à-dire charger leur foi d'un lourd et troublant article.

Seules, des âmes tendres et mystiques, seules des intelligences infiniment délicates et artistiques étaient capables d'être touchées par une doctrine toute d'harmonie et de sagesse profonde.

Cette considération dut amener de bonne heure les évêques à penser aux Francs, cette dernière armée de la Barbarie, qui était restée païenne et qui campait dans les plaines de

l'Escaut, comme une réserve de Dieu, attendant l'heure marquée, pour se mettre en route à son tour.

Telle avait été sans doute la matière des derniers entretiens de saint Mamert et d'Ecdicius. Il est même probable que ces deux beaux esprits inconsolables de la destruction de l'Empire se plurent à en rêver la renaissance possible, car presque jamais les contemporains ne mesurent complètement la portée des révolutions auxquelles ils assistent. Tant d'apparences les trompent ; le prestige des mots prolonge tellement à leurs yeux la durée des choses, qu'ils ont peine à distinguer ce qui finit de ce qui commence. La restauration de l'Empire d'Occident, qui devait s'opérer avec Charlemagne, pouvait leur sembler beaucoup plus prochaine. Qui empêchait un Clovis de la réaliser? Les difficultés d'exécution ne se montrent qu'à mesure ; l'imagination les enjambe.

En attendant la conversion éventuelle des Francs, à laquelle travaillaient les évêques du Nord, et en particulier celui de Reims, saint Remy, le devoir des évêques de Vienne et de Lyon était de s'occuper des Burgondes. Saint Mamert n'y avait pas failli, et déjà un des fils du roi Gondioc, Chilpéric, était aux trois quarts gagné, s'il ne l'était tout à fait.

Ecdicius n'eut qu'à continuer l'œuvre de son prédécesseur. Sous son épiscopat, la Bourgogne se trouva partagée entre les quatre fils de Gondioc. Ce système politique du partage était aussi avantageux que terrible. Il servait à maintenir aux Barbares leur énergie vierge. C'était en somme la constitution de la guerre civile, et un procédé de sélection, qui garantissait la supériorité du survivant. Celui-là l'emportait qui était le plus prompt, le plus profond, le plus astucieux. Il lui fallait le don d'autorité, la vigueur rapide, le regard sûr, l'esprit fécond en ressources, toutes les qualités en un mot qui font les grands meneurs de peuples.

Deux ans après leur commun avènement, Chilpéric et Godomar furent assiégés dans Vienne, pris et massacrés par leurs frères Gondebaud et Godegisèle. Ecdicius fit là son devoir d'évêque, c'est-à-dire qu'il se redressa, au milieu de ces visions de sang, avec l'autorité de son grand front pur et de ses yeux loyaux, devant lesquels le crime perdait contenance. Il arracha au vainqueur les filles du vaincu. Gondebaud n'osa pas toucher à ces enfants, sous la réprobation de ce beau regard sévère. Chrone et Clotilde étaient déjà catholiques. Elles n'avaient plus de pères que les évêques qui les avaient sauvées. Leurs âmes tragiques ne devaient pas oublier.

Quant à Gondebaud, il retrouva vite son sang-froid. Le crime avait creusé son âme, sans en ébranler le solide équilibre. Il essuya le sang fraternel qui tachait l'acier de son glaive, et promena sur ses nouveaux Etats son regard refroidi de souverain.

Ce jeune chef causait volontiers avec les évêques; il était instruit et se piquait même de théologie à ses heures. Ces matières subtiles étaient faites pour captiver l'esprit retors et toujours un peu sophistiqué des Barbares. Ils en aimaient les pièges et les détours qui s'accommodaient à leur logique effrontée, à leur besoin toujours nouveau de raisons casuistiques pour les entreprises injustes qu'ils préparaient.

Il faut rendre cependant cette justice à Gondebaud, qu'il n'y mettait aucune insistante pédante. Il posait des questions nettes et savait en écouter les réponses, en homme qui tient plus à s'éclairer qu'à disputer.

Du reste, il était trop intelligent pour ne pas entrevoir la portée du débat religieux. D'un côté, il ne pouvait se dissimuler la supériorité des évêques catholiques sur ses évêques ariens dont l'éducation se ressentait des forêts où elle avait commencé, et dont le recrutement laissait fort à désirer. L'esprit d'anarchie que suppose une secte hérétique n'est guère compatible avec

le bel ordre qui met au sommet les hommes de science, de paix et de méditation. Le dérangement des idées apparaît vite dans les faits.

D'autre part, Gondebaud eût bien voulu être adopté par les populations latines sur lesquelles il régnait. Sa sécurité en dépendait pour une grande part. Une invasion catholique, comme eût pu être celle des Francs, qu'il pressentait, eût emporté sa domination comme un torrent ferait d'une paille. Jamais il n'eût eu assez de troupes pour contenir à la fois des populations révoltées et faire face à l'envahisseur. Or, il savait bien que, tant qu'il resterait arien, il serait l'étranger pour des cœurs latins. Il n'eût donc pas mieux demandé que de prendre les devants et de se convertir, mais il n'osait pas. Il craignait d'être abandonné par ses Burgondes. Il tergiversa donc jusqu'à la fin, rusant avec les uns et les autres.

Pendant ce temps, Ecdicius put continuer en paix les travaux de son épisoopat; ils furent féconds mais les résultats n'en apparurent qu'après sa mort. Quoi qu'il en soit, c'est à lui que nous devons la conservation de Clotilde, sur laquelle il veilla, en vue de mystérieux desseins, dont on a le droit de supposer qu'il prévit l'accomplissement.

Ecdicius mourut en 490, laissant après lui

deux admirables fils qui avaient brillé à ses côtés comme deux porte-flambeaux. L'un, Apollinaire, fut évêque de Valence; l'autre est le grand poète saint Avit, qui lui succéda dans la chaire épiscopale de Vienne, et dont nous allons reparler.

II

Histoire d'Apollinaire, fils de Sidoine.

La descendance de Sidoine fit pauvre figure à côté de celle de son beau-frère Ecdicius. Et, particularité curieuse, il arriva que ce fut le soldat qui avait mis au monde des poètes et des saints et que ce fut au contraire le poète qui donna le jour à un mauvais militaire.

Le fils de Sidoine me paraît avoir été un de ces êtres malchanceux qui ont la bosse des aventures sans en avoir ni le goût ni le génie, et qui, par appréhension du destin, prennent les devants, s'y jettent tête première, cachant, sous des airs décisifs, les angoisses de leur âme en dérive. Noblesse oblige trop parfois et il faut plaindre les pauvres êtres à qui leurs parents ont ainsi légué un sort disproportionné, et qui, médiocres, se croient obligés à jouer les géants.

Tout ce que peut apprendre un écolier studieux, sous des maîtres brillants, Apollinaire l'avait complaisamment acquis; il était harnaché de science, de littérature et de philosophie à n'en pouvoir bouger. Ne sachant pas s'en servir, il agissait au hasard, et pour ne pas avoir l'air irrésolu, se résolvait sur-le-champ et au petit bonheur.

Ceux qui ne le connaissaient pas lui firent l'honneur de le prendre au sérieux, ce qui lui valut bien des embarras. Les Goths le soupçonnaient de conspirer, alors qu'il ne s'agitait, le pauvre homme, que pour qu'on le laissât tranquille. Afin de dissiper leurs préventions, il prit du service chez eux et multiplia les gages de sa fidélité. Il en donna même de compromettants et d'excessifs, par exemple, lorsqu'il suivit en Italie, avec une naïveté qui eût pu facilement s'appeler duperie, et dans une expédition dont on ne sut jamais bien si elle fut avouable, le duc Victorius, celui même qui avait mené les Goths à l'assaut de Clermont, contre son père et son oncle et qui, à moitié disgracié et suspect, alla finir ses jours dans une louche aventure. En ces sortes d'histoires, s'il y a quelque part un honnête homme, c'est presque toujours celui-là qui en fait les frais. Apollinaire fut pris, gardé en prison là-bas et ne rentra à Clermont qu'après

bien des vicissitudes sur la nature desquels il ne se montra pas fort expansif. Et voilà qu'à peine arrivé et tout meurtri encore, il eut à répondre près du roi Alaric à des accusations de haute trahison. Il fallut tout le crédit de sa famille et de ses amis et toute son innocence, pour le tirer d'affaire, tant son malheureux nom le rendait suspect de génie.

Il n'était pas sot ; il n'était que désorbité, en proie à un vent trop grand, qui faussait tous ses mouvements et l'emportait sans raison.

En dépit des difficultés de sa position, le prestige de son père le soutenait. Aux yeux de ses contemporains, il avait la clef de l'esprit de Sidoine comme on a la clef d'une bibliothèque et il en était le conservateur et le gardien. Ses jugements littéraires étaient des arrêts qu'on ne sollicitait qu'avec tremblement. Il faut voir avec quelles précautions respectueuses son cousin Avitus s'informait de ce qu'il pensait de ses vers.

« J'espère, écrivait-il à un ami, que vous voudrez bien faire tenir ce petit livre à mon frère Apollinaire et en excuser les fautes ; je vous l'envoie, tel quel, mal édité et plein d'incorrections. Personne plus que lui n'en devrait avoir la primeur, si d'autre part il n'était un peu fou à moi d'offrir au fils du grand Sidoine, élevé au

milieu des délices de l'éloquence paternelle, un ouvrage dont l'ennuyeuse présomption risque de lui donner la nausée. Au reste, présentez-lui la chose de votre mieux, et si cet excellent frère juge que cela est digne au moins d'être donné à lire à des enfants, obtenez qu'il me l'écrive. Que si, au contraire, ainsi que j'ai trop lieu de le craindre, il ne peut supporter, après la superbe abondance du fleuve paternel, la maigre et pauvre rosée de mon esprit, dites-lui qu'il se taise et que je saurai comprendre la leçon de son silence. »

Il s'agissait des cinq livres d'Avitus sur *Les Origines du monde*, poèmes d'une si grande distinction et d'une élégance si pure, très supérieurs, en tout cas, aux œuvres de Sidoine.

Apollinaire, dans la lettre qu'il lui écrivit pour le complimenter, lui parlait des ennuis qu'il venait d'avoir. Enfin, tout s'était arrangé; son innocence avait été reconnue; il était rentré en grâces auprès du roi Alaric et il espérait bien être plutôt monté en faveur.

Je pense qu'il s'illusionnait et que la seule faveur qu'on lui accorda fut de ne plus le prendre tant au sérieux. Heureux s'il eût compris. Que ne retourna-t-il modestement à ses livres? Mais, hélas ! lui-même était plein de son importance; il croyait ne pouvoir se dispenser de

jouer un rôle et naïvement s'imaginait qu'on lui demanderait compte de son abstention. La peur, l'horrible peur le tirait de sa retraite; il s'agitait pour qu'on le vît sans cesse, pour qu'on ne pût calomnier un seul de ses moments.

C'était Clovis qui amenait chez les Wisigoths cet état de suspicion. Depuis sa conversion au catholicisme, le roi franc suspendait une menace perpétuelle sur les monarchies barbares, qui s'attendaient d'un moment à l'autre à le voir arriver. Une effervescence énorme, dans les populations des Gaules, se manifestait depuis cet événement. Les catholiques ne dissimulaient plus leurs espérances; les évêques avaient beau se contenir, il n'était pas difficile de deviner dans quel sens allaient leurs vœux. Saint Quintien, évêque de Rodez, fut arraché de son siège et banni pour quelques paroles imprudentes qu'on lui prêtait et qu'il n'avait peut-être même pas prononcées.

Je laisse à penser si le pauvre Apollinaire se donna du mal pour prouver sa fidélité. Quand la guerre survint, il avait recruté, de ses propres deniers, un corps très nombreux d'Arvernes. Il les mena à Voulon, pour la cause des Wisigoths. Ils y furent exterminés, mais lui du moins fut hors d'affaire. Les Francs se contentèrent de mettre la main sur les trésors qu'ils trouvèrent;

la campagne terminée, Clovis laissa quelques officiers dans le pays pour régler, de concert avec les évêques, l'organisation de sa conquête. Il ne semble pas, du reste, que les Francs se soient beaucoup préoccupés jamais de questions administratives. Quand ils avaient besoin d'argent, ils envoyaient toucher des tributs, et c'était tout. Parfois des bandes pillardes partaient avec un capitaine sans mandat, saccager une contrée, qu'elle fût amie ou ennemie. C'était très simple et très primitif. Le reste du temps, les pays soumis se gouvernaient à peu près comme ils l'entendaient; ce qu'on pouvait appeler le code franc se réduisait à une échelle de tarifs d'amendes et de compensations, pour les crimes et délits commis par les soldats.

Quant aux populations, elles continuaient à être régies par ce qui restait des lois romaines et elles recouraient au roi, dans tous les cas qu'il était d'usage de faire résoudre par le pouvoir central. Les rois apprenaient d'elles leurs droits. Ils surent ainsi qu'ils en avaient sur la nomination des évêques et s'habituèrent vite à en user.

Dans ces conditions, Apollinaire eût pu vivre tranquille. Personne ne songeait à lui demander aucun compte. Mais il n'était pas dans son destin d'inquiet de jouir jamais du repos.

Apollinaire avait une sœur, qui se nommait Alcima, et une épouse, qui s'appelait Placidine. Son âme faible leur était une proie naturelle. Les hommes comme celui-là sont faits à souhait pour tenter des ambitions brouillonnes de femmes. Il avait un grand nom, une situation morale considérable, assez de mérite pour faire illusion, mais peu de jugement et pas de volonté. Or, les femmes ont de nombreuses volontés, torrentielles et successives, qu'elles confondent avec les forces sereines que mûrit la réflexion, et leur jugement rusé est ce dont elles doutent le moins. Ce qu'elles n'oseraient entreprendre, comme femmes, elles y précipitent volontiers les hommes, ce qui est pour elles une manière de s'essayer aux façons de l'autre sexe. Quel plus doux plaisir que d'habiter une tête d'homme et de penser pour un beau front, d'y mettre un génie qui n'y est pas, et de composer, avec de petites préparations ingénieuses, cette immense chose !

Du reste, dans le cas particulier de Placidine et d'Alcima, il y avait encore ceci, qu'elles ne pouvaient admettre que leur Apollinaire n'égalât pas son père et que leur situation diminuât quand, à leur avis, elle eût dû augmenter. Elles jugèrent donc à propos de s'en mêler. L'évêque de Clermont étant mort, elles se mirent en tête

que son siège revenait de droit au fils de celui qui en avait porté si haut et si loin le renom. Malheureusement, il y avait un gros obstacle à leur projet : tout le monde était d'accord pour élire saint Quintien, cet évêque de Rodez, que les Goths avaient dépossédé et banni et qui, depuis ce temps-là, ne vivait guère que des charités de l'Eglise de Clermont. On devait un tel dédommagement à cet homme victime d'une révolution dont tout le monde avait profité, excepté lui. Et l'on savait que cette élection serait agréable aux rois francs. Aussi Quintien fut-il tout d'abord nommé, d'une commune voix.

Placidine et Alcima allèrent le trouver pour qu'il cédât sa place à Apollinaire : « Pieux seigneur, lui dirent-elles, le titre d'évêque doit suffire à votre vieillesse ; laissez-nous cet honneur ; Apollinaire n'en aura que le nom ; c'est vous, en réalité, qui commanderez. — Et comment voulez-vous que je m'y oppose ? reprit Quintien. Je n'ai ici aucun pouvoir. Je ne suis qu'un pauvre banni, qui reçoit sa nourriture de l'Eglise, et qui ne demande que le droit de prier en paix. »

Là-dessus, sans perdre de temps, les deux femmes dépêchent en toute hâte Apollinaire vers le roi Théodoric. Celui-ci qui ne sait rien ne fait pas de difficultés. Apollinaire sème l'argent sans

compter ; il achète en somme son élection et revient avec un ordre du roi, qui l'investit. Le bon Quintien, pour éviter un scandale, s'abstient de protester et le respect que, malgré tout, on garde à la mémoire de Sidoine, étouffe les murmures.

Cependant, pour apaiser les esprits qu'elles sentent très montés, Placidine et Alcima font bâtir, à grands frais, une basilique.

Les deux femmes ne jouirent pas longtemps de leur triomphe : Apollinaire ne vécut que quatre mois, après sa promotion. Peut-être le sentiment d'avoir terni sa vie par de coupables brigues lui ôta-t-il toute défense contre la mort et la tristesse le conduisit-elle au tombeau. Il n'était pas de ceux que le crime enivre. Ses fautes avaient été couvées par d'autres cœurs que le sien ; tout chez lui avait été faiblesse, fatalité, inconséquence.

Le même esprit d'agitation vaine agita son fils Arcadius, mais il s'y mêlait je ne sais quoi de plus sombre et de plus sournois. Les mauvaises leçons que donnent les époques de violences et de troubles développent chez certains êtres d'étranges pensées, où il ne faut pas chercher de raison ni de logique. Son passé romain pesait à Arcadius, qui voulait être de son temps et qui souhaitait d'étonner les siens, de les épouvanter

même par tout ce qu'il leur laisserait voir en lui de neuf et de déconcertant. Et comme son éducation avait dû lui donner l'aspect d'un doux, il était de ceux qui vont au crime en silence et qui le choisissent réfléchi et tel qu'on ne les voit surgir qu'au moment où se consomme leur œuvre. Inquiéter, arriver tout à coup où on ne l'attendait pas, être une énigme pour tous, voilà qui semble avoir été la vanité de cette âme trouble, stérile et orgueilleuse.

A la mort de Clovis, son fils Théodoric avait eu la ville de Clermont, dans son partage. Vers 530, ce Théodoric alla, avec son frère Clotaire, guerroyer en Thuringe, contre les oncles de celle qui devait être la reine Radegonde. Un moment, le bruit de sa mort se répandit. A cette nouvelle, Arcadius crut qu'il tenait une occasion de se faire une fortune politique et il envoya chez le roi Childebert pour lui offrir de lui livrer Clermont. Childebert accourut avec empressement et Arcadius l'introduisit en brisant les serrures d'une des portes de la ville.

Peu de jours après, on apprit que Théodoric était toujours vivant et s'avançait, en dévastant l'Auvergne, pour se venger de cette trahison. Arcadius laissa ses compatriotes s'arranger comme ils pourraient avec leur roi et se sauva à Bourges, dans les états de Childebert. Sa mère

Placidine et sa tante Alcima furent prises à Cahors, dépouillées de leurs biens et envoyées en exil. Là, elles purent méditer à loisir sur les fruits de cet esprit d'intrigues auquel leur complaisance avait souri et qu'elles avaient encouragé.

Arcadius transporta son industrie chez Childebert ; il lui plaisait d'être au service de ces Barbares, dont la réflexion n'entravait jamais les actes, dont la cupidité s'hallucinait, transformant tout en proie. Sa première trahison envers son pays l'avait domestiqué ; sa basse faiblesse trouvait à s'exalter au contact de ces puissances sauvages. Aussi la dernière fois que l'histoire nous montre le petit-fils de Sidoine Apollinaire, est-ce au nœud d'une de ces tragédies mérovingiennes, si pleines d'horreur que le sang en mouille encore les pages où nous les lisons.

Lorsque Childebert et Clotaire eurent comploté de tuer leurs neveux, les fils de leur frère Clodomir, ce fut Arcadius qu'ils envoyèrent, avec des ciseaux et une épée nue, à Clotilde, leur mère, pour s'informer si elle les préférait morts ou tondus, ce fut lui encore qui se hâtant de saisir et de prendre au mot, le cri qu'en sa fierté royale, la vieille dame avait poussé, courut le rapporter à ses maîtres, comme une licence de

meurtre. On connaît le touchant récit de Grégoire de Tours :

« Aussitôt Clotaire prenant le plus âgé des enfants par le bras, le jette par terre et le tue cruellement, en lui enfonçant un couteau dans l'aisselle. Aux cris de l'enfant, son frère se prosterne aux pieds de Childebert, et saisissant ses genoux, il lui disait avec des larmes : « Secours-« moi, mon excellent père, afin que je ne meure « pas comme mon frère ! » Alors Childebert, le visage couvert de pleurs dit : « Je te prie, mon « très doux frère, d'avoir la générosité de m'ac-« corder sa vie ; je te donnerai pour lui tout ce tu « voudras ; seulement qu'il ne meure pas. » Alors Clotaire, dit, plein de fureur : « Ou repousse le « loin de toi ou tu mourras certainement à sa « place, car c'est toi qui es l'instigateur de cette « affaire et voilà que tu es pressé de manquer de « foi ? » A ces mots, Childebert repoussa l'enfant et le jeta vers Clotaire, qui, le recevant, lui enfonça son couteau dans le côté, comme il avait fait à son frère, et le tua. Ils firent périr les esclaves avec les gouverneurs. Après qu'ils furent morts, Clotaire étant monté à cheval, s'éloigna sans se troubler nullement du meurtre de ses neveux ; pour Childebert, il se retira dans les faubourgs de la ville. La reine fit placer les pauvres petits corps dans un cercueil, et les suivit

avec un grand appareil de chants et un deuil immense, jusqu'à la basilique de Saint-Pierre, où elle les fit enterrer ensemble. L'un avait dix ans et l'autre sept. Ils ne purent avoir le troisième, nommé Clodoald, parce qu'il fut sauvé par des hommes courageux. Celui-ci, méprisant un royaume terrestre, se consacra au Seigneur, se coupa les cheveux de sa propre main et fut fait clerc; il s'appliqua aux bonnes œuvres et devint prêtre. » Ce fut saint Cloud.

Cette scène n'était que l'épilogue d'un autre drame, dont le dénouement prévu avait dû attrister à l'avance l'âme très noble du cousin d'Arcadius, saint Avit, — je veux parler du meurtre de saint Sigismond, roi des Burgondes. Toute l'histoire de ces temps primitifs est une matière shakesparienne, et, comme dans le théâtre des Grecs, la vengeance divine en est le ressort; elle pousse les uns sur les autres les meurtriers échevelés et le sang des enfants paie pour les pères.

Quant à Arcadius, c'est la dernière fois qu'il apparaît dans l'histoire, mais la peinture en est inoubliable; il a été fixé pour les siècles, avec ses ciseaux symboliques et son épée nue, plus froid lui-même et plus infâme que le fer qu'il portait.

III

Saint Avit.

Alcimus Ecdicius Avitus avait environ quarante ans lorsqu'il succéda à son père Ecdicius, sur le siège épiscopal de Vienne. Il avait passé la plus grande part de sa jeunesse dans cette ville, et suivi les cours du rhéteur Sapaude. Soit que le professeur fût homme de goût, soit que les enseignements de la vie corrigeassent alors plus vite ceux de l'école, il semble qu'Avitus n'ait pas donné beaucoup dans le genre déclamatoire et prétentieux qui avait été celui de son oncle Sidoine. Au contraire son style simple indique qu'il dut surtout étudier les classiques et en particulier Virgile, dont il est un peu le clair de lune.

Il vécut quelque temps l'existence élégante et un peu oisive où l'invitaient son nom, sa fortune et ses goûts raffinés. Je crois même qu'il la continua, plusieurs années après que son père eût été promu à l'épiscopat ; du reste, comme il n'y avait rien que de décent dans ses actes, personne ne songea à l'incriminer. Cela se bornait à garder commerce avec le monde, à s'y montrer

homme d'esprit, à se livrer à ces jeux légers qui en donnent la réputation. Il composa tout un livre d'épigrammes qui périt avec le reste de ses papiers de jeunesse, dans un des incendies de Vienne, probablement pendant un des sièges que les guerres fratricides de Gondebaud firent subir à cette ville. Avitus se consola de cette perte bien plus aisément que nous ne saurions le faire, nous qu'elle prive de si précieux renseignements sur la vie mondaine et littéraire de Vienne, au ve siècle. Il estima sans doute que ces œuvres frivoles et juvéniles ne valaient pas d'être conservées, car il n'essaya même pas d'en reconstituer le recueil, ce qu'il aurait dû pouvoir faire, s'il eût voulu s'en donner la peine. Les poètes savent par cœur la plupart de leurs vers et il eût facilement retrouvé chez ses amis quelques pièces éparses.

Sans doute, ses idées s'étaient modifiées et il n'était plus alors l'homme qu'il avait été. L'entrée en religion de sa petite sœur Fuscine, qu'il aimait tendrement, l'avait changé. L'humble drame familial du départ chez les Bénédictines de cette enfant l'avait fait regarder dans la chapelle blanche qu'était cette âme ; la mélancolie de la séparation irrévocable l'avait fait condescendre à se mêler aux mouvements légers d'un cœur tout lilial et il s'était laissé prendre à leur

charme. La nostalgie du ciel resta en lui et s'y fondit avec sa tristesse.

Avitus comprit mieux son père, dont il devint le collaborateur. Jeune, il put s'adonner sérieusement à l'étude de la théologie, de l'histoire ecclésiastique et des livres saints. Entre temps, il composait pour sa sœur un poème à l'éloge de la Virginité, où il ramassait les raisons qu'il y avait de renoncer à soi et au monde. Ce poème, dans lequel il rappelle les gloires pieuses de leur famille, fut peut-être sa première œuvre littéraire un peu longue. Il y essaya ses forces et la réussite qu'il y eut lui donna l'idée de tenter une entreprise plus haute, celle d'écrire un livre chrétien qu'on pût opposer aux Métamorphoses d'Ovide. Les origines du Monde, telles qu'elles sont contées dans la Bible, remuaient des matières d'un merveilleux grandiose, dont il était si plein, qu'il lui semblait qu'il n'aurait pas grande peine à en mouvoir les vastes images.

Et en effet, son style soulève sans trop d'efforts les poids de l'univers qui s'équilibrent d'eux-mêmes dans la phrase où il les jette. Il aborde avec aisance tous les sujets, baisse ou monte le ton à son gré et se tire de tout par des jeux de draperies.

Saint Avit fut donc presque un grand poète, le seul des poètes chrétiens qui ait abordé avec

éclat le genre épique, en une forme dont l'élégante pureté rappelle le siècle d'Auguste.

Les travaux de l'épiscopat l'obligèrent à abandonner les vers. Comme évêque, il étendit son activité à l'Eglise universelle, et s'occupa des affaires de Constantinople et de Jérusalem aussi bien que de celles de Rome. Reprenant avec autorité la tradition apostolique, il joua en Gaule le rôle qu'y avait eu saint Irénée, celui de pape de la parole. Sa situation de sénateur romain, de petit-fils d'empereur, d'évêque métropolitain, fils et neveu d'évêques, son génie, sa vertu, sa position quasi officielle d'ami, de conseiller et presque de ministre extérieur des rois Burgondes, pour qui il prenait la plume dans les diplomaties difficiles avec Rome ou avec l'Orient, tout le mettait à part entre ses collègues.

Ce fut très probablement lui qui fit aboutir le mariage de Clotilde et de Clovis et qui, par conséquent, prépara la conversion des Francs. Ce grand événement, auquel son père et lui avaient tant coopéré, et que Gondebaud n'avait pu empêcher, précipita le mouvement catholique chez les Burgondes. Leur roi comprit qu'il n'y avait de salut désormais pour leur établissement que dans l'abandon de l'arianisme. Il encouragea secrètement ceux qui voulurent chan-

ger de religion et il laissa abjurer son propre fils et héritier Sigismond. Lui-même en eût volontiers fait autant, mais il avait peur de l'influence du clergé arien et redoutait un soulèvement parmi ses troupes. Cependant, ses embarras allaient augmentant de jour en jour. Clovis le menaçait, Godegisèle, son propre frère, se préparait visiblement contre lui. Il risquait d'être lâché à la fois par les catholiques et par les ariens.

C'est pourquoi il favorisa la conférence de Lyon qui avait pour but la réunion des Eglises. Cette conférence commença le 2 septembre 501. Etienne, évêque de Lyon, avait choisi le prétexte des fêtes annuelles de saint Just, pour inviter plusieurs de ses confrères, entre autres, Avit, évêque de Vienne, Apollinaire, de Valence, Eonius d'Arles. Tous allèrent, en corps, saluer Gondebaud, à sa villa de Savigny. Avit fut chargé de prendre la parole en leur nom.

— « Pourquoi, dit Gondebaud, vos évêques n'empêchent-ils pas le roi des Francs de me faire la guerre et de se joindre à mes ennemis ? La religion défend de convoiter le bien d'autrui. Pourquoi, s'il est catholique, ne se conforme-t-il pas aux commandements de sa foi ? Si sa religion est la vraie, elle devrait le retenir de faire le mal. »

Avitus repartit que le renversement des Etats provenait le plus souvent de la méconnaissance de la vraie religion. — « Mettez-vous en paix avec Dieu, ajouta-t-il, et vous aurez la paix avec le monde. — Parce que je ne veux pas reconnaître trois dieux, dit Gondebaud, vous dites que je ne professe pas la loi de Dieu ! »

Il était facile de lui répondre. Et Gondebaud, du reste, qui savait à quoi s'en tenir sur la doctrine catholique, n'avait posé la question que pour bien préciser les limites de la discussion, qui devait avoir lieu le lendemain et à la quelle il avait convoqué les évêques ariens.

Ceux-ci choisirent Boniface pour leur orateur. Avitus parla pour les catholiques. Il possédait admirablement son sujet. Dès le commencement du débat, il pressa si vivement son adversaire que celui-ci, à court de raisons, ne sut qu'être emporté et injurieux. Gondebaud, impassible, le laissa s'enferrer, puis, en renvoyant la séance au lendemain, pria Boniface de se mieux préparer et de répondre à des arguments par des arguments véritables.

Un certain Arédius, officier du Palais et catholique médiocre, essaya de faire du zèle. Quand les évêques se représentèrent, il voulut leur refuser l'entrée de la salle, sous prétexte que toutes ces discussions n'aboutissaient qu'à trou-

bler les esprits et à les exciter. Etienne dut, pour se faire ouvrir, invoquer l'ordre formel du roi. Le débat de la veille fut donc repris, mais plus tumultueux et plus confus encore. Enfin, pour le terminer, Avitus proposa hardiment d'en appeler à Dieu même et de lui demander un miracle. Les Ariens refusèrent l'épreuve, qu'ils qualifièrent de charlatanisme. On se sépara donc sans autres résultats que quelques conversions individuelles.

Du reste, la guerre appelait Gondebaud à d'autres soins. Clovis s'avançait vers Dijon. Gondebaud et Godegisèle le rencontrèrent sur la rivière de l'Ouche. Là, Godegisèle, qui avait tout machiné, passa avec son armée à l'ennemi. L'armée de Gondebaud fut écrasée et son chef n'eut que le temps de s'enfuir à Avignon, dont les Francs vinrent faire le siège. Le roi des Burgondes semblait perdu. Arédius se dévoua pour lui, passa dans le camp de Clovis en apparence pour trahir son maître, en réalité pour lui ménager un traité de paix. Clovis, sentant que l'affaire était mal engagée et qu'il n'avait travaillé que pour Godegisèle, se contenta de la promesse d'un tribut et se retira, remettant la conquête de la Bourgogne à un autre temps.

Remis de cette terrible alerte, Gondebaud rassembla de nouvelles troupes, à l'aide des-

quelles il repoussa son frère dans Vienne. Pris par la famine, Godegisèle fit sortir de la ville toutes les bouches inutiles et dans le nombre furent les ouvriers de l'aqueduc. L'un d'eux, furieux, offrit à Gondebaud de l'introduire dans la ville. Godegisèle fut surpris et massacré dans le temple arien.

Gondebaud sortit donc de cette lutte, plus puissant qu'avant. Pourtant, le danger n'était qu'écarté. Clovis avait compris que la première conquête à faire, était celle du royaume des Wisigoths, qui n'avait aucune racine dans le sol. Les monarques barbares sentirent bien que s'ils le laissaient accomplir ce projet, c'en pourrait être fait de leur domination en Occident. Aussi Théodoric, roi des Goths d'Italie, essaya-t-il de les confédérer. Il écrivit à Gondebaud pour voir s'il n'y aurait aucun moyen d'arrêter la marche des Francs. Mais tous étaient impuissants ; on se borna à de vaines démonstrations diplomatiques. Et Clovis en une seule bataille, se rendit maître de l'antique Aquitaine.

Heureusement pour Gondebaud, qu'après cette victoire, Clovis usa ses derniers jours à se débarrasser, par le meurtre et l'intrigue des rois francs, ses cousins. La nouvelle monarchie gauloise, qui eût pu si facilement peut-être reconstituer, à son profit, l'ancien Empire d'Occi-

dent, s'arrêta d'elle-même, au milieu de son expansion. Clovis mourut en 511 ; ses Etats furent partagés entre ses quatre fils. C'était plus de dix ans de paix gagnés par les Burgondes.

Gondebaud expira à son tour, en 516. Son fils Sigismond, qui lui succéda était catholique, depuis longtemps déjà. Il renouvela solennellement son abjuration, en prenant possession du trône, et nombre de Burgondes l'imitèrent. On voit combien devenait délicate la situation de l'évêque de Vienne, qui, n'ayant plus de motifs religieux de souhaiter l'éviction des maîtres du pays, était impuissant cependant à les défendre contre les conséquences d'événements qu'il avait lui-même préparés. Il avait converti Sigismond qui, par le baptême, était devenu son pupille et près de qui il avait contracté des devoirs. Et cependant, il avait sur la conscience d'avoir rendu à peu près inévitable l'invasion franque. Le reste de sa vie, il fut en proie à ce drame moral.

Il eut cependant l'amère consolation de voir Sigismond provoquer lui-même, par ses fautes, la vengeance de Dieu. Pris de ce vertige spécial, qui entraîne la chute des Etats, Sigismond se brouilla d'abord avec Avitus, à propos d'un mariage scandaleux contracté par un de ses officiers et il alla jusqu'à exiler l'évêque qui protes-

tait. Puis il se laissa entraîner encore plus loin; excité par sa seconde femme contre son fils Sigeric, il fit étrangler celui-ci. Ses remords furent immédiats et terribles. Il demanda à Dieu de le punir en ce monde plutôt qu'en l'autre. Et Dieu l'exauça, en lui envoyant Clodomir et ses frères, rois des Francs, qui le firent leur prisonnier.

Le malheureux roi, emmené à Coulmiers, fut jeté dans un puits avec sa femme et ses enfants, malgré les représentations qu'on put faire à Clodomir. On sait comment périrent à leur tour Clodomir et plus tard ses enfants. Nous l'avons raconté dans l'histoire d'Arcadius.

Avitus, ayant vu la plupart de ces choses, mourut plein de vertus et d'années, au milieu de son troupeau, en 525, après avoir assisté au déroulement des desseins providentiels, qui avaient tant occupé l'âme de son oncle Sidoine Apollinaire et celle de son père Ecdicius Avitus. Et sans doute il envia plus d'une fois leurs malheurs patriotiques, qui, au moins, n'avaient jamais été mélangés des doutes douloureux qu'il avait trouvés, lui, à réaliser leurs espoirs.

Voici l'épitaphe que ses contemporains inscrivirent sur son tombeau. Elle nous dispensera de faire de lui un plus grand éloge :

« Qui que tu sois, toi qui vois la gloire funéraire de ce tombeau et qui pleureras d'y savoir

enfermé tout entier le grand Avitus, chasse de ton cœur ces tristes pensées. Car Celui que sa foi pleine, que la glorieuse élévation de son esprit, que sa piété, que sa large main libérale, que sa renommée immortalisent, celui-là n'a rien à partager avec la mort.

« Repasse sa vie : jeune, il méprise les faisceaux consulaires que lui valait l'antiquité de sa race ; il renonce aux plaisirs du monde. Il prend les insignes de l'épiscopat, et, au lieu d'en être enflé, grand, il s'abaisse, éminent, il descend aux soins médiocres. Il se fait avare, pour distribuer sans compter, il jeûne pour nourrir les pauvres ; il aime et effraie, il mêle une indulgence extrême à l'austérité ; il aide, il console, il raccommode, il unit.

« Il ne s'est pas élevé d'orateur ni de poète qui puissent lui être égalés : voilà ce que clament ses livres dispersés. Lui qui a vécu, il vit, il vivra à jamais. »

CINQUIÈME RÉCIT

ENNODIUS, BOÈCE, CASSIODORE

Pour Paul Harel.

I

Les débuts d'Ennodius.

En 489, il y avait à Milan, un petit étudiant, natif d'Arles et qui achevait sagement sa rhétorique. Il s'appelait Ennodius Magnus Félix et était de fort grande maison. Mais par les temps calamiteux où l'on vivait, la noblesse avait bien de la peine à conserver son rang. On avait tenu conseil et une tante s'était bravement dévouée pour emmener l'enfant en Italie, dont les écoles gardaient du renom. Ces bonnes gens s'entêtaient à croire que l'Empire n'y était peut-être pas tout à fait mort et qu'on avait exagéré. Il y avait à Rome un Sénat délibérant et on y comptait toujours les années d'après la succession des consuls. A en juger par les harangues des orateurs, rien certainement d'essentiel ne devait être changé. Ainsi qu'il arrive aux regards des vieilles aristocaties, les mots se gonflaient de toute l'importance dont se vidait la réalité.

Donc, la tante et le neveu menaient en silence à Milan chétive et studieuse vie, lorsque éclata une terrible nouvelle : la nation des Ostrogoths s'était mise en route, toute entière, déménageant ses campements séculaires ; les charrues et les meules avaient été entassés sur des chars à bœufs et l'horrible armée hâtait ses bataillons velus et pleins de faim, traînant après elle la file des femmes et des petits. On avait choisi l'hiver pour aller plus vite et pour passer les fleuves. Des glaçons pendaient dans les broussailles des cheveux et des barbes ; les guenilles cassaient sur les corps ; on brûlait des forêts pour se chauffer et ces lueurs annonciatrices ruaient des fuites de villages sur l'Italie.

Pendant que chacun s'enquérait des mesures prises pour la défense, on apprit que les préfets dans les provinces faisaient prêter serment au nom de l'envahisseur, avant même qu'il ne fût arrivé. Les Cassiodore, les Festus Niger et presque tout le jeune patriciat romain étaient ralliés d'avance. Les stupeurs succédaient aux surprises.

En même temps que son nom, on entendait, dans une épouvante grandissante, l'histoire du meneur de ces hordes. Théodoric n'avait de barbare que sa suite. Il n'y avait pas longtemps que Constantinople l'admirait encore, cavalca-

dant au milieu de ses fêtes et promenant dans les rues ses élégances un peu ennuyées de prince exotique. Le regret de son départ n'était pas épuisé, lorsqu'on sut qu'il revenait, casqué d'une chimère, et découvrant sous sa casaque de peau, toute son âme formidable et rusée. Derrière lui se levait la Barbarie et le regard se perdait à en dénombrer les interminables colonnes hurlantes. L'empereur Zénon, qui avait adopté naguère Théodoric pour son fils d'armes, se hâta de lui indiquer l'Italie; docilement, l'immense armée fit demi-tour et, reprenant le grand chemin des invasions, roula sur les Alpes ses torrents humains.

Ils débordèrent sur la Ligurie qui fut piétinée trois ans; la peste, la folie et la faim tenaient les cantines, et comme de vieilles femmes méchantes, infatigablement se multipliaient des assiégeants aux assiégés, avec leurs coupes pleines où trempaient la mort et les songes noirs.

Les pauvres tantes qui se dévouent ne savent généralement qu'une manière de vivre, qui est de faire durer leur argent. Le désespoir les prend, quand elles n'en ont plus et elles se laissent mourir sans philosophie. Ennodius perdit sa tante et se trouva seul au monde et sans ressources.

Il avait bien en Italie quelques parents riches mais il savait probablement déjà à quoi s'en tenir

sur leur générosité. Dans l'extrémité où il était, il paya d'audace. Il n'avait pas de quoi manger ; il demanda la main de Speciosa, la plus brillante héritière de Pavie.

La misère qui encanaille toujours un peu les visages de ceux qu'elle s'asservit n'avait fait que marquer la jeunesse d'Ennodius d'une grâce touchante et poser sur son front à la fois enfantin et sérieux la souffrance comme une parure. Il était aimable, il avait sans doute, sous la flexibilité forte d'une âme d'acier, ces attaches délicates, cette fine pâleur qui donnent un air de fragilité ; enfin il joignait à tous ces prestiges sa qualité un peu romanesque d'étranger. L'amour vint à lui, conduit par la douce pitié.

Il ne se demanda pas s'il aimait. Il se noyait. Ce mariage était une planche qu'il n'avait garde de lâcher, pour des subtilités sentimentales hors de saison. Du reste, l'aventure était assez belle qui le faisait passer du dénuement absolu au train d'un prince et elle comportait assez de motifs de joie, pour qu'on en pût imputer une part à la tendresse.

Ce bonheur, aux réalités trop substantielles, l'épaissit. Il fut mari honnête et bon enfant, d'un sentiment auquel il n'y avait rien à reprendre, sinon que les fleurs en étaient tombées et qu'il

était déjà d'un homme mûr. Sa poésie lui ressembla : il écrivit des vers libertins.

Il continua à voir ses anciens amis, prêtres la plupart. Ceux-ci fermaient les yeux sur ses péchés littéraires. Ils le connaissaient bien mieux qu'il ne se connaissait lui-même et le savaient chrétien dans les moelles, plus que chrétien, un des leurs. Ennodius n'était pas né pour le mariage; il avait beau s'étourdir et faire le fanfaron, au fond, il fleurait le célibataire. Lui-même obscurément sentait l'erreur de sa vie, et des bouffées de mysticisme lui montaient au cœur.

Là-dessus, il tomba gravement malade. En descendant vers la mort, il se vit tel qu'il était et se promit de quitter le monde.

Les difficultés de son entreprise ne lui apparurent qu'une fois guéri. Il se demanda alors non sans inquiétude et sans émotion comment sa femme prendrait la chose et s'il lui appartenait bien de disposer avec cette désinvolture de ses destinées. C'était condamner la pauvre Speciosa à entrer au couvent. La jeune femme n'avait peut-être pas vingt ans ; la vie se fermait brusquement devant elle, en récompense de l'élan ingénu par lequel elle s'était donnée.

Ennodius s'attendait donc à des luttes ou au moins à des larmes, et, au fond, son amour propre en eût été flatté. La scène tourna tout autre-

ment, et s'il y eut une surprise, elle fut pour lui. Speciosa écouta ses raisons d'un visage tranquille et y acquiesça tout de suite, avec peut-être un empressement ironique, qui fut sa seule revanche. Elle se donna même le malin plaisir de l'exhorter en sa résolution, car le dessein d'Ennodius devenait plus lâche, à mesure qu'il y trouvait moins d'obstacles, et je crois bien que ce fut elle qui trancha tout, en partant avec ses sœurs pour un monastère de Pavie.

Ennodius en demeura tout interdit et douloureux. Puis il était dépité de voir finir si court un drame qu'il s'était complu à arranger en imagination, plus ample et plus tragique, et où il devait jouer un personnage si avantageux. Les rôles avaient été retournés et il restait seul sur le théâtre, avec les répliques qu'il n'avait pu placer, avec, dans le cœur, un sentiment comme un gros paquet qu'on n'avait pas voulu recevoir. Il n'arrivait pas à comprendre qu'on pût se résoudre ainsi sans phrases et ce hautain silence le mettait tout mal à l'aise. Obstinément, il se flatta qu'on lui écrirait, car à quoi bon être sublime si l'on n'en est pas payé au moins par des pages qui en témoignent? Bien au fond, il avait fait un autre rêve ; il lui coûtait, en son égoïsme naïf, de perdre tout empire sur celle dont il avait été aimé et il aurait voulu simplement changer

la nature du sentiment qui l'avait uni à Speciosa et rester, dans la vie spirituelle, son tuteur et son ami.

La noble jeune femme ne jugea pas, comme lui, qu'il fût bon à leurs âmes de prolonger ainsi le passé et il lui apparut que la nature de leurs liens dans le siècle n'était guère propre à ces rapports de directeur à pénitente, qu'il y aurait souhaité substituer. Elle ne lui écrivit pas.

Cette attitude augmenta l'embarras d'Ennodius, qui ne sut quoi en augurer. Ne se croyant pas sans reproches vis-à-vis d'elle, il souffrait de n'en être pas pardonné. Mais comment aborder ce sujet délicat, où l'on pouvait, s'il se trompait, lui faire boire si amèrement son ridicule? On n'aurait eu qu'à lui répondre :

« Une blessure, des larmes? Où votre imagination va-t-elle travailler, mon pauvre ami? Laissons là toutes ces chimères et tous ces souvenirs. Je vous plains grandement de vous y attarder, quand nous ne devrions penser, l'un et l'autre, qu'à la tâche entreprise et aux moyens de l'exécuter saintement. Faites donc votre devoir et laissez-moi accomplir le mien, vous souvenant que nous sommes les seuls êtres au monde, à ne pouvoir correspondre ensemble, puisque le contrat qui nous délie est un sacrement. »

Voilà les vérités qu'il eût coûté à Ennodius de lire et auxquelles il lui plaisait le moins de penser. Rien n'est pénible comme ces fausses positions sentimentales dont on ne sort presque jamais à son honneur. Le temps passait irrévocable. Le pauvre homme se décida à prendre la plume. Sa gêne à s'expliquer est visible ; le billet est tout ce qu'on peut imaginer de plus entortillé et de plus emphatiquement vide, et certes, dans toute sa carrière diplomatique, il n'a rien dû écrire qui lui ait donné plus de mal. Le voici, en sa laborieuse obscurité ;

« C'est ma peine qui cause mon silence. Tandis que mon cœur agitait de se venger, il souffrait de voir se multiplier les griefs de notre affection. Qu'avais-je à faire que de me taire et de vous montrer que c'était à vous de ne plus me refuser vos lettres? De la sorte, le mépris que vous me témoignez, en me privant du vénérable commerce de votre conversation, vous eût frappée à votre tour. Vous direz peut-être que la vengeance était étrangère à votre esprit. Mais je repousse tous les reproches que vous pourriez m'adresser. Qui me jugerait coupable d'avoir suivi votre exemple, qui oserait me condamner, sachant que le premier tort est venu de vous ? Supportez donc que j'aie prévariqué. En me précédant sur cette voie, ô

« lumière de l'Eglise, vous avez marqué votre « volonté que je vous y suive. Pour moi, je reste « fidèle à ma promesse de vous imiter en tout, « dans la mesure de mon mérite, ainsi qu'en « témoignent mon silence, quand vous vous tai- « sez, mes lettres, quand vous daignez m'écrire. « Je reprends la plume aujourd'hui, après avoir « contenu en mon cœur vergogneux, des paroles « qui avaient chance de déplaire, et, ce faisant, « je vous obéis encore. Salut, ma Dame, splen- « deur de la bonne conscience que n'obombre « aucun nuage. Daignez me favoriser au long de « votre sainte conversation et souvenez-vous de « moi, si je n'en suis pas indigne. Pardonnez à « la brièveté de ce mot, que la hâte du porteur « m'oblige à resserrer. »

La Dame, splendeur de la bonne conscience, à qui il avait promis de l'imiter en tout et de se taire quand elle se tairait, se tut.

— « J'irai la voir ! » se dit tristement Ennodius.

Il fallait un prétexte, il fallait pouvoir dire : « Appelé à Pavie par des affaires, je n'ai pas cru pouvoir me dispenser de vous saluer. » Après, on aurait tâché de s'expliquer. Dans d'autres conditions, la démarche eût risqué d'être mal interprétée. On renonce entièrement ou on ne renonce pas. S'il n'était pas sûr de son cœur, l'honnêteté commandait qu'il s'abstînt de toute

visite ; si au contraire, l'ancien amour était bien mort, son empressement était d'autant moins justifié qu'il pouvait prêter à jaser.

Ce prétexte, il crut l'avoir trouvé, à propos d'un certain Erduic, noble ostrogoth, en résidence à Pavie, et avec lequel il avait affaire. Mais voilà qu'il rencontra en chemin son homme, qui le ramena à Milan. L'excuse était pauvre. Il l'allégua pourtant à Speciosa, après se l'être servie à lui-même. C'était une de ces mauvaises raisons qu'on se donne quand on redoute d'être mal reçu et que le cœur vous manque, au dernier moment. Ecrire est plus aisé que d'agir : on se rabat sur l'écriture. Celle d'Ennodius s'y employa en vain. Il n'obtint pas plus de réponse que les premières fois. Il comprit et n'insista plus.

Un de ses amis, Olybrius, grand avocat à Rome, lui écrivit quelque temps plus tard pour le prier d'être son intermédiaire près de Speciosa.

« Je voudrais, répondit Ennodius, que vous « sollicitiez de mon amitié tous les services, « mais pour la démarche que vous me demandez « près des pieuses dames, Speciosa et ses sœurs, « j'ai le regret de ne pouvoir la faire. Entre « elles et moi, il ne subsiste plus d'intimité ni « de liens, surtout depuis qu'elles vivent sépa-

« rées. Je leur ai adressé cependant votre lettre ;
« il faut maintenant que vous attendiez qu'elles
« se voient. Pour ne pas tenir votre Grandeur
« en suspens, j'ai différé ma réponse. La leur
« vous parviendra bientôt, si elles ont quelque
« chose à vous mander. »

Ainsi tout était bien rompu.

J'ai raconté un peu au long toute cette petite histoire, qui m'a paru plaisante, mais il n'en faudrait rien conclure contre le caractère de cet excellent homme qui fut, au demeurant, un honnête et un tendre. Quoique parti très jeune des Gaules, il n'oublia jamais son pays ni ceux qu'il y avait laissés. Ses lettres à sa sœur Euprepie mettent au jour tout son cœur affectueux et triste. Il se fit envoyer ses neveux Lupicin et Parthenius et les adopta comme ses fils. L'enseignement le passionnait ; les lauriers de l'Ecole continuaient à l'enivrer. Il composait des thèmes et des discours avec ses élèves et n'était jamais plus heureux que lorsqu'on l'appelait à présider une distribution de prix. Rien ne put le détourner jamais de voir les choses du point de vue de l'Ecole, et de considérer la vie comme un prolongement de la rhétorique.

C'était, du reste, la maladie du temps. La décadence d'une époque se mesure à la place qu'y occupent les rhéteurs. Or, depuis Quin-

tilien, on ne regardait plus que de leur côté; leurs harangues attiraient le beau monde, et leurs propos faisaient autorité sur le goût.

Ennodius ne s'occupa du professorat qu'en amateur. On le savait lettré éminent; c'était le parfait orateur d'académie, que le clergé ou les villes déléguaient pour prendre la parole dans les solennités. Il débuta à Pavie, en 496, en complimentant en prose et en vers saint Epiphane, à l'occasion du trentième anniversaire de son épiscopat.

Cela lui valut d'entrer presque aussitôt dans la diplomatie. Epiphane était alors en Italie l'ambassadeur par excellence, celui dont on eût pu retrouver le nom au bas de tous les traités signés depuis quarante ans. Toutes les révolutions avaient vu ses mains bénissantes et ses larmes. Une lumière surnaturelle brillait dans ses yeux creux, et sur sa face douloureuse sa bonté faisait peur.

En dernier lieu, Théodoric le chargea d'aller négocier en Gaule le rachat de six mille captifs que le roi Gondebaud, sous prétexte d'intervention dans la guerre des Goths et des Hérules, avait enlevés en Ligurie.

Ennodius accompagna son évêque en qualité de secrétaire de la légation. Ils passèrent les Alpes par Briançon, ce qui permit au jeune

secrétaire de voir la grande montagne. Dans un petit poème qu'il nous a laissé à ce sujet, il en parle comme quelqu'un qui en aurait fait la découverte.

La mission trouva grand appui près des évêques, en particulier près de celui de Vienne, qui n'était autre que le poète Alcimus Ecdicius Avitus, le fils de l'héroïque défenseur de Clermont et le neveu de Sidoine Apollinaire. De sa propre bourse, Avitus racheta un grand nombre de captifs et il s'employa de toute son influence sur le roi burgonde.

Ennodius, qui nous a raconté en détails son ambassade, ne nous dit pas qu'il ait beaucoup causé avec Avitus. La suprême noblesse de cette intelligence dut lui échapper : il était trop superficiel, trop plein de sa propre supériorité, trop engoué du faux brillant de l'école, pour sentir le mérite d'une pensée toujours décente, élevée et simple, qui rappelait les classiques. L'évêque de Vienne, qui avait alors quarante ans, lui laissa peut-être ignorer qu'il composait aussi des vers ; il redouta le bruit que faisait, sans le savoir, ce petit secrétaire empressé et courtisan.

Ennodius était pourtant un brave cœur qui ne demandait qu'à bien faire. Epiphane revint assez content de lui. Il était excellent dans les écritures diplomatiques et parlait avec aisance

et subtilité. Laurent, archevêque de Milan, tint à l'engager dans son clergé.

Ce fut alors que survint l'affaire du schisme. Cette affaire fut décisive pour la carrière d'Ennodius; il s'y lança avec toute la belle fougue de la jeunesse et de la foi. Sa cause, qui était la bonne, triompha. Il devint un personnage à la cour de Rome. Mais il nous faut raconter ici cette triste histoire qui aura le double avantage de nous initier aux passions du temps et d'en mettre en lumière les principales figures.

II

L'Affaire du pape Symmaque.

L'aventure conjugale d'Ennodius s'était déroulée parmi les péripéties d'une lutte effroyable et qui avait eu tout l'acharnement d'une guerre civile. Théodoric et Odoacre avaient joué le rôle de deux prétendants. Les Romains s'étaient partagés. Ce fut le parti des jeunes qui l'emporta avec Théodoric. Aussitôt on vit arriver aux affaires Cassiodore et Festus Niger, qui en avaient été les chefs les plus déterminés.

Si leur victoire avait coûté cher à l'Italie, en revanche ils pouvaient proclamer que les résultats politiques en étaient considérables. Au nom du sénat ressuscité, ils avaient fait un roi. Désormais, les souverains barbares sauraient qu'il leur restait à compter avec quelqu'un. Rome avait reconquis une sorte de constitution.

En travaillant ainsi au relèvement de leur patrie, Cassiodore et Festus n'avaient pas négligé leur fortune personnelle. Cassiodore devint le secrétaire, autant dire le premier ministre de Théodoric. Le pouvoir était en bonnes mains prudentes et libérales. Le ministre avait la passion des beaux-arts et le souverain ne voulait pas mentir à son renom d'amateur délicat et de parfait civilisé. Les travaux publics ne chômèrent pas : on restaura les vieux monuments; on en bâtit de neufs. Les écoles furent rouvertes et dotées ; d'excellentes ordonnances de police furent rendues. Malheureusement, la civilisation descendait de son propre poids vers le Moyen Age et retournait à l'enfance, par le jeu même de son organisme épuisé.

Pendant que Cassiodore s'asseyait au conseil du gouvernement, Festus partait en mission pour Constantinople. Il s'agissait d'obtenir de l'empereur Anastase, successeur de Zénon, une sorte d'investiture en faveur de Théodoric.

L'ambassadeur trouva la capitale de l'Orient en pleine fièvre eutychienne : toute la ville piochait la théologie et creusait avec fureur les textes des Conciles et de l'Ecriture. Il n'y avait plus d'autre affaire, dans l'Etat. On se battait, on exilait, on emprisonnait, on tuait. Zénon, en voulant s'en mêler, n'avait réussi avec son *Hénotique* qu'à allumer une troisième hérésie. Et voilà qu'Anastase qu'on pensait plus sage était encore plus fou. Il voulait que le pape signât l'*Hénotique*.

Là-dessus, Festus se présente au palais, pour exposer sa mission. On l'écoute à peine ; on l'interroge sur les *deux natures*. En bon Occidental, il répond qu'il n'a pas d'opinion sur la question. On lui explique alors ce que c'est que l'*Hénotique :* une formule de foi moyenne, un projet de transaction entre les partis, dont chacun cèdera quelque chose à son adversaire. Festus trouve cela parfaitement raisonnable. On lui demande s'il se chargerait de la faire signer au pape. Il dit qu'il ne voit pas la chose impossible. Le pape est son ami et il le sait personnellement bien disposé envers un empereur qui porte son nom. — « Eh bien ! ajoute-t-on, si vous prenez sur vous de réussir, nous vous accordons ce que vous sollicitez ! »

Festus, jugeant des questions religieuses avec

la légèreté d'esprit d'un Romain philosophe, s'y engage sans hésiter, se félicitant d'avoir obtenu pour son roi le pallium à si bon marché. Les clercs qui l'avaient accompagné, ont beau lui adresser des remontrances, il en hausse les épaules. Il connaît Rome, il a pour lui le roi, le sénat, une grande partie du clergé, le pape lui-même ; c'est beaucoup plus qu'il n'en faut pour résoudre une question, qui, à ses yeux, est purement une querelle de mots.

Comme il mettait pied à Ostie, il apprit que le pape Anastase était mort et que le choix de son successeur était fort avancé. On désignait tout haut déjà le diacre Fortunat, dit Symmaque. La nouvelle était fâcheuse. Festus risqua certains propos sur le sujet de l'*Hénotique;* on l'écouta avec stupeur. Il en dissémina quelque chose dans le peuple : tout de suite, l'opinion se cabra. Il entrevit alors qu'il s'était engagé dans une aventure peu raisonnable.

Les dispositions de Symmaque lui furent vite connues : l'incorruptible vieillard ne cèderait pas.

Pourtant l'honneur de Festus était engagé. Il se dit qu'il ne lui restait qu'une ressource : susciter un concurrent à Symmaque et acheter les électeurs.

Il trouva le concurrent, mais, à sa grande surprise, les électeurs ne se vendaient pas.

Il fallut en inventer. L'argent coula à flots pour cette besogne. On ramassa tout ce qu'il pouvait y avoir dans l'Eglise de prêtres tarés et de gens à tout faire, on écuma les faubourgs, on peupla les lieux publics de crieurs de fausses nouvelles, et la police, dûment frottée de théologie, reçut mission d'argumenter à force, en compagnie de quelques-uns de ces moines à gourdins, comme Byzance avait été jusque-là seule à en voir. C'est ainsi que Rome apprit que Laurent, archidiacre de Sainte-Praxède, était candidat à la papauté ; Symmaque n'en fut pas moins élu, mais, peu d'heures après, toute la canaille de Suburre, hurlant à l'indignité du pontife et à l'irrégularité de son élection, faisait le vide dans les rues et acclamait son concurrent.

La population honnête était indignée : l'Italie saignait des larmes de honte. Qu'allait-il rester de la malheureuse patrie, déjà vaincue et sous le sabot de l'étranger, si un de ses fils entreprenait de la déchirer dans ses croyances, qui étaient son ultime lien et qui seules maintenaient à l'Empire brisé une sorte de survie morale?

Les évêques se réunirent en concile; l'opinion était si dense et si impérieuse, la réprobation si universelle que l'antipape lui-même se soumit.

Mais rien ne s'obstine comme un grand orgueil

qui se sent dévoyé. L'entêtement de Festus se tourna en rage. Ne pouvant espérer faire annuler l'élection de Symmaque, il entreprit de le faire déposer ou d'amener sa démission.

La campagne recommença, sourde d'abord; ce fut une rumeur adroitement semée, puis une série d'imputations aussi vagues qu'odieuses, des allusions à des crimes infâmes qu'on ne définissait pas, ce qui ouvrait carrière aux imaginations, sans permettre au pontife de se défendre; les calomnies, colportées sous forme de libelles anonymes, prenaient corps dans les conversations; une misérable femme qui s'était laissé acheter, consentit à figurer la victime; victime on ne disait pas de quoi, mais les gens du complot la désignaient à qui doutait, avec des airs de pitié pudibonde.

En dépit de cette infernale mise en scène, le vrai peuple ne *marchait* pas. La cause du saint vieillard qu'on outrageait restait une cause nationale.

Dès le début, ainsi que nous l'avons dit plus haut, Ennodius avait pris la tête du parti de l'Eglise et de la Patrie. Il multipliait les écrits, les conférences, les voyages, réveillant les engourdis, rallumant le zèle des fidèles, enrôlant les Symmaque, les Faust et avec ceux-là la plus grande partie du sénat. Il fallait de l'argent; il

en trouva. Son archevêque consentit à en prêter, sur la promesse que fit Injuriosus de le lui rendre.

Malgré tout, la position du pape était intenable. Il demanda lui-même qu'on assemblât un synode pour le juger.

Ce fut alors qu'apparut à tous avec quelle maîtrise politique le roi Théodoric avait conduit ses affaires. Jusque-là il n'avait exercé sur Rome, où jamais du reste il n'avait osé se présenter, qu'un pouvoir nominatif et lointain. Il n'était que le roi de Ravenne et sa domination effective ne dépassait guère le nord de l'Italie. Et voilà que spontanément on l'appelait là-bas.

C'était la récompense de sa loyauté stricte envers les catholiques. Il avait oublié tous ses préjugés d'arien et il n'avait pas profité des embarras de l'Eglise pour la ruiner; au contraire, il avait montré aux évêques la bonne volonté la plus scrupuleuse et s'était mis tout de suite à leur disposition. Aussi l'invoquait-on maintenant comme arbitre.

Il est juste de dire que les conseils de Cassiodore n'avaient pas été étrangers à son attitude. En attendant, c'était un triomphe.

Lui-même régla minutieusement les détails de cette entrée, qui devait égaler en pompe celle des Césars.

Au son des trompettes, le sénat en corps, vint à sa rencontre, dans la campagne de Rome, où il arriva à cheval, à la tête de sa garde gothique.

L'un des plus jeunes et des plus illustres sénateurs, et, curieuse particularité, le propre gendre de Festus, Boèce, prononça le panégyrique.

C'est ce grand homme qui va prendre, dans la suite de ce récit, la première place, que la personne d'Ennodius ne suffirait plus à remplir. Nous pourrions achever ici la vie de ce dernier, en quelques mots, si nous ne devions le retrouver, tout à l'heure, en une amusante anecdote qui le mêle à l'existence de Boèce. Ennodius avait trouvé sa voie; il fut l'homme des papes Symmaque et Hormisdas, qui utilisèrent fréquemment ses talents de diplomate délié et sûr, et quand il n'était pas à voguer sur les mers, porteur des instructions de l'Eglise, on le revoyait à Milan, assidu près de son archevêque, et occupé de mille affaires et de mille correspondances, ce qui n'empêchait pas cet homme actif de trouver des loisirs pour l'histoire et pour la poésie. Pour ma part, j'estimerais ses vers plutôt médiocres, mais on lui doit d'assez belles pages de prose. Il mourut en 521, évêque de Pavie. Ce fut à peu près le temps où disparurent aussi saint Avit et Boèce.

Je ne parlerai plus davantage de l'affaire du

pape Symmaque. Quand le tribunal qui devait le juger se fut réuni, aucun accusateur ne se présenta.

Il ne resta de tout cela qu'un peu de fumée impure, d'où se dégagea seulement lumineuse, l'aristocratique figure de Boèce.

III

Boèce et Cassiodore. — Boèce et Ennodius.

Anicius Manlius Severinus Boetius portait un des plus grands noms de l'antiquité ; on le disait descendant du consul Manlius Torquatus. A douze ans, il était allé étudier à Athènes et il en était revenu, portant dans sa forte tête pensive, toute la somme du savoir humain. Jamais homme ne souleva de curiosité plus admirative, que ce jeune sénateur, au front monumental et qui ornait la vaste mélancolie de Rome de quelque chose d'aussi éternel que les môles de pierre de ses empereurs.

Boèce était revenu prendre sa place au sénat et ne montra d'abord aucun empressement à se produire. Il était trop certain de sa gloire pour la compromettre dans un faux début et un secret

pressentiment l'avertissait qu'il n'avait qu'à attendre et que les événements auxquels il se savait égal d'avance, quels qu'ils dussent être, emprunteraient un jour sa voix testamentaire, pour parler au lointain avenir.

Du reste, il n'était pas libre. Il avait épousé, comme nous l'avons dit, la fille de Festus Niger et le mauvais pas où s'était engagé son beau-père, le condamnait à la réserve. Personne au moins ne le mit en cause. Et quand Helpes, sa jeune femme, mourut, tout le monde s'associa à sa tristesse et chacun murmura les beaux vers mélancoliques qu'une main inconnue avait gravés :

« On m'appelait Helpes la Sicilienne. J'ai quitté mon pays par amour de mon époux. Loin de lui le jour m'était triste, la nuit angoissée, les heures moroses. Nous ne formions pas seulement une chair mais un seul esprit. Et maintenant je ne suis pas tout à fait morte, puisqu'un tel époux vit encore ; je me survivrai par le meilleur de mon âme. Pèlerine, sous les portiques du ciel je repose, ayant vu le trône du juge éternel. Qu'aucune main ne touche à mes restes, sauf celle de mon ami, s'il veut unir de nouveau ses membres aux miens, pour que, conjoints de lit et de sépulcre, la mort ne nous arrache pas l'un de l'autre et que le mélange de nos cendres

achève de confondre ensemble ces deux compagnons de la vie. »

Pendant toute cette période, et jusqu'à son second mariage, Boèce se tint donc à l'écart, uniquement occupé de science. Traducteur d'Euclide, de Ptolémée, d'Aristote, il complétait cette encyclopédie par ses propres traités sur l'arithmétique et la musique, en attendant d'aborder la théologie. Il avait l'universalité de dons d'un Pascal et d'un Descartes, avec une situation officielle que ces deux grands hommes ne possédèrent pas. L'Etat lui confia la réforme des monnaies, le contrôle des poids et mesures. Après la bataille de Tolbiac, Théodoric, voulant envoyer à Clovis une ambassade de félicitations, chargea Boèce de trouver en Italie un joueur de cithares accompli en son art, pour en faire présent au roi des Francs. Gondebaud, roi des Burgondes, désirant avoir une de ces horloges hydrauliques dont on commençait à parler, notre savant en reçut la commande.

Et comme on n'avait pas affaire à un ingénieur ordinaire et qu'il fallait employer des formes, Cassiodore rédigea la lettre où il mit toute sa littérature de ministre bel esprit. En voici quelques fragments qui donneront une idée de ce qu'était l'écriture à la mode, en l'an 497.

« Le roi des Burgondes nous sollicite de lui

« envoyer, avec des maîtres de l'art, une de ces « horloges que meut une masse d'eau en se dé- « plaçant dans une boule, et qui comporte en « même temps un cadran réglé par la lumière « de l'immense soleil. Pour nous qui sommes « habitués à voir de ces machines, c'est une « chose assez ordinaire, mais pour ces Barbares, « c'est purement miraculeux. Le désir qu'ils en « ont s'accroît par les récits stupéfiants que leur « en font les ambassadeurs. Nous savons que de « tels arts doivent paraître de vulgaires amu- « settes d'ignorants, à vous qui avez bu aux « sources mêmes du savoir : le spéculatif avec « ses parties, l'actif avec ses divisions n'ont plus « de secrets pour vous... Toutes les sciences que la « Grèce féconde enfanta, une à une, par ses grands « hommes, vous en avez enrichi votre patrie... « Vous avez introduit par la quadruple porte de « la Mathématique cet art dont nous parlons... « Il se cachait dans les profondeurs de la Na- « ture ; vos yeux l'y ont découvert... Votre art « bouleverse toutes les idées ; il fait monter et « choir les eaux, discipline le feu, ajoute à la « bouche humaine des voix étrangères, empri- « sonne dans le chalumeau les souffles errants « et les force à chanter.

« ... Les grues d'airain de Diomède poussent « des cris stridents de trompettes ; le cuivre étiré

« en couleuvre siffle; des oiseaux de fer gazouil-
« lent; du silence des choses sortent les canti-
« lènes du bronze... Que dire de vos reproduc-
« tions du ciel? Celui-ci fait rouler un second
« soleil dans la sphère d'Archimède; celui-là
« fabrique, d'inspiration humaine, un nouveau
« Zodiaque. L'un nous montre, par un prestige
« de l'art, la lune réparant elle-même les défail-
« lances de ses phases et fait tourner une petite
« machine, lourde du Monde, avec son ciel por-
« tatif, un univers réduit, miniature du nôtre,
« et qui se conforme incompréhensiblement au
« mouvement de l'éther... »

Les lettres de Cassiodore sont de véritables articles de journaux, très soignés et très littéraires, sur toutes sortes de sujets, comme nous en lisons aujourd'hui et comme un autre homme d'Etat contemporain, M. Gabriel Hanotaux, se plaît à en écrire. N'est-ce pas qu'il est amusant et philosophique de pouvoir rapprocher ainsi, à la lueur furtive de l'histoire, le destin et les préoccupations d'hommes que séparent juste quatorze siècles?

Boèce épousa en secondes noces, Rusticienne, la fille de Symmaque. Ce mariage fit rentrer Boèce dans son parti naturel, qui était celui de la vieille aristocratie romaine conservatrice. Les Symmaque s'étaient toujours distingués par leur

attachement à la religion nationale. Ils avaient été les derniers à se convertir au catholicisme ; leur fidélité traditionnelle aux choses du passé les rangeait maintenant parmi ses défenseurs les plus sûrs.

Or leur parti était en faveur, toute la politique de Cassiodore tendant à faire légitimer Théodoric, en le montrant d'accord avec le sénat.

Boèce gravit donc rapidement l'échelle des honneurs, puisque telle est l'expression convenue. A trente-cinq ans il était consul (en 510). D'immenses espérances l'accompagnèrent à sa chaise d'or. Lui-même, descendant de sa fierté, crut devoir récompenser de quelques politesses et de quelques poignées de mains, une popularité si honorable.

A cette occasion, il se souvint qu'Ennodius était un peu son cousin et lui écrivit en quelle estime il tenait ses talents. La réponse qu'il en reçut dut lui faire regretter ses avances imprudentes. Ce n'étaient pas les compliments qui embarrassaient Ennodius ; il en avait rempli deux ou trois grandes pages après quoi, s'étant dit que, lorsqu'on a des parents dans les grandeurs, il convient qu'on en ait aussi le profit, il terminait comme il suit : « Je voudrais mainte-« nant vous adresser une demande : vous avez « à Milan une maison que l'abondance de vos

« richesses vous fait à peu près négliger. Vous « seriez aimable de me la céder. C'est un bien « de famille ; il est juste qu'il revienne à vos « parents. Dieu m'est témoin que si je peux « l'obtenir, sans qu'il vous en coûte trop, je « vous en serai infiniment obligé et je m'acquit- « terai par une obéissance de tous les instants. « Je souhaite que tout s'arrange à ce sujet, au « mieux de vos intérêts. Pour plus de sécurité, « je vous prie cependant de m'en expédier la « donation par contrat. »

Il ne semble pas que la proposition ait soulevé beaucoup d'enthousiasme chez Boèce ; il fit la sourde oreille, pensant qu'Ennodius comprendrait. C'était mal connaître le cousin, qu'on ne décourageait pas si facilement, et qui pratiquait à merveille le : « *Frappez et l'on vous ouvrira* ».

« Voici déjà un tas de lettres que je vous « adresse au sujet de la maison, écrivit-il. S'il « vous est possible de me la donner, répondez- « moi ; elle est bien vieille et en bien mauvais « état. En vous réitérant, Monseigneur, l'ex- « pression de mon obéissance, je vous prie « d'avoir égard à ma supplique, d'autant qu'il « ne vous en doit rien coûter. »

Rien coûter ! c'était en parler à son aise. Il lui en coûtait fort au contraire. Le consul, harcelé,

essaya de fuir par la tangente. Mais l'impitoyable Ennodius le ramenait toujours à la question.

« Je vous remercie de m'exhorter à garder « mes sentiments, mais si vous lisiez dans mon « âme, vous n'en douteriez pas. Je crains que « cette ambiguïté que vous me reprochez ne soit « au contraire votre fait, et quand vous accusez « mon cœur, que ce soit le vôtre qui se soit « refroidi. »

« Si vous m'aimiez comme vous le dites vous « n'y regarderiez pas à votre maison. » Ennodius ne sortait pas de ce raisonnement.

Boèce faisait des promesses vagues ; il enverrait à Milan un homme d'affaires. L'homme venait, mais il n'avait pas d'instructions, Ennodius écrivait toujours.

« L'éloquence d'une prière se mesure à l'effet « qu'elle produit ; c'est le succès qui la dote ; la « réponse a beau être riche de mots, la demande « continue à jeuner, si rien n'est obtenu. *Vous « m'aviez promis* de ne pas me refuser la maison « que je vous avais demandée. Je marchais doublement assuré sur la grandeur de l'homme « qui m'avait donné sa parole et sur l'importance de sa fortune. Mais je déteste ces éternels « retards, que me valent mes péchés. L'envoyé « que j'avais réclamé de votre excellence est « bien venu, mais il m'a assuré qu'il n'avait pas

« mandat de me rien accorder. Loin de moi « l'idée de me défier de votre grandeur ; ce serait « mal à moi de vous accuser d'avoir oublié votre « parole. Mais je vous prie d'en finir avec ces « obscurités. Mon seigneur, en m'acquittant de « mes devoirs de respect, je vous supplie de me « retourner avec la réponse, la sportule consu- « laire. »

Je crois que Boèce finit par s'exécuter et qu'Ennodius eut sa maison, mais ce dernier avait tant dépensé d'éloquence à la demander, qu'il ne lui en resta presque plus pour remercier. La lettre, où il dit sa reconnaissance, est courte, essoufflée et trahit l'ennui d'avoir encore à parler d'un si vieux sujet. On y sent de la désillusion aussi. En pareil cas Ennodius se disait qu'il eût été généreux avec plus de bonne grâce d'autant que la maison sollicitée devait être destinée à quelque bonne œuvre : école, salle de catéchisme ou hospice.

Mais ce savant ne voyait pas la nécessité de donner ; ses études ne l'y avaient pas préparé. Il savait être grand seigneur à l'occasion, mais trouvait choquant qu'on tendît la main et qu'on voulût forcer ses largesses. Boèce était aussi mal fait que possible pour vivre au milieu d'une société décadente. Son esprit sérieux et solitaire s'accommodait mal des capitulations morales

qu'il y faut et du sens sophistiqué qu'on y donne aux mots. On lui avait confié le pouvoir ; il agit. On applaudit d'abord, parce qu'on ne pouvait pas s'imaginer qu'il irait si loin. Tout le monde parlait de la nécessité de réformer les mœurs et de refaire des âmes de Romains ; il s'y mit, mais ce thème de rhétorique tourna vite sous ses mains à des réalités effrayantes.

IV

L'affaire des magiciens. — Les Juifs de Vérone. — Disgrâce de Cassiodore. — Changement de politique de Théodoric. — Mission du pape Jean à Constantinople. — Mise en accusation de Boèce. — La consolation philosophique.

La magie était devenue fort en vogue. Il s'était formé de ténébreuses chapelles dont les autels étaient entretenus par quelques-uns de ces demi-fous ou de ces charlatans qui abondent toujours aux époques de décadence. Ce n'est d'abord qu'un jeu de salon, puis les têtes tournent après les tables, et il arrive que cela finisse par des crimes.

Quoi qu'il en soit, de mauvais bruits couraient, et les esprits étaient très montés dans le

peuple contre les magiciens. Boèce mena l'enquête avec sa rigidité ordinaire, et il découvrit des coupables jusqu'au sein du Sénat. L'affaire devenait grave. Un autre aurait fait le silence. Il y avait risque pour le magistrat de s'attirer de puissantes inimitiés. Cette considération eût plutôt excité Boèce qu'elle ne l'eût retenu. Il alla jusqu'au bout. Une commission sénatoriale fut nommée, sous la présidence de Symmaque, assisté de Décius, de Volusien, de Cœlien, de Maximien, auxquels Théodoric adjoignit pour le représenter les comtes Arigerne et Argolic.

On arrêta les sénateurs Basile et Prétextat. Il ne s'agissait de rien moins que de la peine de mort. Mais deux jours après, quelqu'un les fit évader. On ne retrouva plus trace de Prétextat ; quelques mois plus tard, on découvrit Basile dans un couvent de Rome.

Le malheureux y avait été ramené par de singulières aventures. En sortant de prison, il s'était déguisé en moine et avait gagné les Abruzzes. Là-bas, il s'était présenté à l'évêque d'Amiterne comme une âme en quête de perfection. Le prélat sentit bien qu'il y avait quelque mystère dans la vie de cet homme, d'allure distinguée et sombre, mais tant de gens réfugiaient alors sous la bure leurs cœurs proscrits et leurs esprits tumultueux, qu'il n'en conçut aucune

opinion défavorable et respecta avec émotion son secret. Il le conduisit à l'abbé Equice comme au maître le plus saint et le plus apaisant.

L'abbé rangeait du foin.

— « Voici, mon Père, dit l'évêque, un bon solitaire que je vous amène ; il a grand désir de vivre sous votre conduite et de profiter de vos saintes instructions. Vous me ferez plaisir en le recevant chez vous. »

Tout en écoutant, l'abbé dévisageait le personnage. Basile devait avoir des yeux de magnétiseur, éclatants et durs, et, dans toute la figure, ce quelque chose de faux qu'un mondain peut prendre pour de la politesse, mais où un instinctif ne se trompe pas.

— « Ce n'est pas un moine que vous m'amenez, dit-il. C'est un démon ! »

Le prélat se mit à rire.

— « Mon très pieux Père vit depuis trop longtemps loin du monde pour être bon juge, fit-il. Il ne faut pas toujours s'arrêter à la mine, mais regarder dans les cœurs.

— Vous le voulez, répondit l'abbé. Je le prendrai donc. Mais souvenez-vous que l'un et l'autre nous aurons à nous en repentir. »

Quelque temps se passa. La conduite de Basile n'offrait rien d'anormal. Il était moine correct et exact, et saint Equice l'avait presque oublié.

Tout à coup, pendant une des absences de l'abbé, un monastère de femmes voisin fut mis tout sens dessus dessous. Une religieuse tomba en des convulsions épouvantables et se prit à crier qu'elle voulait voir le moine Basile et que lui seul était capable de la guérir. Elle fit tant de bruit qu'il fallut aller le chercher. Les moines trouvèrent la chose louche, et, avant d'arrêter aucune décision, envoyèrent consulter leur supérieur.

— « Il faut le chasser tout de suite, dit l'abbé. Quant à la religieuse, n'en soyez point en peine. Elle guérira toute seule. »

Expulsé d'Amiterne pour cette belle expérience de magnétisme, le pauvre fou pensa qu'il devait être oublié à Rome, et que c'était là, où on ne le cherchait pas, qu'il serait le mieux caché. Quelqu'un l'y reconnut ; le bruit en courut rapidement. Le peuple alla l'arracher de sa retraite, et de peur que le coupable n'échappât encore une fois, dressa lui-même le bûcher où le malheureux Basile fut brûlé sans désemparer.

Cette affaire créa à Boèce des inimitiés inexpiables. Il était guetté ; on laissa sa popularité s'user dans les honneurs dont il épuisa la série. Il eut ses deux fils consuls ensemble, ce qui peut-être ne s'était jamais vu. Tous les jours, la jalousie avait un peu plus où mordre sur lui.

D'un autre côté, une évolution s'accomplissait dans l'esprit de Théodoric. Ce caractère entier et peu endurant s'irritait devant l'échec de la politique qui lui avait tenu le plus au cœur. Il avait rêvé de faire vivre côte à côte les ariens et les catholiques dans une tolérance réciproque ou plus exactement dans une indifférence complète en matière religieuse. C'était déjà la formule de l'Etat neutre. Elle mécontenta tout le monde. Les Goths, en leur qualité de conquérants, ne pouvaient comprendre qu'on usât de tant de ménagements envers des vaincus et murmuraient d'être obligés de partager avec eux les privilèges et les honneurs. Ils se croyaient frustrés.

D'autre part, les catholiques relevaient la tête. En Gaule, ils avaient repris le dessus. La conversion de Clovis avait été un événement immense qui avait entraîné là-bas la chute des Wisigoths ; la royauté burgonde chancelait, malgré le génie de son chef, et, dût-elle subsister encore, l'arianisme n'attendrait pas longtemps pour y disparaître. L'Empire d'Orient avait passé des théologiens aux militaires et redevenait, sous Justin, une puissance formidable. Déjà on y préparait des plans pour reprendre l'Italie ; à Rome même, la conspiration couvait, allumée par l'or des Byzantins. De tous les

côtés, Théodoric voyait venir l'orage. Il lui aurait fallu, pour résister, un Etat solide, pacifié, bien en mains. Au lieu de cela, on ne lui apportait que des nouvelles de discordes. Les catholiques, indignés de l'audace des Juifs, avaient mis le feu à la synagogue de Vérone. En apprenant cela, Théodoric entra en fureur; il exigea que les catholiques rebâtissent la synagogue à leurs frais. On sait si Israël excelle à crier à la persécution et s'il s'entend à réclamer. Un rabbin, Symmaque le Scholastique, se glissa à l'oreille du roi et souffla sur sa colère. Cassiodore perdit toute influence et tomba en disgrâce.

Là-dessus arriva le bruit que l'Empereur Justin avait promulgué des édits contre les Ariens. Théodoric jura que si l'Empereur ne les retirait pas, il y aurait en Italie de terribles représailles, et il voulut que ce fût le pape Jean, en personne, qui allât le faire savoir à Constantinople. Dans cette voie il était clair qu'il ne s'arrêterait plus. Et en effet, au retour de cette pénible ambassade, le pontife, qui naturellement n'avait rien obtenu, fut jeté dans les fers.

Cassiodore digracié, le pape en prison, Boèce et Symmaque, chefs du parti catholique et romain ne pouvaient tarder à être frappés. Il n'y manquait plus qu'un prétexte. Ce fut vite trouvé.

Par ordre du nouveau référendaire Cyprien, on arrêta le sénateur Albin, sous l'inculpation de haute trahison. Il était accusé d'entretenir des intelligences avec Constantinople. Boèce, qui était alors maître des offices, prit la défense de son collègue et ami, et déclara que si Albin était coupable, lui, Boèce, et tout le sénat l'étaient au même titre. Cyprien en convint et ajouta les noms de Boèce et de son beau-père Symmaque sur l'acte d'accusation. Deux Goths, Triguille et Conigaste, jadis dénoncés pour leurs exactions par l'ancien consul, se présentèrent pour témoigner contre lui. Théodoric décida que l'affaire serait déférée au sénat : c'était mettre cette assemblée dans l'alternative effrayante de condamner par ordre ou de s'avouer complice, d'être asservie ou d'être détruite. Le sénat pensa se tirer du piège, en rendant un décret de bannissement. Le roi ne retint de l'arrêt que le verdict de culpabilité et garda Boèce en prison, à Pavie, puis à la forteresse de Calvance. On le soumit à des tortures atroces, la dernière le fut au point que les yeux lui en saillirent hors de leurs orbites, mais non la volonté, hors de son âme. On en finit en lui tranchant la tête, ainsi qu'à son beau-père Symmaque.

Dans les longs mois de sa captivité, Boèce

écrivit cette *Consolation de la Philosophie*, un des beaux livres qui aient été composés et qui portent le plus hautement témoignage de la noblesse humaine. Jamais, depuis le *Phédon*, et la fin de Socrate, problèmes plus sublimes ne furent agités avec plus de sérénité par un homme qui a la mort en soi.

Les vers y alternent avec la prose, comme dans les œuvres légères du XVIIe siècle ou la *Psyché* de la Fontaine, ce qui donne à ce livre la grâce un peu fabuleuse du conte. La facilité molle d'Apulée et des romanciers philosophes de son école y règne, et la grandeur du sujet s'y voile et s'y assourdit de tentures littéraires dont les fleurs rappellent trop l'Orient. Ce n'est ni tout à fait grec, ni tout à fait latin, et cela ressemble à du Platon dans la mesure où notre *Télémaque* est de l'Homère.

Quoi qu'il en soit, le livre est grave, religieux, fortifiant, il est digne du peuple romain dont il est le testament philosophique, et s'il se ressent de la vieillesse du monde, pour qui il fut fait, il en illustre cependant les derniers jours d'une sorte de chef-d'œuvre.

Il y a plus. Le Moyen Age tout entier a pensé par cette tête coupée et, pendant des siècles, l'intelligence n'a guère eu d'autre luminaire. Les livres de Boèce furent alors le bréviaire des

sages. Ils contenaient tout et dispensaient du reste. Et quel plus juste emblème de la pensée du Moyen Age avec ses sommes puissantes que cette tête énorme où ne pend aucun corps ?

***

Il y a un épilogue à cette vie. Lorsque, des années plus tard, Totila, roi des Goths, vint reprendre Rome aux Byzantins, les soldats lui amenèrent une vieille mendiante, comme le désespoir et la faim en font rôder autour des camps. La misère n'avait qu'insuffisamment déguisé la veuve de Boèce et la fille de Symmaque. Elle errait, lente, comme si elle fut descendue des bas-reliefs de quelque temple en feu, antique Victoire romaine, oubliée et sans ailes, et qui, même pour tendre la main, gardait, sans le savoir, le geste majestueux du marbre. On reconnut Rusticienne ; les Goths lui reprochaient d'avoir fait abattre toutes les statues de Théodoric. Elle ne nia rien ; elle avait eu à venger la mort de son père et celle de son époux. Totila cependant fit grâce ; le roi goth ne connaissait pas la férocité. Rusticienne put repartir. Elle s'enfonça pour toujours dans l'ombre du temps, n'ayant juste reparu, au sac de Rome, que pour y dresser à nos yeux cette émouvante et symbolique effigie du passé.

SIXIÈME RÉCIT

FORTUNAT

Pour Mgr Bardel, évêque de Séez.

I

Avec Fortunatus, commence une lignée nouvelle de poètes. C'est moins le dernier des Latins de la décadence que le premier en date des jongleurs et des trouvères. Il inaugure leur vie errante de château en château, et, d'autre part, figure admirablement ce monde à deux corps, cette société chimérique et monstrueuse qui naquit à la fin du VIe siècle, du mélange de la barbarie germaine et de la sénile et gracieuse civilisation de Rome.

Certes, le bon Venance, dont nous entreprenons, après d'autres, de raconter les aventures, n'avait rien qui le destinât spécialement à jouer, par ses grands côtés, le personnage que nous lui prêtons. Ce n'était qu'un Italicule, un rejeton abâtardi d'une race prodigieuse, un de ces menus êtres adroits et subtils, qui n'ont gardé,

du génie de leurs ancêtres, qu'une certaine élégance spirituelle, un sentiment vif des nuances, du brio dans la conversation, et que ne gêne point trop fortement le sens moral. A quoi bon le talent et la hauteur du caractère, quand on n'a plus de patrie à soi pour les déployer? L'éloquence, n'étant plus appliquée aux affaires, devient un art vain et déclamatoire; la poésie se sent éphémère comme la langue à l'avenir de laquelle elle est liée, et n'osant plus se promettre les longs espoirs, elle n'est, chez qui la cultive, qu'un passe-temps ou un don heureux. C'est ce qui arriva pour Venantius Fortunatus.

Né à Duplavilis, bourgade des environs de Trévise, il alla étudier à Ravenne, que le vieux Cassiodore, alors retiré dans un couvent, après trente années de ministère auprès des rois goths d'Italie, avait maintenue cité savante et lettrée. On y enseignait encore beaucoup de choses, la théologie, le droit, la grammaire, la rhétorique, la métrique, l'astronomie et les mathématiques, selon les manuels qu'en avaient rédigés les sénateurs Boèce et Cassiodore. C'est dire cependant qu'on y apprenait beaucoup plus de formules qu'on n'y recevait de vraie culture, qu'on y dissertait plus sur les lois de la poésie qu'on n'y lisait de poètes, inconvénient fatal des écoles où, peu à peu, les maîtres substituent la masse de

leurs remarques et de leurs commentaires aux œuvres qu'ils ont la prétention de faire connaître.

Fortunatus, qui ne se sentait de goût pour rien autre chose que pour l'étude, avait deux carrières ouvertes devant lui. Il pouvait entrer dans le clergé, où déjà l'évêque d'Aquilée avait essayé de l'attirer, ou bien rechercher le bénéfice d'une chaire dans l'enseignement. Mais ces professions positives qui réclamaient, l'une, le tracas de la persévérance, l'autre, le renoncecement aux douceurs du siècle, ne contentaient qu'à demi son esprit de poète léger et paresseux. Son indécision se prolongea longtemps, et il n'en fût peut-être pas sorti, sans un mal d'yeux, dont la guérison miraculeuse fut la petite secousse qui le mit en mouvement pour la vie.

Saint Martin était alors le saint le plus populaire de tout l'Occident, et il avait sa chapelle dans la plupart des églises. Dans la basilique de Ravenne, un tableau le représentait; sous le tableau était creusée une petite niche, où luisait une lampe de verre en forme d'urne.

« C'est là, dit Fortunatus, que je courus un jour, en proie à de cruelles souffrances, désespéré de voir mes yeux se fermer à la lumière. A peine l'huile bénite les eut-elle touchés, que le brouillard de feu qui brûlait mon front se

dissipa et que l'onction bienfaisante m'enleva instantanément mon mal. »

Fortunatus décida alors d'accomplir un pèlerinage de reconnaissance au tombeau du Saint. Il était libre, n'ayant rien encore fixé de sa vie, et étant de ceux qui aiment à aller à leur propre rencontre, et qui se flattent que, à marcher, on gagne de se trouver un jour face à face avec son rêve. Ses préparatifs furent vite achevés : un petit sac qu'on se met au dos, une épée à la ceinture, un bâton pointu, et le reste dans sa tête, à savoir un esprit aiguisé et inventif, des mots qui sonnent comme des grelots et surtout grande abondance de ces manières de parler creuses, de ces phrases à moules où l'on met tout ce que l'on veut. Avec cela, ce Gil Blas du VIe siècle se disait qu'on ne doit guère manquer d'auberges. Il avait des lettres de recommandation pour quelques évêques, et il avait réglé ses étapes d'après le nombre probable de châteaux qui se pouvaient trouver sur sa route.

Il passa ainsi le Pô, l'Adige, la Brenta, la Piave, la Livenza et le Tagliamento et s'enfonça dans les Alpes Juliennes. L'habile poète avait si bien calculé et manœuvrait avec tant d'adresse, que ce voyage lui fut une fête perpétuelle. Son nom courait devant lui, d'écho en écho, de bouche en bouche, et, sur tous les sentiers, il

rencontrait des fourriers, envoyés pour le retenir au passage. Inconnu la veille, il s'avançait dans une célébrité grandissante. Il semblait que toute la Grèce et Rome abolies remontassent avec le petit Italien svelte et complimenteur, et qu'il portât, dans son léger bagage, toute la monnaie de la civilisation antique.

Fortunatus connut ainsi des sensations intenses. Je ne parle pas de celles de la nature. Certes, il dut dormir plus d'une fois au bruit des cascades, sous les fantasmagories de la lune, dans les montagnes; il dut connaître les abrupts plaisirs des vents qui cinglent, et l'enivrement des froides lumières et des forts parfums au milieu desquels on monte. Mais, pour dire tout cela, il faut être un garçon mal élevé comme Rousseau, qui, ne sachant pas bien où est son âme, mêle tout et dit naïvement son plaisir. Pour l'aristocrate de lettres qu'est Fortunatus, cette nature-là est le royaume de l'horreur. Son plaisir s'arrête au corps; l'âme reste dans la tête avec tout l'accessoire des vieux décors, un petit ciel aimable et païen, délicieusement faux, et qui sert également pour tous les temps et tous les pays.

Au fond, il était modeste et de peu d'ambition. Je ne crois pas qu'il prétendît à la grande poésie, Il se disait qu'il en saurait toujours assez pour s'en tirer à son honneur et produire son petit

effet. Peut-être se fût-il trouvé gêné devant de vrais latinistes, car il brouillait un peu les longues et les brèves et n'était pas très solide sur la prosodie. Aussi fallut-il beaucoup insister plus tard pour vaincre ses répugnances et le décider à publier un recueil de ses œuvres, où il n'avait jamais vu qu'un jeu d'esprit et une sorte de jonglerie et d'acrobatie supérieures.

Dans la société qui accueillait ainsi Fortunatus, il y avait, en fait, deux aristocraties distinctes et rivales : une jeune, d'origine germanique, occupant les grands commandements ; une vieille et presque caduque, remplissant les magistratures civiles ; la première, avec un mélange de faste, de rudesse et de simplicité, la seconde avec une affectation marquée d'élégance et des façons surannées, quelque chose d'assez analogue à la société française du premier Empire avec la noblesse récente des maréchaux et celle du faubourg Saint-Germain et des émigrés, l'une plus flatteuse, l'autre peut-être plus passionnante.

Les évêques, la plupart lettrés, et les quelques grands seigneurs gallo-romains qui avaient eu l'habileté de garder, au milieu des barbares, en acceptant le fait accompli, leur situation d'avant la conquête, ressentaient comme un orgueil mélancolique à choyer cet enfant perdu de la civi-

lisation morte. Ensemble, on se croyait encore un peu à Rome; on était heureux de se retrouver, quelques instants, aristocrates de l'intelligence, et de goûter des plaisirs savants où ne pouvaient s'associer, quelque désir qu'ils en eussent, les maîtres qu'on méprisait. Volontiers ils eussent accaparé le poète, qui avait l'air de se laisser faire, mais qui, en réalité, n'avait pas de parti et était homme à se montrer Romain avec les Romains, barbare avec les barbares.

Ce plébéien avait grandi sous la domination des Goths, dans un cadre d'institutions romaines et de noms romains, et le nom de barbare n'était guère pour lui qu'une réminiscence classique. Une descendante de roi qui avait commandé à des bandes au bord de la Caspienne ne lui apparaissait point si dénuée de noblesse. Il n'avait garde, pour un vain préjugé dont il était peu touché, de bouder des plaisirs qui venaient à lui. Il allait donc partout où on l'invitait, plein d'un égal enjouement et changeant d'âme comme il eût changé de costume. Chez les Gallo-Romains, il se montrait comme le prince des raffinés et le roi du sourire; chez les barbares, il allait jusqu'au rire, et, dans les concerts incongrus de l'ivresse, il tenait sa partie bellement et sans vergogne.

Ces gros Allemands l'aimaient pour sa sim-

plicité charmante et ils lui étaient reconnaissants de prêter un tour attique à leurs balourdises. Ils étaient fiers qu'il se plût parmi eux, et le menaient à la chasse, à la pêche, à toutes les distractions qu'ils pouvaient inventer.

Et, tout de même, le soir, à table, il y avait une nuance de respect dans les procédés qu'on avait entre lui et les rauques bardes nationaux. Quand ceux-ci accordaient leurs rudes harpes et entonnaient leurs chants sauvages, à la gloire des chefs du steppe et des splendides chevauchées des ancêtres, les pauvretés de Fortunatus devaient lui paraître toutefois bien étriquées et bien exsangues. Et si, par hasard — ce qui ne se produisait guère chez les Romains où les femmes restaient plutôt au gynécée — glissait devant lui le visage de quelque jeune fille, il y pouvait mesurer des profondeurs de mélancolie inconnues aux âmes latines. Un besoin réciproque et impossible de se comprendre, elles et lui, devait mettre un charme poignant à ces furtives émotions. Elles étaient celles dont les mères, reines implacables ou troupeau plaintif, dominatrices de hordes ou traînées à la queue des coursiers par les froides plaines de l'Asie, avaient connu, insolentes ou fatales, l'orgueil des espoirs sans limite ou les extrémités de la douleur. Elles étaient nées sous les bâches des chariots,

à la lueur triomphale des incendies ou dans la détresse éperdue des fuites. Enfants, elles avaient porté à leurs bras nus des bracelets d'impératrices et dans leurs chevelures emmêlées les pierres des plus antiques trésors ; elles avaient trait les juments dans des vases ciselés par d'amoureux génies, et, royales, dormi en des campements de bohémiens. Et maintenant, immobiles et parées, comme ces icônes de Byzance entrevues jadis aux jours de pillage, elles entendaient chanter en elles le regret des neiges et des landes.

Ce furent les premières visions où s'agrandit l'âme de Fortunatus qui ouvrit ainsi, sans presque y songer, et rien qu'en étant amoureux et curieux, à la poésie, des voies qui auraient pu la renouveler s'il avait été imité.

Toutefois, cette infiltration fut lente, et le poète n'opéra en lui-même que bien plus tard, au contact d'une femme incomparable, ce changement prodigieux. Longtemps encore il promena dans les cours et les évêchés son petit bagage de métaphores vieillottes et de fausses élégances.

II

Fortunatus arriva en Austrasie au moment des noces de Sigebert et de Brunehilde. Sigebert

aimait à se donner des allures de civilisé, et il eût souhaité reprendre à son compte les belles traditions romaines. Aussi l'arrivée du poète italien, qui était presque un événement égal au mariage royal, fut-elle mise à profit. On lui commanda l'épithalame. Fortunatus s'en acquitta avec la virtuosité d'un bon élève de Sidoine Apollinaire. Un peu pris de court, il fit intervenir Vénus et Cupidon, y alla de sa petite description de l'Olympe, composa en somme quelque chose de poncif à souhait, le triomphe de ce que nous appellerions le genre *pompier*. Cela n'en produisit que plus d'effet. La cour tudesque fut enchantée. On ne pouvait trop appuyer à son gré sur cette grossière mythologie officielle qui avait l'air de donner du fond sinon à la pièce, du moins au jeune trône qu'il s'agissait de consacrer.

Le succès fut certainement immense, et l'Italien devint une façon de personnage dont les plus grands recherchaient la société.

Il resta de la noce, si j'ose ainsi parler. Les gens de la petite cour étaient dispersés dans Metz, qu'il nomme la Belle, ville forte, dressant entre deux rivières ses murailles, comme un belvédère géant, d'où l'on avait vue sur des champs de roses et des coteaux de vignes. C'était charmant, mais le service des logements parut bien

mal fait au poète, qui, le soir venu, ne savait où il irait coucher.

Il envoya demander l'hospitalité à l'évêque Villicus, à qui il adressa ce distique :

La brebis court vous demander son pâturage, pasteur,
Vous êtes la nourriture des vôtres, faites-moi l'aumône
[d'un peu de pain.

Villicus l'accueillit avec l'abondance souriante d'un grand seigneur romain et d'un saint. Fortunatus, mis en verve, improvisa toute la soirée des vers à propos de tout, des plats qu'on apportait, des tentures et des meubles de la maison.

A chaque instant cependant, dans le désordre et le tohu-bohu des fêtes, il arrivait au poète, mal connu et sans suite, de désagréables mésaventures. Parfois la mélancolie de cette solitude le prenait à la gorge.

« J'erre, exilé de mon pays, écrivait-il, et plus triste que l'étranger qui fit naufrage dans les eaux d'Apollon. »

La cour avait décidé un voyage de plaisir sur la Moselle. Fortunatus avait reçu une invitation : il entendait bien n'y pas manquer. Il s'était procuré un bateau, qu'on lui avait aidé à pavoiser convenablement, et s'était même pourvu d'un petit équipage de mariniers, lorsqu'au moment de partir, un noir marmiton du roi

s'approche, et, sans plus de façon, trouvant le bateau à sa convenance, au nom de la raison d'Etat plus forte que le droit des gens, s'en empare et menace, pour en finir avec des réclamations qui lui paraissent oiseuses, de débarquer dans l'eau notre poète récalcitrant. Heureusement le bon évêque a vu le débat, et, connaissant tout le prix de l'homme, dont le gâte-sauce s'apprête si délibérément à supprimer le *corps de délit*, il se munit en hâte d'une petite barque, et, à force de rames, arrive pour le secourir. Mais la barque fait eau, ainsi qu'il sied à un successeur de Pierre ; de plus, voilà que la pluie, jetée par le vent, mouille les parties de nos argonautes qui ne trempent pas déjà dans l'eau du fleuve. Il faut mettre pied à terre. Tant bien que mal, Fortunatus suit à pied le cortège. On atteint ainsi Nauriac, où le poète peut conter au roi sa mésaventure. Sigebert en rit de tout son cœur et commande qu'on lui procure un autre bateau. Mais les rois se contentent de donner des ordres, sans toujours veiller à leur exécution. L'escorte s'est remise en route et il n'y a point de bateau. Enfin voici venir des figures de connaissance : le comte Gogon et Papulus. Gogon offre ses consolations ; Papulus, plus charitable, se met en quête, et finit par découvrir une barque amarrée au rivage. Vite, on y descend la

malle de Fortunatus ; plus vite encore, on l'en retire, car ce seul poids menace de faire tout enfoncer. Bon gré, mal gré, il faut rester à Nauriac. Alors l'excellent Papulus fait ce qui est en son pouvoir : il va chercher des vivres, et le poète mange pour se consoler.

Du reste, il fut plus heureux une autre fois. Il se promenait à cheval au bord de la Moselle, lorsque l'embarcation royale vint à passer. La reine le reconnut, et aimablement lui fit signe de venir. Aussitôt, sans se le faire redire, il laisse là son cheval, saute dans une barque, s'enfile assez maladroitement dans un défilé resserré, où il manque d'être brisé, et s'en tire à grand'peine, puis, paresseux, s'abandonne au fil de l'eau. Les rives sourient, toutes bordées de villas romaines. Trois rivières sont déjà venues s'engouffrer, écumeuses, dans la Moselle. Voici Trèves, la cité des Césars, colossale avec ses tours et ses remparts, montagne trapue dressée par les hommes dans un cirque de rochers doré de vignes. Des vendangeurs pendent à leurs parois avec des corbeilles. La cour fait halte pour visiter le vieux Sénat aux ruines altières. Mais le poète juge qu'il porte dans son âme bien d'autres ruines, et trouve plus pressé d'aller manger du raisin. Il rattrape le cortège en courant, avec des grappes dans la main. On repart

sur les vagues harmonieuses. Tout à coup, à l'entrée du Rhin, les barques se transforment en harpes flottantes, d'invisibles flûtes soupirent quelques-uns de ces airs allemands, de mélancolie profonde et ardente, créés jadis par les bardes morts, chants d'amour et de meurtre, pleins de la folie du carnage et de désirs inassouvis. Tout cela glisse, avec de grands mouvements de pourpre dans les voiles aux franges d'or, et parmi le chatoiement des soies où ruissellent les chevelures. C'est la jeune Barbarie, brillante et chantante, comme une Venise septentrionale, avec, dans les cheveux, les vénéneux parfums qu'elle a bus, ensorcelée et chrétienne, et qui a déjà l'odeur de la mort. Elle est jeune d'allures et immémorialement vieille; les vers rongent sa chair fardée; le corps svelte est pourri sous les tuniques aux belles lignes; le mal profond a creusé les yeux tristes et ardents.

Pourtant quelle Renaissance s'est jamais levée avec plus de promesses? Partout, on rebâtit de superbes basiliques. C'est une émulation merveilleuse entre les évêques, presque tous distingués, quelques-uns véritablement grands. L'époque a déjà son poète, non des moindres, Fortunatus; son stratège, comparable aux meilleurs de la République romaine, dans Mummolus. Les talents grouillent, les énergies surabondent.

Quelle est donc la tare secrète ?... Le manque de foi au régime. Cette société ne croyait pas en elle. Le scepticisme politique de Rome décadente avait passé à ses violents héritiers. Les Gallo-Romains détestaient leurs vainqueurs, qu'ils étaient toujours prêts à trahir ; les leudes, insolents, mal disciplinés, n'étaient soumis qu'à la surface. Chacun considérait le présent comme un provisoire instable et ne songeait qu'à assurer sa fortune personnelle. C'était le règne universel de l'individualisme, c'était l'anarchie, sous un reste d'appareil monarchique. Même les bonnes volontés faussaient, en intervenant, le mécanisme auquel elles pensaient apporter aide. Fortunatus, dans les relations éparses qu'il nous a faites des incidents de son voyage, nous en fournit, sans y songer, un significatif exemple. A Trèves, il reçut l'hospitalité de l'évêque Nicetius. Voici la description enthousiaste qu'il nous donne du palais épiscopal :

« Au sommet d'une montagne escarpée qu'entourent la Moselle et le petit Rhône, et dominant un vaste panorama de vallées, Nicetius, l'homme apostolique, a érigé un bercail pour son troupeau. De trente tours il a ceint la colline et dressé son mystique atelier où était auparavant une forêt. Un palais brille à la pointe du rocher, et sur la montagne la sainte maison se dresse

comme une autre montagne. Le hardi monument repose sur des colonnes de marbre, et du portique on distingue sur le fleuve les barques estivales. Trois étages composent la puissante architecture, si bien que, d'en haut, elle semble abriter toute la campagne. La tour, qui commande la rampe, renferme une chapelle et une salle d'armes. Là est une baliste au double vol dont le trait laisse la mort derrière lui et fuit au delà. L'eau amenée par des canaux sinueux fait tourner une meule pour la nourriture des gens du pays. Nicetius a fait venir de gras et savoureux raisins sur ces collines stupides ; la vigne cultivée y verdoie où étaient autrefois des broussailles. Çà et là des pépinières d'arbres à fruits se dressent et nourrissent l'endroit du parfum de leurs fleurs mêlées. »

Voilà, certes, d'admirables travaux et dont l'intention prévoyante est digne des plus grands éloges. Et pourtant, sans le savoir, en s'occupant simplement à préserver son troupeau des incursions des hommes de guerre, le saint évêque Nicetius fondait peut-être le premier des évêchés féodaux.

Quoi qu'il en soit, tout ce monde était charmant et romanesque, et nullement immobile, comme on serait tenté de se l'imaginer. On y retrouvait l'esprit cosmopolite des derniers temps

de Rome, mais débridé tout à fait. L'aristocratie barbare avait gardé ses goûts nomades, et la contagion en avait gagné plus d'un Latin. Les chemins étaient pleins d'aventuriers qui se déplaçaient pour l'intrigue ou pour le plaisir. Chacun se donnait des missions à sa guise et embrouillait la politique générale de ses imaginations ou de ses fantaisies. Monde de fourbes, de charlatans, d'amoureux, d'imbéciles grandioses, de fous et de coquins, monde généreux et vindicatif, puéril et profond en perfidies, brusque, brutal et changeant.

Fortunatus put ainsi connaître, à côté de nobles esprits calmes comme le duc Lupus, des gens qui avaient eu des infortunes bien étranges. Il fut reçu à Metz, chez une pauvre reine déchue, la bonne Theudechilde, dont l'aventure un peu ridicule au fond était relevée par des péripéties quasi fabuleuses. Veuve d'un roi allemand, elle devait être épousée par son succeseur Raniger. Mais celui-ci avait oublié une promesse par lui faite à une princesse d'Angleterre. La petite Anglaise se souvenait. Elle arma une flotte, et, à la tête de quatre cents vaisseaux, partit reconquérir son infidèle qu'elle fit prisonnier et qu'elle ne relâcha que contre l'échange de l'anneau nuptial. N'est-ce pas une page de chanson de geste ?

Nous avons déjà vu que notre poète connaissait le comte Gogon. C'est une curieuse figure que Gogon. Allemand d'origine, il écrivait le latin comme Cassiodore et possédait précisément ce genre d'esprit assez affecté, ces manières de dire peu simples, que les professeurs avaient mises à la mode, et qui étaient la marque où se reconnaissaient les gens du Bel-Air. C'était alors le plus sûr moyen d'avancer dans la politique et la diplomatie et d'imposer aux barbares. Gogon, réputé le plus habile homme d'Austrasie, s'était trouvé tout désigné au choix de Sigebert, le jour où ce prince rêva d'épouser la fille d'Athanagilde, roi des Visigoths. Les Goths se piquaient de politesse et d'élégance. Il importait de leur montrer un ambassadeur aux façons accomplies. La réussite de ce mariage sembla avoir mis le comble à la faveur de Gogon ; commensal du roi, intendant des largesses, directeur de l'Ecole Palatine, il fixait tous les yeux. Mais il devait posséder aussi cet art de déplaire, qui va assez bien avec un esprit raffiné, à qui on soupçonne toujours plus de profondeur qu'il n'en a. Il était ironique et un peu cassant et ombrageux, ce que laisserait au moins soupçonner une petite brouille qu'il eut avec Fortunatus, le plus inoffensif et le plus prudent des courtisans.

La jeune reine le haïssait et déjà songeait à le perdre.

Fortunatus dîna plusieurs fois chez lui, mais sans éprouver pour lui la même sympathie que lui inspirèrent le duc Lupus, Sigismond, Jovinus et Dynamius. Ceux-là formaient un groupe de méridionaux lettrés que leurs fonctions retenaient la plupart en Provence. Ils n'étaient à Metz que de passage, à l'occasion des noces de leur souverain. Seul, Lupus résidait en Austrasie, où il remplissait un peu l'emploi de premier ministre.

Tous étaient plus ou moins poètes et faisaient des vers dans les loisirs de leurs charges. On allait aussi chez Bodegisèle, qui tenait table ouverte, et qu'on considérait un peu comme Romain depuis qu'il avait épousé Palatina, la fille de Gallus Magnus.

Le poète noua avec eux des liens d'amitié que ni les années ni les disgrâces ne devaient rompre. Il faut faire ici une place à part au duc Lupus, si intelligent, si loyal et si sûr. Lupus fut la tête de ceux trop rares qui comprirent le génie de Brunehilde et s'y dévouèrent sans arrière-pensée. Il lui en coûta, à un moment, la proscription. Chose triste à dire, ce fut un Gallo-Romain, l'évêque Egidius, qui s'acharna après lui, et qui, par ambition déçue et par turbulence

d'esprit, servit contre ce grand homme la cause de la Barbarie ; les mêmes déplorables discordes s'allumèrent entre l'altier Dynamius et l'excellent Jovinus.

Quand le bruit de ces querelles entre ses anciens hôtes et amis lui parvint plus tard, Fortunatus refusa d'y prendre part ; il ne voulut se souvenir que des bonnes heures passées avec eux et de la cordialité de leur accueil envers un étranger. Pourtant ses lettres à Lupus et à Jovinus ont un accent qu'on ne trouve pas dans les autres.

« Exilé d'Italie depuis neuf ans, si je ne me trompe, écrivait-il au premier, voici que j'erre maintenant au bord de l'Océan. C'est bien du temps enfui et aucun mot de mes parents n'est venu encore me consoler de notre séparation. Mais ce que mon père, ma mère, mon frère, ma sœur, mes neveux, mon pays auraient dû faire, votre compatissante amitié le fait pour moi. Et non seulement votre bonne lettre est venue me réchauffer, mais voici que m'arrive le porteur de votre envoi. Que le Roi Très-Haut vous rende tout cela, Lui qui nous apprend que ce qu'on fait aux petits, il le considère comme fait à lui-même. »

A Jovinus, dont il n'avait pas de nouvelles, il disait :

« Le temps s'écoule, vous le voyez, et vous ne rompez pas ce long silence. Je ne croyais pas, lorsque la Germanie nous fit connaître, que notre affection ferait un pas en arrière. Je pensais plutôt que le temps ne ferait qu'en agrandir le tissu. Hélas ! je vois que mes vœux courent dans le sens contraire : le temps s'allonge et l'amitié se raccourcit... Mon cœur est où vous êtes. Si le vent léger passe, il croit que des saluts peuvent venir avec le vent ; il entend, parmi le bruit, les pensées de son ami. »

III

Quand Fortunatus eut fini de connaître à peu près tout ce qu'il y avait de gens importants en Austrasie, il songea à prendre congé. Sigebert lui donna, pour le conduire, le comte Sigoald, excellent compagnon, dont il n'eut qu'à se louer.

Le poète avait pris goût à la compagnie des grands, des rois et des reines. Il savait que son nom commençait à retentir dans la Gaule franque ; il ne voulut pas laisser refroidir la fortune, tandis qu'elle lui était favorable, et décida de passer par Paris. En route, il fit une halte de plusieurs jours à Châlons, où le reçut l'évêque

Agricola. Son voyage se poursuivit ensuite sans incident jusqu'à Paris.

L'excellent et nonchalant Charibert y régnait. C'était un bon homme de roi, qui, pourvu qu'on ne le chicanât pas sur ses goûts ancillaires et qu'on le laissât se marier avec ses servantes aussi souvent qu'il lui plaisait, ne tourmentait pas trop le pauvre monde et avait l'âme ouverte et charitable. Impossible de rencontrer oncle plus bienveillant, et, comme, en ce temps-là, il était plutôt malaisé de débrouiller les généalogies et de se reconnaître au milieu des neveux de toutes mains que lui procuraient ses frères, il lui arrivait d'en adopter indolemment de douteux et de surérogatoires, ce qui n'était pas sans danger pour la dynastie, comme il appert de l'extraordinaire aventure de Gondovald, le *Naundorff* mérovingien.

Au milieu de ce refuge de royales misères, quelques figures se détachaient, touchantes. Fortunatus vit la vieille Ultrogothe, qui avait été reine au temps de sa jeunesse. La pauvre femme, tombée de ses grandeurs, vivait maintenant à Paris, comme une petite rentière, uniquement occupée de son potager et de son verger. Elle voulut, comme tout le monde, recevoir le poète et posséder de ses vers. Il lui en écrivit sur ses pommes, ce qui dut la remplir d'aise.

La veuve de Childebert n'était plus que l'humble diocésaine et paroissienne de l'évêque Germain, en cette basilique, superbe pour le temps, que son royal mari avait fait construire et sous les dalles de laquelle il reposait, enseveli. La tête ascétique de saint Germain, le grand pasteur aux pieds nus, commençait à briller au loin avec un éclat de vitrail. Son humilité apparaissait comme mitrée de ce soleil de France qui se levait lentement, devant l'histoire.

C'était pourtant un homme de grande simplicité extérieure, à qui la sainteté tenait lieu d'ornements. Dès la petite pointe du jour, il était dans son église, où il attirait et retenait son peuple par la beauté des cérémonies religieuses. On y faisait beaucoup de musique. Il y avait là des chœurs d'enfants et de vieillards, des flûtistes, des harpistes, des cymbaliers, qu'accompagnaient les profondes ondulations de l'orgue.

Quant à l'église elle-même, aujourd'hui Saint-Germain-des-Prés, voici ce qu'en a écrit le poète :

« La voûte splendide repose sur des colonnes de marbre. Toute la basilique cueille par les verrières de ses fenêtres les premiers rayons de l'aube, et la main de l'artiste y a emprisonné le jour. La vague lueur de l'aurore est prise en ses filets, et, de ses propres feux, sans soleil, le temple brille. »

Fortunatus fut fêté là comme il avait coutume de l'être partout. Le saint évêque Germain se relâcha, en son honneur, de ses habitudes de frugalité monacale. Et celui qui se préparait déjà vaguement à lui succéder, l'ambitieux prêtre Ragnemod, voulut qu'on se tutoyât, ou, ce qui revient au même, qu'on s'interpellât par des sobriquets affectueux.

De Paris, Fortunatus se dirigea probablement sur Tours, où il accomplit son vœu.

A la table de l'évêque Eufronius, il rencontra le célèbre évêque de Nantes, Félix. Elevé dans la haute tradition gallo-romaine, Félix exerçait l'épiscopat avec l'allure des grands préfets d'autrefois. Envoyé dans un pays perdu que ravageaient à chaque instant les pirates, l'altier et habile Aquitain, avec ce goût natif du gouvernement qu'il avait hérité des siens, s'improvisant diplomate, homme de guerre, ingénieur, repoussant les Bretons par la politique et les armes, les faisant reculer devant ce grand nom romain dont il ressuscitait le prestige, creusant des canaux, élevant des digues, créa véritablement la ville de Nantes. Néanmoins, il s'ennuyait un peu, dans son évêché solitaire, au bout du monde, et il eût bien voulu emmener Fortunatus, près de qui il déploya toutes ses séductions. Je ne crois pas que Félix fût précisément ambitieux ; son mérite

le mettait au-dessus d'un tourment si vulgaire. Il n'en guettait pas moins, sans doute, la succession d'Eufronius. Tours était un grand centre et le pèlerinage à Saint-Martin en faisait alors le cœur de la vieille Gaule. Il eût été là sur un théâtre digne de lui et propice à l'accomplissement de grandes et belles choses. Aussi ne cacha-t-il pas sa déconvenue et son humeur lorsqu'il apprit la nomination de Grégoire. Il l'appela l'Auvergnat et lui intenta un procès.

On ne peut pas dire cependant que Grégoire eût rien fait pour briguer ces hautes fonctions. Le hasard, ou plus exactement la Providence, avait voulu qu'il fût à Metz, pour arranger des affaires du diocèse de Clermont, lorsqu'une députation de citoyens de Tours vint demander un évêque à la reine Brunehilde. Il lui parut qu'elle n'en pourrait trouver de meilleur que le très pieux prêtre arverne, dont elle avait eu vite démêlé l'intelligence précise et le caractère solide.

Elle le proposa. Son nom seul parlait pour lui. Il était de vieille noblesse, et presque tous les saints évêques des derniers siècles lui étaient cousins, oncles ou ancêtres. Un peu étourdi d'abord, il avait essayé en vain de résister à l'honneur qu'on lui voulait faire. Les choses furent menées avec la rondeur et la rapidité de

décision que mettait à tout la reine d'Austrasie. Comme tous ceux de volonté lente, Grégoire céda, pris au dépourvu, débordé. Quelques semaines plus tard, l'évêque Egidius lui donnait le sacre, aux applaudissements du peuple. Si vite que les événements eussent marché, Fortunatus fut prêt, avec sa pièce de vers, pour la cérémonie.

Sous son air un peu lourd et lent, c'était un terrible homme que le bon Grégoire de Tours. Si certain embarras naturel lui interdisait les grandes allures et le hautain profil d'un Félix, il l'égalait pour le moins en finesse et en pénétration. Les opinions de ces deux hommes se ressemblaient plus qu'ils ne pensaient. Peut-être même que le plus rétrograde des deux n'était pas le patricien Félix. Grégoire souriait, condescendant un peu ironique aux nouveaux ducs, princes et rois, sous les broderies d'or desquelles il voyait toujours les peaux de moutons des ancêtres. D'une bonté derrière laquelle il fallait être assez perspicace pour deviner un arrière-fond narquois, il avait de petits cahiers secrets, où, chaque soir, il notait les vilenies et les ridicules de ses contemporains. Son œil, d'une douceur terrible, cueillait avec une précision et un bonheur rares le trait caricatural de la sottise et de la bassesse

des gens qui défilaient devant lui. Comme il n'aimait pas les barbares, peut-être pourrait-on l'accuser de les avoir un peu chargés, d'avoir accueilli sur eux avec trop de complaisance toutes les bonnes histoires qu'on lui contait.

Il avait la ténacité des doux; il pardonnait, mais n'oubliait pas; dans son âme sans fiel, la haine était remplacée par un joyeux et indulgent dédain. Toujours disposé aux accommodements, infiniment serviable pour tous, même pour ses pires ennemis, d'un bon sens dont rien ne dérangeait l'équilibre, très paternel, très simple, très accueillant, très compatissant, très prudent, il glissait à travers les pires vicissitudes, haussant les épaules et ayant l'air de dire: « Mon Dieu ! que d'embarras inutiles ces pauvres gens m'eussent épargné avec un esprit mieux tourné ! »

Félix et Grégoire, malgré des dissentiments passagers, ont également bien mérité de la patrie et de la religion, qui les a placés l'un et l'autre sur les autels. Tous deux firent briller les plus hautes et les plus humbles vertus. Mais de ce qu'ils furent des saints, il ne s'ensuit pas nécessairement que leur physionomie individuelle n'ait pas gardé, en chacun, son relief. La sainteté ne supprime pas les passions, elle les élève et les épure. La cité céleste se

compose de personnalités qui, toutes, furent fortes.

J'ai anticipé un peu sur les événements de ce récit. Mais Fortunatus fut plutôt spectateur qu'acteur en son temps. Et la nature même de ses aventures veut qu'on applique à les raconter la forme des mémoires.

IV

En sortant de Tours, il est probable qu'il se dirigea immédiatement sur Poitiers. Il ne pouvait pas quitter notre pays sans en avoir vu la merveille. Partout, au cours de son voyage, chez les évêques aussi bien que chez les princes, il avait entendu nommer avec admiration la mystérieuse Radegonde, cette reine des Francs, si belle et si célèbre, qui s'était évadée jadis de la royauté et qui, maintenant servante des servantes de Dieu, sœur infirmière, dressait sur la chrétienté son humble coiffe de garde-malade des pauvres peuples et des pauvres rois.

Le hasard voulut que le poète arrivât à Poitiers comme y passait, se rendant à Rouen, le cortège d'une autre reine, dont il devait immortaliser les douleurs, la triste sœur de Brunehilde, Gélésuinthe, qui épousait Chilpéric; il la vit

mollement assise dans une tour d'argent, portée sur des roues. Mais, à ce moment, Fortunatus ne songeait qu'à la pompe et au pittoresque d'un spectacle, auquel il était bien aise d'assister. Comment l'écolier de Ravenne, admis par un coup de chance à la table des rois, aurait-il pu, en moins d'un an, démêler les passions d'âmes qui lui étaient si étrangères, et soupçonner le lacet qui étrangle en ces regards d'Allemands bonasses et démonstratifs ?

Radegonde n'avait guère que quarante ans, quand Fortunatus, ayant frappé à la porte de son monastère, fut reçu par elle, mais ses austérités l'avaient prématurément vieillie. De la brillante jeune reine d'autrefois, il ne restait plus qu'un noble et doux visage fané, où brillaient encore des yeux magnifiquement purs et pensifs.

Elle était accompagnée d'une jeune religieuse, en qui, comme en un vase aux formes parfaites, elle avait versé sa sagesse, au doigt de laquelle elle avait passé son anneau abbatial et sous l'obéissance de qui elle s'était rangée, car, à son front, trop longtemps meurtri par le diadème, le commandement pesait.

Fortunatus était venu là, méridional, la tête pleine d'histoires plaisantes et de mots à effet. Dès le seuil, il entra dans un monde de paix et

de rêves, que leurs yeux lui ouvrirent. Ce fut pour lui comme si, pour nous, telle figures du Vinci ou de Van Dyck venaient à ranimer leur sourire, et que nous entrions dans leur tableau pour y vivre de leur vie exquise et profonde. Il y avait d'étranges sonorités lointaines dans l'âme de Radegonde et, dans le regard des deux femmes, ce je ne sais quoi qui ôte la sensation d'y être un étranger.

Sous les plis de leurs costumes de Bénédictines, l'œil du poète les rétablissait telles que le monde les avait connues : la reine, quand, toute jeune, elle arrachait de ses cheveux massifs sa mantille de lin aux grains d'or et de pierreries, objet de l'envie de ses filles d'honneur, comme si elle eût voulu arracher du même geste douloureux le voile de sa beauté funeste ; l'abbesse Agnès, errante parmi les sites grecs de la Provence, sa terre natale, Grecque elle-même sans doute, et portant peut-être aux doigts une symbolique colombe.

Et maintenant les sombres draperies semblaient les avoir revêtues de leurs âmes visibles, silencieuses et solitaires.

En arrivant auprès d'elles, Fortunatus se sentit subitement devenu las. Il revint les voir, plusieurs jours de suite, tant qu'à la fin les prétextes lui manquant pour prolonger son séjour,

il parla avec beaucoup de tristesse de reprendre son bâton de voyageur. Mais il lui semblait qu'il ne savait plus bien ce qu'il ferait par le monde. Cette rencontre venait d'expatrier définitivement son cœur. L'Italie était bien loin ; le moment était mal choisi du reste pour y retourner, car les Lombards y étaient entrés. Même en temps de paix, qu'y aurait-il fait ? Et quel lendemain de rêve, après avoir connu les enivrements de la gloire, que de se perdre là-bas, obscur individu ! Il n'aurait certainement pas le courage de quitter la Gaule pour toujours, et il resterait, sur son territoire rôdeur autour du cher monastère.

— Où voulez-vous aller ? lui dit-on. Les routes sont peu sûres. Qu'avez-vous à faire de toujours errer ? Restez avec nous.

O charme ! Radegonde l'appelait : « Mon fils, » il répondait : « Ma Mère. » Agnès lui disait : « Mon frère, » et il répondait : « Ma Sœur. »

Il resta. Que ne peut, sur une nature de poète, l'influence de femmes vraiment divines ?

Cependant ses assiduités au monastère donnaient à jaser un peu. Il dut protester.

« Je prends le ciel à témoin, écrivait-il à la jeune abesse Agnès, que je ne vous ai jamais vue d'un autre œil que ma sœur Tatiana. »

L'évêque de Poitiers, Marovée, qui n'aimait pas Radegonde, on ne sait trop pourquoi, et qui,

maintes fois, lui avait créé des difficultés, dut se montrer peu favorable au poète. Pour apaiser tous ces bruits, Fortunatus prit une résolution, à laquelle ses propres pensées l'inclinaient maintenant : il entra dans le clergé et reçut les Ordres. De la sorte, il transforma sa situation un peu délicate d'hôte et d'ami en celle presque officielle d'aumônier ou de prêtre attaché au couvent, où il cumula les emplois de secrétaire, d'homme d'affaires, de directeur de conscience.

Comme les Bénédictines étaient cloîtrées, il dut entreprendre plusieurs voyages pour défendre sur place leurs intérêts. Son immense notoriété personnelle et l'empressement dont il était l'objet partout, en raison de sa réputation d'esprit, lui rendaient la tâche facile. C'est sans doute pour un motif de ce genre qu'il alla à Bordeaux. L'évêque Léonce ne le laissa pas partir qu'il ne l'eût promené partout, aussi bien dans ses élégantes villas que dans les innombrables endroits où il avait bâti des églises, car Léonce, qui descendait de Paulin de Nole, employait en constructions ou en restaurations pieuses ses richesses, qui étaient d'un prince. L'Aquitaine, libérée de l'arianisme et des Goths, qui cependant avaient enrichi ses ports de commerce, respirait et paraissait reprendre un enthousiaste essor.

Fortunatus contait tout cela, au jour le jour, à ses amies recluses, dont la pensée l'accompagnait partout, et c'était, chaque soir, à leur adresse, quelque billet de plus en plus ingénieusement tendre, de plus en plus travaillé pour les amuser et les distraire, dans le goût de ce morceau, par exemple :

« Peut-être ton renom serait-il moindre, noble Garonne, si le Gers avait plus d'eau. Mais il coule avec tant de misère, le pauvre qu'il fait valoir ton abondance. Si l'on vous compare, du moment qu'on appellera celui-là un ruisseau, tu pourras bien te dire un autre Nil. C'est un tout petit serviteur qui entre dans ton royal domaine; Euphrate gaulois, il s'éclipse en tes flots, et il fait croître tes eaux, à peu près dans la mesure où tu gonfles l'Océan. Mais c'est surtout quand le torride été couche avec la terre, quand le sol a soif et que la triste campagne halète, lorsque le Titan roule par l'espace ses rayons dévorants, que l'humus se fend et vomit du feu, c'est alors que le malheureux a de la peine à rassembler, en fuyant, son eau, et qu'il se débat avec son poisson.

« Il lèche ses rives qu'il a vidées ; dans son propre lit il erre, exilé de ses eaux. Il se consume dans la vase qui se dessèche sous lui, et la terre devient stérile où il coulait, ravageur. Le désas-

tre est sans consolation, le triste Gers ne garde plus que son nom. Le voyageur fatigué n'y trouve rien à boire. Comment désaltérerait-il les autres? Il a soif lui-même. Et si vous buvez trop près, il a l'air de guetter votre eau... Mais que le moindre nuage crève, qu'il tombe un peu de pluie, le voilà qui s'enfle et qui menace. Lui, tout à l'heure si trouble et qui n'avait pas de quoi se laver, ses rives ne lui suffisent plus; il prend au plus court; c'est un tourbillon déchaîné, un vrai tyran. Les récoltes sont emportées, les poissons échouent au milieu des champs, les pâturages passent des brebis aux grenouilles. Les prairies recueillent les poissons, cependant que le bétail est entraîné dans la rivière. Pauvre poisson, que les eaux baissent ou montent, son sort ne change pas; il était dans la vase, le voilà délaissé dans les champs... »

Cette fantaisie assez réussie, encore que le goût du poète y ait chaviré vers la fin, donne une idée de ce à quoi eût abouti le talent de Fortunatus, s'il n'eût pas été rallumé par le génie de Radegonde. Peut-être eût-il été encore capable d'écrire le poème de la *Virginité* qu'il dédia à Agnès, et pour lequel il avait des modèles, entre autres saint Avit, car c'est un phénomène digne de remarque: on invente peu en littérature, et, chose plus étrange encore, les chefs-d'œuvre du

passé ne répandent dans l'esprit qu'une flamme stérile. Il n'y a vraiment de communion féconde qu'avec les contemporains. D'eux seuls tombe la semence vivante.

Radegonde portait en son âme close toute la poésie vierge et sauvage de la Germanie errante. Fort instruite, bien plus instruite que Fortunatus, elle avait lu tous livres, mais à travers le prisme de son imagination native, en sorte qu'elle s'était enrichie de leur substance sans rien perdre de la sienne.

Dans sa conversation, quand sa pensée la reportait vers ceux qu'elle aimait et dont elle était séparée pour jamais, sa rêverie affectionnait des façons de parler comme celle-ci : « J'interroge le vent qui passe, les nuages errants dans le ciel, pour voir s'ils ne m'apporteront aucune nouvelle de mon ami. »

Fortunatus trouva l'idée jolie et se l'appropria aussitôt. Mais ce fut bien une autre révélation, quand elle lui soumit, pour qu'il les corrigeât, deux lettres qu'elle avait écrites à ses parents, exilés à Constantinople, morts là-bas peut-être. Par une piété mélancolique, à cause que ces lettres étaient restées sans réponse et comme elle n'avait de souvenirs d'eux que ses propres sentiments, elle les voulut fixer dans une matière plus précieuse que la simple prose, afin qu'ils han-

tassent à jamais sa mémoire, au pas cadencé des vers, doux fantômes sonores.

On sait à travers quelles sombres aventures s'était déroulée l'enfance et la jeunesse de Radegonde. Elle était fille de Berthaire, roi de Thuringe, et elle avait un oncle, Herménéfroy, qui attira sur toute sa famille d'effroyables malheurs. Excité par l'ambition de sa femme, Amalaberge, sœur du grand Théodoric, roi des Goths d'Italie, Herménéfroy avait commencé par tuer le père de Radegonde, puis, pour se débarrasser de son autre frère Baderic, il avait fait appel aux rois francs. Baderic fut égorgé. Radegonde, enfant, et ses frères vinrent habiter chez le meurtrier de leurs parents. Herménéfroy avait un grand fils que les malheurs et la beauté de la petite orpheline émurent et qui veilla sur elle comme sur une sœur Quand Hamalafrède revenait de la chasse ou des travaux de son père, il accourait vers elle, la prenait dans ses bras, lui contait des histoires, lui chantait des chansons, jouait avec elle. Le sentiment du crime qui devait les séparer ne faisait que les unir comme un lien fatal, sanglant et douloureux. Et dans l'écrasement de tout, l'enfant adora ce grand frère, ce guerrier blond aux yeux bleus si doux et si tristes.

Cependant les rois francs estimaient qu'Her-

ménéfroy les avait joués et ne leur avait pas payé le salaire convenu. Ils rassemblèrent donc leurs hommes et partirent pour une de ces guerres d'extermination auxquelles les barbares avaient cent motifs de marcher. Arrivés aux bords de l'Unstrütt, ils y livrèrent bataille et purent passer le fleuve sur les corps morts qu'ils y avaient entassés. Toujours sur les talons de l'ennemi, ils entrèrent avec lui dans sa capitale de bois, au milieu d'un gigantesque incendie ; on traînait par les cheveux les femmes, avant qu'elles eussent pu crier leurs adieux à leurs enfants ; l'épouse marchait pieds nus dans le sang de son mari, la sœur, sur le cadavre de son frère, l'enfant pendait tué à la bouche de sa mère que l'horreur empêchait même de pleurer. Une tante de Radegonde, encore jeune et belle, fut égorgée devant ses yeux : la petite fille fut emmenée avec ses frères, au milieu de ces épées, de ces flammes, de ces cris, auxquels succéda un funèbre silence. Quand elle se retourna pour revoir la ville et le palais, il ne restait plus que des cendres, et l'on s'en allait, par de vastes plaines couvertes par endroits d'un peuple de cadavres, à moitié mangés des vautours.

Le roi Clother, charmé de sa grâce désolée, l'envoya dans sa villa d'Athies, avec l'intention de l'épouser quand elle serait nubile. Ce vieux

tyran avait des goûts de raffiné ; il la voulut ornée de tous les charmes que peut donner une éducation parfaite. Elle eut des professeurs pour lui enseigner les belles-lettres et les arts. C'étaient des prêtres ou des évêques, des Gallo-Romains vaincus comme elle, et comme elle servant des maîtres étrangers, n'ayant plus de patrie que leurs livres et leurs espérances religieuses. Elle aima la noblesse triste de leurs visages et leurs cœurs dépossédés de la terre. A leur contact, elle prit cette beauté grave dont revêt l'habitude des hautes pensées.

Cependant le roi la jugeant mûre, envoya des gens la chercher. A cette nouvelle, Radegonde épouvantée s'échappa. L'entreprise était si folle, qu'on n'avait même pas songé à la prévoir. C'était l'existence des proscrits, où se jetait cette jeune fille qui n'avait pas seize ans, avec toute l'horreur des nuits de fuite éperdue, des logis peu sûrs, des guides qui égarent, des trahisons qui guettent, des curiosités cyniques, des soupçons atroces et du pain amer qu'il faut mendier. Elle fut retrouvée presque aussitôt et ramenée sous bonne escorte à Soissons où furent célébrées les noces.

C'est ainsi qu'elle commença sa douloureuse existence de reine. Etrangère, elle chercha des frères et des sœurs parmi les misérables et passa

ses heures de loisir au chevet des malades. Sous tous les prétextes, elle quittait la table royale; la nuit, elle se levait au milieu de l'hiver pour prier. Le roi maugréait : « C'est une nonne que que j'ai épousée là ! » Seulement quand venait quelque serviteur de Dieu au palais, elle courait au-devant de lui, remplie d'une joie céleste, et on la voyait parfois, le soir, marcher à la rencontre du voyageur, dans la neige, la boue ou la poussière. Et quand sonnait l'heure de la séparation, elle le regardait partir le cœur serré de tristesse.

De toute sa famille, un frère lui était resté. Clother le fit mourir. Il voulait partir pour Constantinople, rejoindre ses cousins; sa sœur, qui n'avait plus que lui, le retint.

« Il a été frappé, disait-elle, n'étant qu'un petit jeune homme, sans barbe encore, et moi, sœur fatale, j'étais absente et n'ai pas vu ses funérailles. Non seulement je l'ai perdu, mais je ne lui ai pas fermé les yeux, mais je ne me suis pas jetée sur son corps pour lui dire le dernier adieu. Je n'ai pas réchauffé de mes larmes chaudes sa poitrine glacée, je n'ai pas pris de baiser aux lèvres du cher mourant; dans un triste embrassement je ne me suis pas attachée, pleurante, à son cou; je ne l'ai point pressé sur mon sein haletant. On lui refusait de vivre.

Pourquoi n'a-t-on pas arraché le souffle à la sœur, au lieu du frère? Les broderies que je faisais pour lui, du temps qu'il vivait, j'aurais voulu en orner au moins son cercueil. N'était-il donc pas permis à mon amour de parer sa dépouille? C'est moi l'impie, c'est moi qui t'ai tué, ô mon frère. Je suis la cause unique de ta mort, et je ne t'ai pas donné de tombeau..... »

Tels étaient les accents de douleur que, vingt ans après peut-être, le souvenir de ce meurtre lui arrachait. Qu'on juge de ceux qu'elle dut pousser quand on lui communiqua l'atroce nouvelle! Ils firent trembler le tyran! Comment s'y prit-elle pour faire entendre au barbare qu'après ce nouveau crime il ne pouvait plus y avoir de relations entre elle et le fratricide? Quelles menaces de représailles divines suspendit-elle avec autorité sur cette tête superstitieuse? Nul ne le sait. Mais il comprit et céda. Il fit plus; il la conduisit lui-même jusqu'à Noyon, où l'évêque saint Médard devait la consacrer à Dieu.

Il s'abstint seulement d'assister à la cérémonie. Les compagnons du vieux roi n'en croyaient ni leurs yeux ni leurs oreilles, et ils pensèrent de leur devoir d'empêcher ce qu'ils estimaient être un attentat de l'Eglise aux droits et à la majesté de leur maître. Et ils firent éclater de telles menaces que Médard hésita. L'instant était

décisif. Radegonde entra dans la sacristie, se revêtit en hâte de l'habit religieux, et, revenant vers l'évêque :

— Si tu diffères de me consacrer, lui cria-t-elle, et si tu crains plus un homme que Dieu, que mon âme soit retirée de tes mains par le Pasteur de la brebis.

Foudroyé par cette apostrophe, l'évêque, un peu honteux de sa faiblesse, lui coupa les cheveux et la consacra chanoinesse. Elle était libre et n'erra point d'asile en asile, comme l'a écrit, par erreur, Augustin Thierry. L'Eglise avait alors de fortes mains pour défendre ceux qui s'étaient mis sous sa tutelle, et le roi Clother l'éprouva lui-même, quand, ressaisi par sa passion, il essaya de la ruse et de la force pour reprendre Radegonde. Il échoua et dut demander pardon.

Quoi qu'il en soit, dans le port qu'elle s'était construit, la paix ne descendit pas pleine sur son âme toute sainte. Et les chères figures de son enfance ne cessèrent de la visiter :

« Si l'enceinte sacrée d'un cloître ne me retenait, écrivit-elle à son cousin Hamalafrède, en quelque terre que tu sois, j'arriverais tout à coup. Prompte, au travers des tempêtes et du fracas des vagues, sur un vaisseau, je m'en irais gaiement par la mer soulevée. Pendante par-dessus

les flots et plus forte qu'eux, je les maîtriserais, et ce qui effraye les nautonniers ne ferait pas peur à celle qui t'aime. Que si l'orage brisait mon navire, je continuerais mon voyage, accrochée à quelque planche, et si, par malheur, je ne pouvais en saisir aucune, j'irais vers toi en nageant à force de bras. En te revoyant, la voyageuse ne saurait plus rien du danger, et le poids du naufrage, tu l'aurais vite fait tomber de ses épaules, doux ami. Ou si le sort suprême m'arrachait une existence désolée, le sable du rivage apporterait bien à tes mains la matière d'un tombeau. Devant tes yeux pieux, j'arriverais cadavre sans lumière et tu t'attendrirais à mes obsèques. Celle dont, vivante, tu méprisas les larmes, tu l'inhumerais en pleurant et tu lui donnerais des sanglots, toi qui, tout à l'heure, lui refuses des paroles. »

Hamalafrède était mort, lorsque cette lettre arriva à Constantinople. Ce fut un cousin un peu plus éloigné, Artachis, comme lui officier dans l'armée byzantine, qui transmit à Radegonde la triste nouvelle.

« Après l'incendie de ma patrie, écrivit-elle, et l'écroulement des palais de mes parents, que me reste-t-il à pleurer? Est-ce ma nation frappée à mort, ma chère famille roulée en tant d'infortunes? Mon père est tombé le premier, mon

oncle l'a suivi, m'enfonçant l'un et l'autre au cœur une affreuse blessure. Un frère me restait; hélas! la terre de son tombeau pèse maintenant sur moi aussi. Tous sont morts (ô déchirante douleur!) et toi qui leur survivais seul, Hamalafrède, voilà que tu n'es plus. Et c'est toute la récolte de ma si longue attente, cette triste page que vous m'écrivez? J'ai si longtemps espéré pareil présent de celui que j'aimais. Est-ce de l'armée que vous me l'envoyez? Ces écheveaux de soie que vous joignez pour que je les travaille signifient-ils que, tandis que j'en déviderai les fils, l'amour tournera encore les fuseaux de la pauvre sœur? Et voilà ce que votre affection a trouvé pour ma douleur et ce que m'apporte votre premier et dernier messager. Ah! mes rêves avaient suivi un autre cours et ma soif attendait un breuvage moins amer! je n'ai pas pu le revoir vivant ni assister à sa mort; ma perte est double. Vous, au moins, cher neveu, rendez-moi ce parent, soyez par l'affection ce que celui-là était pour moi. Envoyez souvent au monastère des gens pour vous informer de moi, et puissiez-vous, avec votre pieuse mère, en retour de ces soins, vous asseoir un jour au-dessus des astres, sur le trône céleste. »

Ces pures élégies, où sonnait l'accent de la tragédie antique, éveillèrent le génie de Fortu-

natus et lui permirent de composer à son tour son poème sur *Galeswinthe* (1), beau comme un fragment d'Euripide, qui aurait été traduit en vers latins un peu incorrects. Il n'est pas improbable que Radegonde y ait collaboré. Cependant, une école de poètes moitié latins moitié barbares aurait pu en sortir, et si un homme de génie se fût rencontré, peut-être eût-il surgi quelque admirable théâtre mérovingien, où se fussent soudés violemment le nouveau et l'ancien monde.

Quoi qu'il en soit, la pauvre reine, ayant perdu tous ses parents, et sans doute aussi tous ses premiers maîtres, vit un dernier ami dans le poète italien. Il n'est guère croyable que son cœur, après tant de secousses, fût capable, près de lui, d'autre chose que du mouvement de bonté inquiète qu'on voit aux regards de certaines vieilles dames charmantes. Elle avait tant souffert elle-même, qu'elle devait voir partout des malheureux à réchauffer, à consoler, à redresser. Elle s'occupait de le faire manger, de lui composer des plats qui fussent de son goût. C'était pour elle, qui vivait de si peu de chose, toute une affaire importante que de bien recevoir son hôte, pour qu'il eût le sentiment si doux

(1) Nous en donnons la traduction à la fin du volume, page 313 et suivantes.

d'être chez des personnes dont il était aimé, car elle connaissait aussi tous les besoins et toutes les faims du cœur. Puis, avec la divine coquetterie des âmes saintes, elle consentait qu'on devînt meilleur et qu'on fît des efforts vers Dieu pour l'amour d'elle.

L'abbesse, plus jeune et de moindre expérience, ayant cet âge où le cœur ne se sent pas encore au complet, dut accueillir avec tous les sentiments d'une sœur adoptive ce beau poète, le dernier d'une civilisation que sa jeunesse de patricienne lui avait appris à révérer et à pleurer, cet Italien aux grâces comédiennes, naïf et précieux, spirituel et poli, vif, sensible et bon enfant, et qui, en pleine gloire, parce que deux pauvres recluses, sans fard et sans art, lui avaient montré un peu d'affection, brusquement, sans regret ni retour, dans le simple geste de ceux qui se donnent pour toujours, échangeait les plus brillantes espérances contre l'étroit bonheur de les servir.

Avec l'abondance sentimentale et imaginative de sa nature, Fortunatus, s'il passait un jour sans voir ses amies, ne pouvait se retenir de leur écrire.

« Que ne suis-je auprès de vous, mère aimée, mandait-il à Radegonde, mes mains ne se refuseraient à aucune corvée; celle qui vous écrit tirerait de l'eau au puits, taillerait la vigne, sar-

clerait vos légumes. Je me sentirais tout fier de me rôtir les membres, avec vous, dans votre cuisine, et de laver la vaisselle. »

« Vous gardez la moitié de mon âme, Agnès, écrivait-il, elle possède l'autre moitié, et ce n'est que quand je vous vois toutes deux que je me sens tout à fait vivre.

« Que ni la vie présente, ni la vie future ne nous séparent; que le même jour nous emporte tous trois et nous unisse à jamais en Dieu. »

Il ne s'éloignait guère de Poitiers, sauf au temps du Carême, où il allait faire sa retraite dans les environs de Nantes, ce qui lui était une occasion pour voir Félix. Il allait un peu plus souvent à Tours, chez Grégoire, dont il possédait toute la confiance, au point que, dans l'absence de cet évêque, il lui arriva plus d'une fois de recevoir et d'héberger, à sa place, dans le palais adjacent à la basilique de Saint-Martin, des hôtes de distinction. Grégoire lui laissait tout, jusqu'aux clés de la cave.

C'était pour Fortunatus un bon et véritable ami, un homme de goût qui aimait les vers et qui ne s'extasiait pas avec emphase, comme Félix, à propos de tout ce qu'on lui lisait, mais qui, au contraire, savait reprendre et donner un conseil.

Aussi est-on étonné de voir au Concile de

Braisne, où devait se juger contre l'évêque de Tours un procès en accusation de lèse-majesté qui pouvait le perdre, le poète lire un panégyrique de Chilpéric et de Frédégonde, les accusateurs de son ami. Mais si Fortunatus se décida, en cette circonstance, à reprendre sa lyre ancienne de courtisan, il y a lieu de penser que ce ne fut pas pure inconscience de sa part, et qu'il dut escompter, au contraire, au profit de l'accusé, la faveur coutumière dont il était l'objet. L'évêque fut, en effet, non seulement acquitté, mais complètement réconcilié avec la terrible cour. Il est vrai que Fortunatus multiplia les épitaphes, les épigraphes et les madrigaux.

Ce fut probablement l'occasion de ses dernières poésies profanes. De plus en plus, son talent tournait aux sujets dévots. Il écrivait des vies de saints, déjà il avait composé deux hymnes, qu'on chante encore dans l'Eglise : le *Vexilla regis* et le *Pange lingua*, qu'il fit pour célébrer l'arrivée, au couvent de Radegonde, d'un fragment de la vraie Croix, qu'envoyait de Constantinople l'empereur Justin.

Cependant ses saintes amies vieillissaient ; le souhait qu'il avait formé de mourir avec elles ne fut point exaucé; elles disparurent, il demeura.

Mais l'impérissable souvenir qu'elles lais-

sèrent mit une auréole à ses cheveux blancs. Le monde vit en lui une sorte de légataire de leur sainteté et de surintendant du monastère.

L'héritage était lourd. Peu de temps après la mort de Radegonde, éclata un terrible scandale, que tous ses efforts ne purent empêcher. Deux religieuses, deux malheureuses folles, entrèrent en révolte contre la nouvelle abbesse, Leubovère, et mirent tout le couvent sans dessus dessous. C'était Chrodielde, fille plus ou moins légitimée du roi Charibert, et Basine, fille du roi Chilpéric et de sa première femme, Audovère. Chrodielde s'était mis en tête que, en raison de sa naissance, il était injuste qu'elle fût soumise à une personne à qui elle aurait dû commander et elle fit partager ses sentiments à Basine. L'abbesse naturellement dut sévir. Elles se mirent à crier qu'on les maltraitait et qu'elles le feraient savoir aux rois, leurs parents. Et elles entraînèrent dans leur rébellion une quarantaine de religieuses. Fortunatus, désespéré, écrivit aussitôt à Grégoire, pour solliciter de lui appui et conseil, mais déjà les malheureuses avaient brisé leur clôture, et, à pied, sans argent, sans vivres et presque sans vêtements, couchant en route dans les fermes ou les auberges, en vraies bohémiennes, elles avaient fait, par une pluie battante, le chemin de Poitiers à Tours, et, en

cet équipage désordonné, étaient venues trouver l'évêque métropolitain. Le bon Grégoire essaya vainement de les raisonner et de les calmer, en leur montrant par le texte même des Constitutions de leur monastère qu'elles étaient sous le coup de l'excommunication ; elles ne voulurent rien entendre, et, à chaque menace, elle répondaient :

— Point du tout, nous irons trouver les rois.

— Vous attendrez, au moins, pour cela, le retour de l'été, reprit Grégoire. Car vous ne pouvez vraiment pas voyager par une saison pareille.

Force, en effet, fut à Chrodielde d'attendre à Tours, quelques mois. Après quoi, elle se rendit à Autun, près du roi Gunthramn, qui lui fit un accueil assez paternel. Les autres, ne voyant rien venir, étaient retournées à Poitiers et s'étaient enfermées dans la basilique de Saint-Hilaire, où tous les bandits et les amateurs de désordres se joignirent à elles et leur constituèrent une garde, si bien que, le jour où les évêques se présentèrent pour leur lire la sentence d'excommunication, ces brigands les assaillirent, les frappèrent, les traînèrent sur les dalles et peu s'en fallut qu'ils ne les tuassent.

Chrodielde, de retour, en digne fille de ces cardeuses de laine dont les caprices des rois

mérovingiens faisaient des reines, passa de la défensive à l'offensive et mena ses effroyables troupes à l'assaut de son ancien monastère. Ce fut un véritable sac. On pénétra dans l'abbaye avec des torches et on emmena l'abbesse prisonnière. Chrodielde, infernale, donna l'ordre de l'égorger si on faisait la moindre tentative pour les prendre. La chose prit de telles proportions, qu'il fallut une véritable armée pour apaiser le tumulte et pour venir à bout de ces énergumènes. Un Concile les frappa d'excommunication.

Basine se repentit, obtint son pardon, et rentra au couvent. Quant à l'indomptable Chrodielde, l'intervention du roi Gunthramn lui valut aussi l'indulgence des évêques, et on lui permit d'habiter, seule, une maison de campagne qui lui fut donnée et où elle finit sans doute ses jours, son humeur ne permettant pas d'espérer d'elle davantage.

Plusieurs des révoltées furent perdues. Les autres réintégrèrent leur clôture et réparèrent par toute une vie de sincère pénitence cette année d'égarement. Du moins, rien ne ressouleva plus le voile du silence qu'elles firent retomber volontairement sur le souvenir de leurs fautes.

La paix rentra au monastère de Sainte-Croix et dans le cœur de Fortunatus. Le poète ne con-

nut plus guère de douleurs que celles inévitables à une longue existence. Un à un, tous ses amis descendirent dans la tombe. Le siècle, en se retirant de lui, le faisait voir toujours plus grand. Ce suprême représentant de la civilisation romaine s'avança ainsi, tout seul, assez loin, dans le moyen âge commençant. Lorsque l'évêque Marovée mourut, le suffrage de l'Eglise de Poitiers se porta sur lui. La mitre orna son front glorieux et sanctifié, et de son pas apostolique, fermant la marche des grands évêques gaulois, il conduisit, jusqu'aux six ou sept premières années du VIIe siècle, une ombre encore imposante de ce passé qui devait finir avec lui.

SUPPLÉMENT

PRUDENCE. — DRACONTIUS

Peu de temps après la mort d'Ausone, passa à Rome un pèlerin déjà grisonnant, dont sans doute la grande allure, le parler rauque, les yeux de feu, le profil d'aigle sauvage, trahissaient l'origine espagnole. Il est peu probable qu'il y ait été fort remarqué. Il ne donna lui-même qu'une attention distraite aux monuments et aux hommes, tout occupé qu'il était de se faire indiquer les tombeaux des Apôtres et des Martyrs, qu'il visita avec une dévotion longue et minutieuse.

Peut-être rencontra-t-il là quelques compatriotes sans grande notoriété, avec qui il eut occasion de s'émouvoir des questions qui agitaient les âmes. Il était encore tout préoccupé de la lettre de Symmaque, déjà ancienne, mais qui pour lui, provincial, gardait une brûlante actualité. Je ne crois pas cependant qu'il ait profité de son voyage pour voir saint Ambroise.

Pratiquant l'abstinence au point de ne manger que des légumes, il ne sortit guère d'un petit cercle de moines et jusqu'au milieu de Rome ne quitta pas son Espagne montagneuse

et sèche. En s'en retournant dans sa patrie, il laissa derrière lui quelques hymnes dont se répandirent vite, par toutes les églises, les strophes véhémentes et inspirées.

Quintus Aurelius Prudentius Clemens était né vers 348. Saragosse, Calahorra et Tarragone se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour. Sa jeunesse — c'est lui-même qui nous le dit — fut violente et débauchée. La mort de ses parents lui amena probablement cette suite de procès dont il nous parle et où il s'entêta. Entre temps, il étudiait la rhétorique et le droit et entrait dans la magistrature où il exerça les plus hautes fonctions ; il fut gouverneur de sa province, consul d'une grande ville. Tout chargé d'honneurs, l'ennui le saisit. En se voyant des cheveux blancs et des rides, il comprit le travail de la mort qui le dévêtait peu à peu, avant de le prendre ; il comprit qu'on vivait pour mourir, et que le passage au tombeau était la grande affaire.

« L'homme pieux, dit-il, consacre à Dieu les dons d'une bonne conscience : un autre donne son argent, pour nourrir les pauvres; moi, je veux lui offrir ces courts iambes, ces trochées contournés. Pauvres prosaïques vers dénués de sainteté, incapables d'apporter du soulagement aux indigents, Dieu vous approuve cependant ;

il vous écoute, avec bonté. Dans les maison des riches, on voit à tous les angles de la vaisselle : a côté des étincelantes coupes d'or brille le cuivre poli; on y trouve des marmites de terre, près des amples aiguières d'argent. L'ivoire y voisine avec le chêne creux et l'orme : tout vase est utile, qui sert aux besoin du maître. Moi, dans la maison paternelle, je suis comme un de ces vases grossiers, mais le Christ qui m'emploie à d'humbles usages permet que j'aie une place dans un petit coin. Voici donc mon présent d'argile, avec quoi je pense entrer dans la royale demeure de mon salut. Mais Dieu se contente de la bonne volonté, et, quoi qu'il advienne, pour avoir fait résonner un peu le nom du Christ, j'aurai ma récompense. »

Brusquement, il quitta tout ; il se quitta lui-même. Ses nouvelles pensées entrèrent en lui, ailées et sonores. Il se connut poète en même temps que chrétien.

Son ouvrage de début dut être la *Psychomachie*, qui fut le premier modèle de ces épopées allégoriques où se complurent les poètes du Moyen Age. Le genre valait peu. Ce ne fut pour Prudence qu'un exercice par lequel il apprit à rendre ses idées en vers. Son esprit impétueux était fait pour le lyrisme ; il y a du tigre et de la panthère, dans la façon dont il s'abat sur l'image

qui saigne sous ses griffes et qu'il déchire avec ivresse.

Prudence est le poète des supplices. Il était bien de cette race espagnole, dure à soi et aux autres, mère des grands mystiques et des inquisitions. Il peint comme Ribera.

Tout ce qui couvait de sombre poésie dans les âmes d'ascètes, depuis quatre siècles, éclata avec lui et s'épanouit dans le feu de ses hymnes, comme une immense rose de vitrail. Désormais, le gril, les haches, les chaises de fer, les poulies meurtrières, les ongles d'acier et tout l'appareil effroyable des tortures s'apprêta à remonter, en une vision pieuse, vers les verrières des basiliques où le soleil allait tremper ses flammes au sang rouge et lumineux des saints.

Il va, dans ses peintures, jusqu'au bout de l'imagination du bourreau pour pouvoir faire jeter à ses martyrs quelques-uns de ces cris de défi à la douleur qui sont aussi à l'extrême limite de l'énergie humaine.

Sa poésie ressemble à celle du Dante, dont elle a la concision, la violence d'antithèse et la fougue sauvage ; elle en a aussi la tendresse brusque et la grâce adolescente.

La vie de Dracontius nous est encore moins connue. Ce poète, sur qui M. Boissier a écrit de fort intéressantes pages, vécut en Afrique, alors

sous la domination des Vandales. Un hasard a fait retrouver ses compositions d'écolier, précieux document qui nous renseigne sur l'état des études et les professeurs, au ve siècle. Cette éducation toute romaine l'entraîna à conspirer contre les Vandales. On surprit de lui une lettre qu'il avait écrite à l'empereur byzantin, pour l'exhorter à faire une descente en Afrique. Cela le fit décréter de haute trahison. Cependant, on se borna à le mettre aux fers. Ses amis s'entremirent probablement, il adressa au rois des Vandales une humble requête en vers, qui lui valut sa grâce. A partir de ce moment, il ne s'occupa plus que d'œuvres pieuses et fit si peu de bruit, que l'histoire a perdu sa trace.

DEUXIÈME PARTIE

POÉSIES

de Prudence,
de Saint Paulin de Nole,
de Saint Prosper d'Aquitaine,
de Fortunat,
de Boèce.

PRUDENCE

I

HYMNE AVANT LE REPAS

O bon Porte-Croix, créateur de la lumière, père de tout, source de la parole, ô Jésus né du corps d'une vierge, mais qui dans le sein du Père étais tout puissant, bien avant qu'existassent les astres, la terre et l'océan,

Incline, je t'en prie, l'éclat de ta face vivifiante et irradie sur nous, pour qu'en l'honneur de ton nom nous puissions prendre ces nourritures.

Sans toi, rien n'est doux, Seigneur, et rien ne sert de boire ni de manger, si ta bonté, Christ, n'a imprégné nos aliments, si la foi n'a pas tout sanctifié.

O Crucifer bone, lucisator,
Omniparens, pie, verbigena,
Edite corpore virgineo :
Sed prius in Genitore potens,
Astra, solum, mare quàm fierent.

Huc nitido precor intuitu
Flecte salutiferam faciem,
Fronte serenus : et irradia,
Nominis ut sub honore tui
Has epulas liceat capere.

Te sine dulce nihil, Domine
Nec juvat ore quid appetere,
Pocula ni priùs, atque cibos,
Christe, tuus favor imbuerit,
Omnia sanctificante fide.

Il faut que nos mets aient la saveur de Dieu et que nos coupes soient aromatisées du Christ. Jeux, travaux, gais propos ou graves entretiens, tout ce que nous sommes et tout ce que nous faisons, doit être gouverné par la Triple bonté divine.

Nous ne mettrons sur notre table ni feuilles de roses, ni cassolettes parfumées ; mais il y coulera, du sein du Père, une liqueur ambrosienne, un nectar tout odorant de notre foi.

Et toi, ma Muse, dédaignant ces couronnes de lierre dont tu avais coutume de ceindre tes tempes, tu feras un savant et mystique tissu de dactyles, et tu noueras ta chevelure dans une strophe à la louange de Dieu.

Que peut une âme généreuse, habitante de l'éther et de la lumière, accomplir de mieux que de chanter, à l'occasion de ses présents, l'Ouvrier qui l'a faite ?

C'est Lui qui a tout donné à l'homme, aussi bien les choses au pouvoir de mes mains, que celles dont s'animent l'air, la mer ou les campagnes : Il m'a tout soumis et moi à Lui.

Fercula nostra Deum sapiant,
Christus et influat in pateras :
Seria, ludicra, verba, jocos :
Denique quod sumus, aut agimus,
Trina superna regat pietas.

Heic mihi nulla rosæ spolia,
Nullus aromate fragrat odor :
Sed liquor influit ambrosius,
Nectareamque fidem redolet
Fusus ab usque Patris gremio.

Sperne, Camæna, leves ederas,
Cingere tempora queis solita es,
Sertaque mystica dactylico
Texere docta, liga strophio
Laude Dei redemita comas.

Quod generosa potest anima,
Lucis et ætheris indigena,
Solvere dignius obsequium :
Quam data munera, si recinat
Artificem modulata suum ?

Ipse homini quia cuncta dedit,
Quæ capimus dominante manu,
Quæ polus, aut humus, aut pelagus
Aere, gurgite, rure creant,
Hæc mihi subdidit, et sibi me.

Nos ruses prennent les oiseaux au piège. Enduites de glu couleur d'écorce, des branches d'osier empêtrent leur plumage et les empêchent de s'envoler.

A travers les flots, les vagabonds troupeaux de la mer se laissent entraîner dans nos filets flexibles : le poisson suit encore le bambou et se laisse prendre à la pointe meurtrière, où sa crédule avidité croit saisir sa nourriture.

Et voici les richesses innocentes des champs, la moisson alourdie d'épis et les bras de la vigne chargés de pampres, où, fille de la paix, la baie du raisin mûrit.

Cela suffit à notre opulence, Chrétiens. Loin de nous la faim qui a besoin du carnage du bétail pour ses sanglants festins.

Que les peuplades sauvages se rassasient de la chair des quadrupèdes égorgés ; nous nous contenterons, pour nos repas innocents, de la chevelure des légumes et de la cosse de nos pois.

Dans nos vases écumants nous emporterons de l'étable le lait neigeux, qui, coagulé et rendu massif, sera fermé ensuite dans des paniers d'osier.

Callidus illaqueat volucres
Aut pedicis dolus, aut maculis,
Illita glutine corticeo
Vimina plumigeram seriem
Impediunt, et abire vetant.

Ecce per æquora fluctivagos
Texta greges sinuosa trahunt :
Piscis item sequitur calamum,
Raptus acumine vulnifico,
Credula saucius ora cibo.

Fundit opes ager ingenuas
Dives aristiferæ segetis
Heic, ubi vitea pampineo
Brachia palmite luxuriant,
Pacis alumna ubi bacca viret.

Hæc opulentia Christicolis
Servit, et omnia suppeditat.
Absit enim procul illa fames,
Cædibus ut pecudum libeat
Sanguineas lacerare dapes.

Sint fera gentibus indomitis
Prandia de nece quadrupedum :
Nos oleris coma, nos siliqua
Fetu legumine multimodo
Paverit innocuis epulis.

Spumea mulctra gerunt niveos
Ubere de gemino latices,
Perque coagula densa liquor
In solidum coit, et fragili
Lac tenerum premitur calatho.

Le miel de la terre de Cécrops coule pour moi, nectar et parfum, des rayons de la ruche, le miel que l'industrieuse abeille, restée vierge, compose d'aérienne rosée et de thym léger.

J'ai aussi les doux présents de mon pommier; grave sous son fardeau, il le répand en pluie, quand je le secoue, et il me jette ses pommes rouges.

Quelle trompette ou quelle lyre des Anciens, vibrant de mon souffle ou sous mes doigts, serait capable d'égaler la louange à l'œuvre du Tout-Puissant, si je considère tout ce qu'il a donné en jouissance à l'homme?

Père très bon, en ce nouveau matin, et lorsque le soleil sera au milieu de sa carrière et lorsqu'il s'inclinera à l'occident et lorsque l'heure nous avertira de prendre notre nourriture, — harmonieusement nous te chanterons.

Car ta main, Dieu saint, nous composa d'une motte de terre humide, modelée à ton effigie et afin que la matière en fût pensive, tu lui soufflas de ta bouche une âme.

Mella recens mihi Cecropiæ
Nectare sudat olente favus :
Hæc opifex apis aëreo
Rore liquat, tenuique thymo,
Nexilis nescia connubii.

Hinc quoque pomiferi nemoris
Munera mitia proveniunt :
Arbor onus tremefacta suum
Deciduo gravis imbre pluit,
Puniceosque jacit cumulos.

Quæ veterum tuba, quæve lyra
Flatibus incita, vel fidibus,
Divitis Omnipotentis opus,
Quæque fruenda patent homini,
Laudibus æquiparare queat ?

Te, pater optime, mane novo,
Solis et orbita cum media est,
Te quoque luce sub occidua
Sumere cum monet hora cibum,
Nostra, Deus, canet harmonia.

Nos igitur tua, sancte, manus
Cespite composuit madido,
Effigiem meditata suam :
Utque foret rata materies,
Flavit et indidit ore animam.

Puis, au travers de délicieux bosquets, en des lieux ombreux tu lui ordonnas d'habiter : là respire un printemps éternel et des prairies multicolores s'abreuvent aux eaux rapides d'un quadruple fleuve.

— Servez-vous de ces choses, dis-tu ; je vous donne tout cela pour votre usage : cependant je vous interdis de cueillir des pommes à l'arbre de mort, qui verdoie au milieu du bosquet. »

Le Dragon corrompit l'esprit indocile de la Femme-Vierge afin que ses mauvais conseils poussassent l'homme, son compagnon, à manger du fruit défendu et à la suivre dans la mort.

Leurs corps mutuels, qu'il leur était défendu de connaître, ils les voient nus : lubrique égarement dont ils rougissent ; ils se font une ceinture de feuillage pour cacher leur honte.

Leur faute, dont ils ont conscience et qui leur fait redouter Dieu, les exile loin de la chaste demeure : la femme qui avait été vierge subit l'empire de l'époux ; elle est condamnée à souffrir la triste alliance.

Tunc per amœna virecta jubet
Frondicomis habitare locis.
Ver ubi perpetuum redolet,
Prataque multicolora latex
Quadrifluo celer amne rigat.

Hæc tibi nunc famulentur, ait,
Usibus omnia dedo tuis :
Sed tamen aspera mortifero
Stipite carpere poma veto,
Qui medio viret in nemore.

Heic Draco perfidus, indocile
Virginis illicit ingenium,
Ut socium malesuada virum
Mandere cogeret ex vetitis,
Ipsa pari peritura modo.

Corpora mutua, nosse nefas,
Post epulas inoperta vident,
Lubricus error et erubuit :
Tegmina suta parant, foliis,
Dedecus ut pudor occuleret.

Conscia culpa Deum pavitans
Sede pia procul exigitur.
Innuba femina quæ fuerat,
Conjugis excipit imperium,
Fœdera tristia jussa pati.

Le serpent, auteur de la séduction, est frappé à son tour : la femme de son talon lui écrasera la tête ; ainsi le serpent sera foulé par la femme et la femme, dominée par l'homme.

A la suite de ses Chefs une vicieuse postérité se rue dans le crime ; elle imite ses rudes aïeux, en entassant forfaits sur forfaits, jusqu'à ce que la mort ait raison de son impiété.

Mais voici venir une nouvelle génération ; de l'éther est sorti un autre homme, non de limon comme le premier, mais Dieu lui-même qui se fait homme, exempt des corruptions de la chair.

Le Verbe du Père se fait chair vivante ; et celle, dont il est le fruit, est une jeune fille impolluée.

Telle était l'origine de cette antique haine entre le serpent et l'homme jusqu'à ce qu'enfin la bête audacieuse ait été écrasée par les pieds de la femme.

Car la Vierge qui mérita d'enfanter Dieu est plus forte que tous les poisons : le serpent, ses anneaux dénoués, a vomi son virus impuissant et maintenant il est couché vert et engourdi dans l'herbe verte.

Auctor et ipse doli coluber
Plectitur improbus, ut mulier
Colla trilinguia calce terat :
Sic coluber muliebre solum
Suspicit, atque virum mulier.

His ducibus vitiosa dehinc
Posteritas ruit in facinus,
Dumque rudes imitatur avos.
Fasque nefasque simul glomerans
Impia crimina morte luit.

Ecce venit nova progenies,
Æthere proditus alter homo,
Non luteus, velut ille prior :
Sed Deus ipse gerens hominem,
Corporeisque carens vitiis.

Fit caro vivida, sermo Patris :
Numine quem rutilante gravis
Non thalamo, neque jure tori,
Nec Genialibus illecebris
Intemerata puella parit.

Hoc odium vetus illud erat,
Hoc erat aspidis, atque hominis
Digladiabile dissidium,
Quod modò cernus femineis
Vipera proteritur pedibus.

Edere namque Deum merita
Omnia virgo venena domat :
Tractibus anguis inexplicitis
Virus inerme piger revomit,
Gramine concolor in viridi.

La férocité des fauves tremble, en face du troupeau candide. Le loup rôde triste au milieu des brebis et, oublieux du sang frais, il contient la convoitise furieuse de sa gueule.

Car voici que, par un merveilleux retour des choses, c'est l'Agneau qui maintenant commande aux lions, et, poursuivant les aigles farouches à travers la nue errante et les vents, c'est maintenant la colombe, tombée du ciel, qui met en fuite les grands oiseaux.

Christ, colombe puissante, devant qui cède l'oiseau carnassier, agneau blanc qui dans ta bergerie fermes la gueule aux loups, et qui imposes le joug aux tigres,

Donne, Dieu magnifique, à tes serviteurs qui te prient selon les rites, de refaire leurs membres avec un peu de nourriture, sans que l'estomac s'appesantisse sous la charge immodérée des viandes.

Ecarte de nous le breuvage amer, ne permets pas que notre main touche quoi que ce soit de funeste ou d'interdit : c'est assez, que pour un premier crime, la chair de Dieu ait pu mourir.

Quæ feritas modo non trepidat,
Territa de grege candidulo ?
Impavidas lupus inter oveis
Tristis obambulat, et rabidum
Sanguinis immemor os cohibet.

Agnus enim vice mirifica
Ecce leonibus imperitat,
Exagitansque truces aquilas
Per vaga nubila, perque Notos
Sidere lapsa columba fugat.

Tu mihi, Christe, columba potens,
Sanguine pasta cui cedit avis :
Tu niveus per ovile tuum
Agnus hiare lupum prohibes,
Sub juga tigridis ora premens.

Da, locuples Deus, hoc famulis
Rite precantibus, ut tenui
Membra cibo recreata levent,
Neu piger immodicis dapibus
Viscera tenta gravet stomachus.

Haustus amarus abesto procul,
Nec libeat tetigisse manu
Exitiale quid, aut vetitum :
Sufficiat semel ob facinus
Plasma Dei potuisse mori.

Quant à l'œuvre de sa bouche, quant à cette étincelle qui nous anime, elle ne mourra pas, car elle est faite du souffle de Dieu et descend du trône du Père ; elle est une goutte de sa sagesse.

Que dis-je ? nos membres eux-mêmes, il leur sera donné d'être restaurés après le trépas ; ils renaîtront de leurs tombeaux avec leur ancienne figure, et leur poussière se ressemblera.

Je crois en effet, et ce n'est pas là une espérance vaine, je crois que les corps reprennent la vie avec leurs âmes, car je me souviens que le corps de Dieu est remonté du Phlégéthon et qu'il a gravi, d'un pied sûr, l'escalier des cieux.

La même destinée est promise à mon corps, car s'il nous fut enjoint de nous coucher dans le funèbre sarcophage, le Christ, mon chef, qui, lui aussi, a dormi dans la terre du tombeau, et qui en est ressorti vivant, nous viendra réveiller pour nous conduire dans les demeures astrales.

Oris opus, vigor igneolus
Non moritur : quia flante Deus
Compositus, superoque fluens
De solio patris artificis,
Vim liquidæ rationis habet.

Viscera mortua quinetiam
Post obitum reparare datur,
Deque suis iterum tumulis
Prisca renascitur effigies,
Pulvereo coeunte situ.

Credo equidem, neque vana fides,
Corpora vivere more animæ :
Nam modo corporeum memini
De Phlegethonte gradu facili
Ad superos remeasse Deum.

Spes eadem mea membra manet :
Quæ redolentia funeres
Jussa quiescere sarcophago,
Dux parili redivivus humo
Ignea Christus ad astra vocat.

II

A LA VIERGE EULALIE

Elle comptait douze hivers, lorsque, sur un bûcher crépitant, farouche elle épouvanta ses bourreaux.

Déjà elle avait fait pressentir qu'elle ne tendait qu'au trône de Dieu, quand elle maltraitait ses membres destinés au lit conjugal, — toute petite fille qui ne savait pas jouer,

Qui dédaignait les douceurs, écartait avec larmes les roses, repoussait les bracelets d'or ; qui, le visage serein, la démarche modeste, avait le front méditatif des vieillards.

Au bruit qu'une tourmente furieuse se lève contre les serviteurs de Dieu, et qu'on ordonne aux chrétiens de brûler l'encens trempé de sang et de sacrifier à des dieux funestes le foie d'une bête,

L'esprit sacré d'Eulalie frémit, et fière, elle se prépare à se jeter dans le tourbillon de la guerre ; le cœur rude, haletante de Dieu, femme, elle défie les armes des hommes.

Curriculis tribus, atque novem
Treis hiemes quater attigerat,
Cum crepitante pyra trepidos
Terruit aspera carnifices,
Supplicium sibi dulce rata.

Jam dederat priùs indicium,
Tendere se Patris ad solium :
Nec sua membra dicata toro
Ipsa crepundia repulerat,
Ludere nescia pusiola.

Spernere succina, flere rosas,
Fulva monilia respuere :
Ore severa, modesta gradu,
Moribus et nimium teneris,
Caniciem meditata senum.

Ast ubi se furiata lues
Excitat in famulos Domini
Christicolasque cruenta jubet
Thura cremare, jecur pecudis
Mortiferis adolere Diis.

Infremuit sacer Eulaliæ
Spiritus, ingeniique ferox
Turbida frangere bella parat,
Et rude pectus, anhela Deo
Femina, provocat arma virûm.

Mais la piété maternelle veille à ce que la généreuse enfant reste cachée à la maison, perdue dans la campagne, loin de la ville, de peur que, sauvage, elle ne se rue à la mort glorieuse.

Elle, ne pouvant plus supporter cette lâche attente, de nuit sans témoin, pousse la porte, ouvre en fugitive la barrière du parc et, à travers champs, fait route.

Elle va, les pieds déchirés, par des lieux escarpés, dans l'ombre, accompagnée du chœur des anges, et, quoique l'horrible nuit se taise, elle a avec elle Celui qui conduit le jour.

Dans sa course hâtive, elle a fait plusieurs milles, avant que le jour ne s'ouvre, et, le matin, superbe, elle entre au tribunal et se dresse au milieu des faisceaux,

En criant : « Quelle fureur vous pousse à précipiter dans la mort, à déchirer aux pointes des rochers des cœurs prodigues d'eux-mêmes et à renier Dieu, père de tout ?

Sed pia cura parentis agit
Virgo animosa domi ut lateat.
Abdita rure, et ab urbe procul :
Ne fera sanguinis in pretium
Mortis amore puella ruat.

Illa perosa, quietis opem
Degeneri tolerare mora,
Nocte fores sine teste movet,
Septaque claustra fugax aperit,
Inde per invia carpit iter.

Ingreditur pedibus laceris,
Per loca senta situ, et vepribus,
Angelico comitata choro :
Et licet horrida nox sileat,
Lucis habet tamen illa ducem.

Illa gradu cita pervigili,
Millia multa prius peragit,
Quam plaga pandat Eoa polum :
Mane superba tribunal adit,
Fascibus adstat et in mediis.

Vociferans : Rogo, quis furor est
Perdere præcipites animas,
Et male prodiga corda sui.
Sternere rasilibus scopulis,
Omnipatremque negare Deum ?

« Vous recherchez, horde misérable, la race des chrétiens ? Me voici, moi, l'ennemie de vos mystères démoniaques, foulant aux pieds vos idoles et du cœur et de la bouche, confessant Dieu.

« Isis, Apollon, Vénus néant ! Néant aussi, votre Maximien ; néant, ces dieux, parce que faits de main d'hommes ; néant, votre Empereur, parce qu'il adore les ouvrages des hommes ; Frivolité et néant, l'une et l'autre chose !

« Que votre puissant Maximien, qui se fait le client de ces pierres, prostitue, voue à ses dieux sa propre tête ; mais pourquoi frappe-t-il des cœurs généreux ?

« Ce bon chef, ce rare arbitre se repaît du sang innocent, et, gueule béante contre les corps pieux, il déchire de sobres entrailles, il jouit à torturer la foi.

« Adonc, bourreau, brûle, coupe, partage ces membres coagulés de boue ; briser cette fragile chose est facile. Mais ce qui ne sera pas pénétré par la douleur, c'est mon âme profonde. »

Quæritis, o miseranda manus,
Christicolûm genus ? en ego sum
Dæmonicis inimica sacris :
Idola protero sub pedibus :
Pectore et ore Deum fateor.

Isis, Apollo, Venus nihil est,
Maximianus et ipse nihil :
Illa nihil, quia facta manu :
Hic, manuum quia facta colit :
Frivola utraque et utraque nihil.

Maximianus opum dominus,
Et tamen ipse cliens lapidum,
Prostituat, voveatque suis
Numinibus caput ipse suum :
Pectora cur generosa quatit ?

Dux bonus, arbiter egregius
Sanguine pascitur innocuo,
Corporibusque piis inhians,
Viscera sobria dilacerat,
Gaudet et excruciare fidem.

Ergo age, tortor, adure, seca,
Divide membra coacta luto.
Solvere rem fragilem facile est :
Non penetrabitur interior
Exagitante dolore animus.

Exaspéré par ces paroles, le préteur s'écrie : « Enlève, licteur, cette furieuse; écrase-la de supplices ; qu'elle sente qu'il est des dieux de la patrie et que le pouvoir du prince est lourd.

« Je désirerais pourtant qu'avant ta mort, si c'est possible, tu reviennes de ta méchanceté, sombre petite fille; regarde quelles joies tu moissonnes, que te promettait une origine illustre.

« Songe à ta maison, glissée dans les larmes, et comme gémit, anxieuse, la noblesse de ta race, parce que tu meurs dans ta tendre fleur, au seuil presque de tes noces.

« Elle ne t'émeut donc pas, la pompe dorée de l'hymen ? Elle ne te touche pas, la douleur vénérable de tes vieux parents, que ta téméraire faiblesse va perdre ? Voici préparés les instruments de ton abominable mort.

« Ou le glaive te tranchera la tête, ou tu seras déchirée par les bêtes féroces, ou livrée au bûcher fumant, — déplorable enfant, au milieu du désespoir dont hurleront les tiens, — en cendres tu t'écouleras, consumée.

Talibus excitus in Furias
Prætor, ait : Rape præcipitem,
Lictor, et obrue suppliciis :
Sentiat esse Deos patrios,
Nec leve Principis imperium.

Quàm cuperem tamen, ante necem
Si potis es, revocare viam.
Torva puellala, nequitiæ!
Respice gaudia quanta metas,
Quæ tibi fert Genialis honor!

Et lacrymis labefacta domus
Prosequitur generisque tui
Ingemit anxia nobilitas,
Flore quod occidis in tenero,
Proxima dotibus, et thalamo.

Non movet aurea pompa tori,
Non pietas veneranda senum
Quos temeraria debilitas?
Ecce parata ministeria
Excruciabilis exitii.

Aut gladio feriere caput,
Aut laniabere membra feris,
Aut facibus data fumificis,
Flebiliterque ululanda tuis
In cineres resoluta flues.

« Dis-moi, c'est donc une si grosse affaire que de te dérober à tout cela ; un peu de sel, une pincée d'encens, que bien disposée tu consentirais à toucher du bout de tes doigts, et, voilà écarté, le grave châtiment. »

La martyre ne répond rien, mais elle frémit et crache à la face du tyran ; puis elle brise les statues et met le pied sur l'autel.

Aussitôt, les deux bourreaux lacèrent sa poitrine, les ongles de fer entrent dans son sein virginal, qu'ils fendent jusqu'aux os ; Eulalie compte ses plaies.

Sans pleurs ni gémissements, joyeuse et intrépide, elle chantait. La dure douleur est hors de son âme ; le sang frais qui s'écoule d'elle comme une chaude fontaine, lave sa peau et teint de pourpre ses membres.

Mais voici la dernière invention du bourreau ; on allume des lampes dont la flamme mord ses flancs et ravage ses entrailles.

Sa chevelure odorante avait glissé sur ses seins ; elle voltigeait sur ses épaules, protégeant sa pudeur virginale.

Hæc, rogo, quis labor est fugere?
Si modicum salis eminulis,
Thuris et exiguum digitis
Tangere virgo benigna velis
Pœna gravis procul abfuerit.

Martyr ad ista nihil : sed enim
Infremit, inque tyranni oculos
Sputa jacit : simulacra dehinc
Dissipat, impositamque molam
Thuribulis pede prosubigit.

Nec mora, carnifices gemini
Juncea pectora dilacerant,
Et latus ungula virgineum
Pulsat utrinque, et ad ossa secat,
Eulalia numerante notas.

Hæc sine fletibus et gemitu
Læta canebat, et intrepida.
Dirus abest dolor ex animo,
Membraque picta cruore novo
Fonte cutem recalente lavant.

Ultima carnificina dehinc,
Non laceratio vulnifica
Cratetenus, nec arata cutis :
Flamma sed undique lampadibus
In latera stomachumque furit.

Crinis odorus et in jugulos
Fluxerat, involitans humeris
Quo pudibunda pudicitia,
Virgineusque lateret honos,
Tegmine verticis opposito.

Mais la flamme crépitante vole jusqu'à son visage, et se répandant par les cheveux, gagne la tête ; la vierge, avide de mourir, aspire et boit aux flammes.

Alors, de la bouche de la martyre, émerge, en rampant, plus blanche que neige, une colombe qui paraît la quitter et suivre les astres ; c'était l'âme d'Eulalie, toute blanche, toute légère, toute innocente.

Le cou se penche, au départ de l'âme ; le feu du bûcher se meurt ; la paix est rendue aux pauvres membres inanimés ; l'oiseau semble applaudir, du battement de ses ailes, puis il gagne le sommet du temple.

Il a vu l'oiseau sortir de la bouche de la jeune fille, le satellite du tyran. Stupéfait, épouvanté, il bondit, il s'enfuit de son ouvrage ; le licteur fuit aussi.

Et voici que l'hiver glacé se met à répandre de la neige ; il en couvre tout le forum, et, sur les membres d'Eulalie encore pendants à la roue refroidie, il étend son très pâle linceul.

Flamma crepans volat in faciem,
Perque comas vegetata caput
Occupat, exsuperatque apicem :
Virgo citum cupiens obitum,
Appetit, et bibit ore rogum.

Emicat inde columba repens,
Martyris os nive candidior
Visa relinquere, et astra sequi :
Spiritus hic erat Eulaliæ
Lacteolus, celer, innocuus.

Colla fluunt, abeunte anima,
Et rogus igneus emoritur :
Pax datur artubus exanimis,
Flatus in æthere plaudit ovans,
Templaque celsa petit volucer.

Vidit et ipse satelles avem
Feminæ ab ore meare palàm,
Obstupefactus, et attonitus
Prosilit, et sua gesta fugit,
Lictor et ipse fugit pavidus.

Ecce nivem glacialis hiems
Ingerit, et tegit omne forum :
Membra tegit simul Eulaliæ,
Axe jacentia sub gelido,
Pallioli vice linteoli.

III

HYMNE A VINCENT DE SARAGOSSE

Maintenant, compagnon des anges, vous brillez avec eux sous la robe glorieuse, que, témoin indomptable, vous lavâtes dans les flots de votre sang,

Alors qu'un satellite d'idole, armé de lois atroces, voulait vous contraindre par le fer et les chaînes, à sacrifier aux dieux des nations.

Il débuta par des paroles câlines et de captieux conseils, comme un loup qui, voulant ravir une génisse, joue d'abord avec elle.

— « Le roi le plus grand de la terre, dit-il, celui qui tient le sceptre de Romulus, a décrété que tous se rangent au culte ancien des dieux.

« Vous, les Nazaréens, soumettez-vous, rejettez un rite barbare. Ces marbres sacrés que le Prince adore, apaisez-les par la fumée et le sang des victimes. »

A ces mots, Vincent se récrie, Vincent, lévite de la tribu sainte, ministre de l'autel de Dieu, l'une des sept blanches colonnes du temple :

Nunc Angelorum particeps,
Luces in insigni stola :
Quam testis indomabilis
Rivis cruoris laveras.

Cum te satelles idoli
Præcinctus atris legibus,
Litare Divis Gentium
Ferro et catenis cogeret

Ac verba primùm mollia
Suadendo blandè effuderat
Captator : ut vitulum lupus
Rapturus, alludit prius.

Rex, inquit, orbis maximus,
Qui sceptra gestat Romula,
Servire sanxit omnia
Priscis Deorum cultibus.

Vos Nazareni adsistite,
Rudemque ritum spernite,
Hæc sacra, quæ princeps colit,
Placate fumo, et victima.

Exclamat heic Vincentius,
Levita de tribu sacra,
Minister altaris Dei,
Septem è columnis lacteis.

— « Qu'elles te soient propices, ces divinités ; adore à ton gré des pierres ou du bois ; mort toi-même, fais-toi le pontife de dieux morts.

« Pour nous, nous proclamerons pour notre Père, l'auteur de la lumière et le Christ, son Fils, qui seul est Dieu véritable, ô Datien. »

Lors, celui-ci irrité : « Oses-tu donc, malheureux, dit-il, insulter la justice des dieux et des princes ?

« Le péril qui menace ta bouillante jeunesse ne t'émeut donc pas ?

« Ou observe le décret qui t'ordonne de faire fumer l'encens sur l'autel, ou il t'en coûtera une mort sanglante.

— « Soit ! répond Vincent : déploie donc tes forces, fais ce qui est en ton pouvoir, — ouvertement je résiste ;

« Apprends quelle est la voix qui nous commande : c'est le Christ et Dieu le Père. — Nous sommes ses serviteurs et ses témoins ; arrache-nous, si tu peux, la foi.

Tibi ista præsint Numina :
Tu saxa, tu lignum colas :
Tu mortuorum mortuus
Fias Deorum pontifex.

Nos lucis auctorem patrem,
Ejusque Christum filium,
Qui solus, ac verus Deus,
Datiane, confitebimur.

Heic ille jam commotior :
Audesne non felix, ait,
Jus hoc Deorum et principum,
Violare verbis asperis ?

Jus et sacratum et publicum,
Cui cedit humanum genus,
Nec te juventæ fervidæ
Instans periclum permovet ?

Hoc namque decretum cape :
Aut ara, thure et cespite
Precanda jam nunc est tibi,
Aut mors luenda est sanguine.

Respondet ille altrinsecus.
Age ergo quidquid virium,
Quidquid potestatis tibi est,
Palam reluctor, exsere.

Vox nostra quæ sit, accipe.
Est Christus, et pater Deus :
Servi hujus ac testes sumus.
Extorque, si potes, fidem.

« Tourments, cachots, ongles de fer, laminoirs qui sifflent au feu, tout, et jusqu'au suprême châtiment, la mort, n'est qu'un jeu pour les chrétiens.

« O votre sotte vanité, ô la grossière illusion de César, bien dignes de vos sens épais, vous voulez nous faire honorer des dieux,

Modelés par des mains d'ouvriers, cuits au four, à qui il manque la voix et le mouvement, des dieux immobiles, aveugles, muets.

« C'est pour eux que de somptueux édifices s'élèvent en un marbre splendide, pour eux, que tombent, égorgés, les cous des taureaux mugissants:

« Oui, ils sont là aussi, les esprits qui les habitent, mais ce sont des instituteurs de crimes : oui, les garants de votre salut, errants, impuissants, immondes,

« Sont là qui, en secret, vous excitent à toutes les abominations, vous poussent au carnage des justes et à la dévastation du peuple pieux.

« Ils connaîtront bientôt, ils savent déjà que le Christ est puissant et vivant et qu'approche son règne, formidable aux perfides.

Tormenta, carcer, ungulæ,
Stridensque flammis lamina,
Atque ipsa pœnarum ultima,
Mors Christianis ludus est.

O vestra inanis vanitas,
Scitumque brutum Cæsaris,
Condigna vestris sensibus
Coli jubentis Numina,

Excisa fabrili manu,
Cavis recocta et follibus :
Quæ voce, quæ gressu carent,
Immota, cæca, elinguia.

His sumptuosa splendido
Delubra crescunt marmore :
His colla mugentium
Percussa taurorum cadunt.

Adsunt et illic spiritus :
Sed sunt magistri criminum,
Vestræ et salutis aucupes,
Vagi, impotentes, sordidi :

Qui vos latenter incitos
In omne compellunt nefas,
Vastare justos cædibus,
Plebem piorum carpere.

Norunt et ipsi ac sentiunt
Pollere Christum et vivere,
Ejusque jam mox affare
Regnum tremendum perfidis.

« Ne vont-ils pas, clamant eux-mêmes, quand, des asiles des corps, on les chasse par la vertu et le nom du Christ, que dieux et démons ne sont qu'un ? »

Comme il tonnait ainsi, le juge, pour le faire taire, crie : « Fermez-lui la bouche; que le misérable n'en lance pas davantage.

« Vite, licteurs, cherchez-nous ces hommes, repus des chairs des coupables et dont les mains sont si bien exercées.

« Et que l'insolent s'aperçoive qu'on ne touche pas à la justice des préteurs, et qu'on ne se moque pas impunément de nos dieux.

« Soulevez-le, les bras liés et tordus, puis laissez-le retomber de façon que, partout désarticulés, un à un ses os craquent.

« Puis à petits coups, mettez à nu les côtes et qu'au travers de ses blessures son foie déchiqueté palpite. »

De tout cela, le soldat de Dieu ne faisait que rire, raillant les mains sanglantes de ne pouvoir enfoncer assez profond les ongles de fer.

Clamant fatentes denique
Pulsi è latebris corporum,
Virtute Christi et nomine
Divique et iidem Dæmones.

His intonantem martyrem
Judex profanus non tulit.
Conclamat : Os obtrudite,
Ne plura jactet improbus.

Vocem loquentis claudite,
Raptimque, lictores, date
Illos reorum carnibus
Pastos, manuque exercitos.

Jam faxo jus prætorium
Conviciator sentiat,
Impunè ne nostris sibi
Diis destruendis luserit.

Vinctum retortis brachiis,
Sursum ac deorsum extendite,
Compago donec ossium
Divulsa, membratim crepet.

Post hinc hiulcis ictibus
Nudate costarum abdita,
Ut per lacunas vulnerum
Jecur retectum palpitet.

Ridebat hæc miles Dei,
Manus cruentas increpans,
Quod fixa non profundius
Intraret artus ungula.

Déjà toute la vigueur de ces brutes, épuisée, était tombée ; haletants, ils lâchaient les fouets, de fatigue.

Lui, tout joyeux, le front serein, ombré d'aucun nuage, ne voyait que vous, Christ, qui étiez venu.

« Voyez ce visage, criait Datien en fureur. O honte, il est joyeux, il resplendit, il nous nargue, torturé plus allègre que le bourreau.

« Votre vigueur, exercée par tant d'exécutions est sans effet contre cet homme ; l'art des supplices est vaincu.

« Vous, nourrissons de la geôle, couple jusque-là invaincu, reposez un peu vos bras ; respirez, pour que vos forces reviennent.

« Une fois séchées, ses plaies, quand une cicatrice se formera sur le sang caillé, une main violente la rouvrira. »

A ceci, le lévite répond : « Que si tu t'aperçois que languit l'énergie de tes chiens, toi, plus grand carnassier,

Ac jam omne robur fortium
Eviscerando cesserat,
Nisusque anhelus solverat
Fessos lacertorum toros.

Ast ille tanto lætior,
Omni vacantem nubilo
Frontem serenam illuminat,
Te, Christe, præsentem videns.

Quis vultus iste, pro pudor!
Datianus aiebat furens.
Gaudet, renidet, provocat,
Tortore tortus acrior.

Nil illa vis exercita
Tot noxiorum mortibus
Agone in isto proficit,
Ars et dolorum vincitur.

Sed vos, alumni carceris,
Par semper invictum mihi,
Cohibete paulum dexteras,
Respiret ut lassus vigor.

Præcisa rursus ulcera,
Dum se cicatrix colligit
Refrigerati sanguinis,
Manus resulcans diruet.

His contra Levites refert :
Si jam tuorum perspicis
Languere vigorem canum,
Age ipse, major carnifer!

« Montre-leur comment on brise les dernières résistances ; mets toi-même la main à l'ouvrage, et bois mon sang chaud.

« Mais tu te trompes si tu te figures me punir, lorsque, ces membres sujets à la mort, tu les tues dans les tortures.

« Il est un autre moi, au dedans, que nul ne peut violenter, libre, tranquille, intact, exempt des tristes douleurs.

« Ce que tu travailles à détruire, avec un si furieux effort, n'est qu'un vase d'argile déjà ébréché, et qui, d'une façon ou de l'autre, doit être brisé.

« Donc, maintenant, acharne-toi à le frapper, à l'entamer. L'esprit debout au dedans de moi, qui foule aux pieds ta folle tyrannie,

« Celui-là, harcèle-le, martèle-le. Invaincu, insurmontable, au dessus des orages, il n'est soumis qu'à Dieu. »

Il dit, et de nouveau les crocs stridents le labourent ; alors le fourbe préteur siffle ces paroles vipérines :

Ostende quo pacto queant
Imos recessus scindere,
Manus et ipse interfere,
Rivosque ferventes bibe.

Erras, cruente, si meam
Te rere pœnam sumere,
Cum membra morti obnoxia
Dilancinata interficis.

Est alter, est intrinsecus,
Violare quem nullus potest :
Liber, quietus, integer,
Exsors dolorum tristium.

Hoc, quod laboras perdere
Tantis furoris viribus,
Vas est solutum ac fictile,
Quocunque frangendum modo.

Quinimo nunc enitere
Illum secare ac plectere :
Qui perstat intus, qui tuam
Calcat, tyranne, insaniam.

Hunc, hunc lacesse, hunc discute
Invictum et insuperabilem,
Nullis procellis subditum,
Solique subjectum Deo.

Hæc fatur et stridentibus
Laniatur uncis denuo :
Cui prætore ore subdolo
Anguina verba exsibilat.

« Puisque une telle obstination durcit ton cœur calleux, au point que tu aurais en abomination de toucher à notre coussin,

« Découvre-nous au moins les livres secrets et que soit livrée aux flammes la criminelle semence.. »

— « Ce feu dont ta malice menace les écritures mystiques, tu en seras brûlé toi-même justement, dit le martyr,

« Car la cohorte des anges sera la vengeresse de ces livres et ta langue chargée de tant de venin sera dévorée par leur foudre.

« Tu vois les cendres de ceux de Gomorrhe et la poussière de Sodome, qui témoignent de leur perte éternelle.

« Voilà tes modèles, ô serpent. Cette fumée de soufre, de bitume et de poix te vêtira, au fond du Tartare. »

Le persécuteur pâlit, rougit, bouillonne, tordant ses yeux fous, grinçant des dents, tout écumeux.

Il ordonne les derniers supplices : par le feu, le lit de fer et les lames il fait donner la question.

Si tanta callum pectoris
Prædurat obstinatio,
Pulvinar ut nostrum manu
Abomineris tangere :

Saltem latentes paginas,
Librosque opertos detege,
Quo secta pravum seminans
Justis cremetur ignibus.

His, martyr, auditis, ait :
Quem tu, maligne, mysticis
Minitaris ignem litteris.
Flagrabis ipse hoc justius.

Romphœa nam cœlestium
Vindex erit voluminum,
Tanti veneni interpretem
Linguam perurens fulmine.

Vides favillas indices
Gomorrhœorum criminum :
Sodomita nec latet cinis,
Testis perennis funeris.

Exemplar hoc, serpens, tuum est :
Fuligo quem mox sulfuris,
Bitumen et mistum pice
Imo implicabunt Tartari.

His persecutor saucius
Pallet, rubescit, æstuat,
Insana torquens lumina,
Spumasque frendens egerit.

Tunc deinde cunctatus diu
Decernit extrema omnium :
Igni, gravato et laminis
Exerceatur quæstio.

Le martyr, d'un pas empressé, se hâte vers ces présents du bourreau, et, par sa joie, anticipe sur les tortures.

Le voici, dans l'arène glorieuse; l'espérance lutte avec la cruauté, la patience du martyre avec l'ingéniosité du bourreau.

On dresse un lit de fer hérissé de dents, sous lequel une masse de charbons exhale une vapeur vivante.

Le saint, le visage tranquille, monte sur le bûcher ; il a l'air d'un lauréat qui va chercher sa couronne.

On lave ses brûlures avec de l'huile bouillante ; la terrible rosée s'insinue à travers ses membres.

Impassible, il a l'air d'ignorer qu'il souffre ; il tourne ses yeux vers le ciel où ses mains enchaînées ne peuvent tendre.

Enlevé de là plus fort que jamais, on l'enfouit dans un antre lugubre, de peur que le libre usage de la lumière n'anime encore son fier esprit.

Il est, au fond de l'ergastule, un lieu plus noir que les ténèbres et qu'étranglent les murs serrés d'un ancien four.

Hæc ille sese ad munera
Gradu citato proripit,
Ipsosque pernix gaudio
Pœnæ ministros prævenit.

Ventum ad palestram gloriæ :
Spes certat et crudelitas :
Luctamen anceps conserunt
Hinc martyr, illinc carnifex.

Serrata lectum regula
Dente in frequenti exasperat :
Cui multa carbonum strues
Vivum vaporat halitum.

Hunc sponte conscendit rogum,
Vir sanctus ore interrito :
Ceu jam coronæ conscius
Celsum tribunal scanderet.

Arvina post hinc igneum
Impressa cauterem lavit,
Vis unde roris fumidi
In membra sensim liquitur.

Hæc inter immotus manet
Tanquam dolorum nescius,
Tenditque in altum lumina :
Nam vincla palmas presserant.

Sublatus inde fortior
Lugubre in antrum truditur :
Ne liber usus luminis
Animaret altum spiritum.

Est intus imo ergastulo
Locus tenebris nigrior :
Quem saxa mersi fornicis
Angusta clausum strangulant

Là pèse une éternelle nuit, qu'aucun astre ne pénètre ; c'est l'enfer de cette horrible prison.

Dans cette fosse l'ennemi féroce fait jeter le martyr, à qui on a enfoncé des ceps dans les pieds.

Puis il ordonne que des tessons pointus soient étendus dessous.

On lui compose ainsi tout un lit d'épines qui, sous son corps sans sommeil, enfonceront leurs dards.

Telles étaient les savantes imaginations du monstre ; mais les calculs de Belzébuth, le Christ les détruit.

Car voici que l'aveugle cachot fulgure de splendeur, et que, d'un double coup de lance les murs rompus, la clarté passe.

Vincent reconnaît qu'approche ce qu'il avait espéré, la récompense de tant de peine, le Christ, porteur de lumière.

Il voit aussi les morceaux de tessons se couvrir de molles fleurs et la prison s'emplir de parfum.

Æterna nox illic latet,
Expers diurni sideris :
Hic carcer horrendus suos
Habere fertur Inferos.

In hoc barathrum conjicit
Truculentus hostis martyrem,
Lignoque plantas inserit,
Divaricatis cruribus.

Fragmenta testarum jubet
Hirta impolitis angulis
Acuminata, informia
Tergo jacentis sternerent.

Totum cubile spiculis
Armant dolores anxii :
Insomne qui subter latus
Mucrone pulsent obvio.

Hæc ille versutus, vafra
Meditatus arte struxerat :
Sed Belzebutis callida
Commenta Christus destruit.

Nam carceralis cæcitas
Splendore lucis fulgurat,
Duplexque morsus stipitis,
Ruptis cavernis, dissilit.

Agnoscit heic Vincentius
Adesse quod speraverat,
Tanti laboris præmium,
Christum datorem luminis.

Cernit deinde fragmina
Jam testularum, mollibus
Vestire semet floribus,
Redolente nectar carcere.

Des anges en troupe sont là qui lui parlent ; l'un d'eux, le visage plus auguste, le salue :

— « Lève-toi, martyr admirable, lève-toi, dans la sécurité de ton cœur, et veuille te joindre, pareil à nous, à nos phalanges augustes.

« Car voici courue ta carrière douloureuse ; voici que par une belle mort est close toute ta passion.

« O soldat invincible, fort entre les plus forts ;

« Le Christ, spectateur de tes combats, les paie d'une vie qui ne finira plus ; compagnon de sa croix, il te couronne de sa large droite.

« Dépose ce caduc petit vase formé de terre, qui a fini par se dissoudre et, libre, viens au ciel. »

Il dit et les portes closes sont rompues par la lumière qui brille au-dedans et par les fentes, un faible éclat en pénètre au dehors.

Hagard d'épouvante, le geôlier du funèbre seuil, que le souci toute la nuit avait attaché à la sauvage demeure, regarde.

Quin et frequentes Angeli
Stant ac loquntur cominus :
Quorum unus ore augustior
Compellat his dictis virum.

Exsurge, martyr inclyte,
Exsurge securus tui,
Exsurge, et almis cœtibus
Noster soldalis addere.

Decursa jam satis tibi
Pœnæ minacis munia
Pulchroque mortis exitu
Omnis peracta est passio.

O miles invictissime,
Fortissimorum fortior,
Jam te ipsa sæva, et aspera
Tormenta victorem tremunt.

Spectator hæc Christus Deus
Compensat ævo intermino,
Propriæque collegam crucis
Larga coronat dextera.

Pone hoc caducum vasculum
Compage textum terrea,
Quod dissipatum solvitur,
Et liber in cœlum veni.

Hæc ille. Sed clausas fores
Interna rumpunt lumina,
Tenuisque per rimas nitor
Lucis latentis proditur.

Hoc cum stuperet territus
Obsessor atri luminis,
Quem cura pernox manserat
Servare feralem domum :

Il entend le chant du martyr, auquel, comme une seconde voix répond, en écho, le cachot sonore.

Effrayé, il colle ses yeux aux interstices des gonds ;

Il voit fleurir le lit de tessons et son prisonnier, les liens brisés, qui se promène en chantant.

Les oreilles du préteur sont pleines du bruit de ce miracle; la colère, la douleur, la honte roulent dans son cœur dépité.

« Qu'on le tire de prison, dit-il ; qu'avec de tendres soins on le ranime, pour fournir une neuve pâture à de nouvelles douleurs. »

Alors de toute la ville vous eussiez vu descendre en foule le peuple fidèle, pour lui faire une molle couche et sécher ses plaies vives.

Celui-ci parcourt des yeux le sillon double des ongles de fer : celui-là baise le sang rouge de son corps.

La plupart teignent des tuniques de lin à ce sang qui s'égoutte, afin d'assurer à leur postérité une protection sainte.

Psallentis audit insuper
Prædulce carmen martyris,
Cui vocis instar æmulæ
Conclave reddit concavum.

Pavens deinde introspicit
Admotu quantum postibus
Acies per arctas cardinum
Intrare juncturas potest.

Vernare multis floribus
Stramenta testarum videt,
Ipsumque vulsis nexibus
Obambulantem pangere.

Implentur aures turbidi
Prætoris hoc miraculo :
Flet victus et volvit gemens
Iram, dolorem, dedecus.

Exemptus, inquit, carcere,
Paulum benignis fotibus
Recreetur, ut pastum novum
Pœnis refectus præbeat.

Coire toto ex oppido
Turbam fidelem cerneres,
Mollire perfultum torum
Siccare cruda vulnera.

Ille ungularum duplices
Sulcos pererrat osculis :
Hic purpurantem corporis
Gaudet cruorem lambere.

Plerique vestem lineam
Stillante tingunt sanguine,
Tutamen ut sacrum suis
Domi reservent posteris.

Le propre gardien de la geôle, le portier de la maison de fer, ainsi que le rapportent les Anciens, soudain crut lui-même au Christ.

Cependant, a peine a-t-il posé la tête sur l'oreiller, le martyr s'ennuie de son repos, la soif de la mort l'enflamme.

Si toutefois on peut appeler mort, ce qui, de l'ergastule corporel libère l'âme et la restitue à Dieu, son auteur.

Et droit, par quelque haut sentier, il s'ouvre vers le Père ce chemin qu'autrefois avait gravi le bienheureux Abel frappé par un frère impie.

Les blanches théories des Saints l'entourent, et son émule en captivité, Jean-Baptiste, l'appelle.

Mais l'ennemi du nom chrétien cuisait dans son venin ;

Vous eussiez dit d'un dragon dont on aurait cassé les dents. Il s'est évadé, le rebelle, hurle-t-il ; il a remporté sa palme.

« Mais, il me reste de frapper son cadavre, de le livrer aux fauves, de le donner à manger aux chiens.

Tunc ipse manceps carceris,
Et vinculorum janitor,
Ut fert vetustas conscia,
Repente Christum credidit.

At vero postquam lectuli
Martyr quietem contigit.
Æger morarum tædio,
Est mortis incensus siti.

Si mors habenda hujusmodi est
Quæ corporali ergastulo .
Mentem resolvit liberam
Et reddit auctori Deo.

Cui recta celso tramite
Reseratur ad patrem via
Quam fratre cæsus impio
Abel beatus scanderat.

Stipant euntem candidi
Hinc inde sanctorum chori,
Parique missus carcere
Baptista Joannes vocat.

At Christiani nominis
Hostem coquebant irrita
Fellis venena, et lividum
Cor efferata excusserant.

Sævire inermem crederes
Fractis draconem dentibus.
Evasit exsultans, ait,
Rebellis et palmam tulit.

Sed restat illud ultimum,
Inferre pœnam mortuo,
Feris cadaver tradere,
Canibusve carpendum dare.

« J'anéantirai si bien ses os, qu'il n'aura pas de sépulture, où sa secte moutonnière puisse attacher sa vénération et suspendre le titre de martyr. »

Il dit, grinçant des dents et, forfait exécrable, il fait déposer le corps sacré, nu et sans suaire, entre les roseaux.

Mais nulle bête affamée, nul oiseau de proie n'ose souiller le glorieux trophée de son contact impur.

Mieux, si quelque oiseau suspect battant des ailes, tournoie trop près, une attaque impétueuse le met en fuite.

Car le corbeau, donné jadis à Elie, pour lui porter sa nourriture, fait la garde avec zèle et de son œil obstiné le couve.

Du taillis voisin, chassé par le bruit affreux de ses ailes, qui lui battent les yeux, un loup énorme s'est enfui.

Que te semble, Datien, d'un tel prodige? Et comme secrètement ton amour propre a dû saigner.

Jam nunc et ossa exstinxero,
Ne sit sepulchrum funeris,
Quod plebs gregalis excolat,
Titulumque figat martyris.

Sic frendit et corpus sacrum,
Profanus, ah! dirum nefas,
Nudatum, negato tegmine,
Exponit inter carices.

Sed nulla dirarum fames
Aut bestiarum, aut alitum
Audet tropæum gloriæ
Fœdare tactu squalido.

Quin si qua clagens improbe
Circumvolaret eminus,
Trucis volucris impetu
Depulsa vertebat fugam.

Nam corvus Eliæ datus
Olim, ciborum portitor,
Hoc munus implet sedulo,
Et irremotus excubat.

Hic ex frutectis proximis
Infestus alarum sono,
Oculosque pennis verberans,
Exegit immanem lupum.

Quis audienti talia
Datiane, tunc, sensus tibi?
Quantis gementem spiculis
Figebat occultus dolor?

Quand tu t'es vu vaincu par un cadavre, ne pouvant venir à bout d'ossements, inférieur à des membres sans vie.

Opiniâtre tyran, reconnais-tu maintenant ton impuissance ? Rien ne te brisera-t-il ?

— « Rien, dis-tu. Je ne cèderai pas. Si la férocité des fauves s'adoucit et si la clémence pénètre jusqu'aux corbeaux voraces,

« Moi, je plongerai le cadavre dans les flots. L'eau démente ne distingue pas les naufragés ; jamais l'abîme écumeux n'a su ce que c'était que pardonner.

« Ou bien à jamais vagabond, jouet des vagues capricieuses, il s'en ira, emporté, servant de pâture aux troupes de squales,

« Ou bien sous l'escarpement des écueils, les murènes tapies dans le creux des roches, mettront en pièces ses entrailles.

« Qui de vous, ô mes vaillants, habile à conduire une barque, d'une rame rude, se chargera de fendre la mer?

Cum te perempti corporis
Virtute victum cerneres,
Ipsis et impar ossibus,
Vacuisque jam membris minor ?

Sed quis, tyranne pertinax,
Hunc impotentem spiritum
Determinabit exitus ?
Nullus ne te franget modus?

Nullus, nec unquam desinam.
Nam, si ferina immanitas
Mansuescit et clementia
Corvos voraces mitigat,

Mergam cadaver fluctibus :
Insana nunquam naufragis
Ignoscit unda et spumeum
Nescit profundum parcere.

Aut semper illic mobilis
Incerta per ludibria
Vagis feretur fluctibus,
Squamosa pascens agmina :

Aut sub fragosis rupibus
Scabri petrarum murices
Inter recessus scrupeos,
Discissa rumpent viscera.

Ecquis virorum strenue
Cymbam peritus pellere.
Remo, rudente et carbaso,
Secare qui pontum queas ?

« Qu'il tire du lit de roseaux le corps qui y gît intact,

« Qu'il l'enferme dans une corbeille et qu'il y attache une pierre, qui l'entraîne au fond des eaux.

« Puis qu'il le noie, sitôt qu'il sera hors de la vue du rivage. »

Un soldat du nom d'Eumorphio, violent et brutal, s'offre pour cette besogne.

Il emplit un sac du corps, l'y coud, se lance au loin à travers la mer orageuse, et l'y jette.

O toute puissante vertu de Dieu, créatrice de tout, qui jadis aplanis sous les pieds du Christ les flots enflés,

Afin que foulant de ses talons secs le dos des vagues il s'avançât, piéton du vaste gouffre.

Tu ordonnes maintenant à la mer d'incliner ses vagues et de ramener doucement au rivage le saint corps.

Rapias palustri è cespite
Corpus, quod intactum jacet,
Levique vectum lembulo
Amplum per æquor auferas.

Sed complicatum sparteus
Claudat cadaver culleus :
Quem fune connexus lapis
Præceps in altum deprimat.

At tu per undas emices
Rorante præceps palmula,
Donec relictum longior
Abscondat adspectus solum.

Hæc jussa quidam militum,
Eumorphio nomen fuit,
Violentus, audax, barbarus,
Furore fervens arripit.

Funale textum conserit,
Suto quod implet corpore.
Emensus et multum freti
Inter procellas excutit.

O præpotens virtus Dei,
Virtus creatrix omnium :
Quæ turgidum quondam mare,
Gradiente Christo, straverat

Ut terga calcans æquoris
Siccis mearet passibus,
Plantas nec undis tingeret,
Vasti viator gurgitis.

Nec non et ipsa nunc jubet
Servire sancto corpori
Pontum quietis lapsibus
Ad curva pronum littora.

L'énorme pierre meulière vogue comme un peu d'écume, et gardienne d'un tel dépôt, la toile rase les flots.

Stupides, les nautonniers la regardent, sous son couvercle de marbre, qui s'en retourne doucement, au souffle des brises estivales.

Ils essaient de l'atteindre, mais le cadavre vole devant eux vers le rivage, où la terre paisible le recueille

Saxum molaris ponderis
Ut spuma candens innatat,
Tantique custos pignoris
Fiscella fertur fluctibus.

Cernunt stupentes navitæ
Vectam remenso marmore,
Labi retrorsum leniter
Æstu secundo et flamine.

Certant et ipsi concito
Pontum phaselo scindere :
Longe sed artus prævolant
Telluris ad mollem sinum.

PAULIN DE NOLE

Un pauvre homme du peuple, paysan de son état, avait un couple de bœufs dont le travail nourrissait sa chétive vie. Tantôt il les attelait pour des charrois à prix faits, tantôt il les louait pour des labours : c'était une manière de revenu. En eux reposaient tout son espoir, tout son avoir. Ils lui étaient chers plus que ses enfants, plus que lui-même ; ils étaient ses fils. Il veillait à ce qu'ils fussent bien repus ; il en avait un soin tout paternel ; il eût plutôt épargné sur ses enfants que sur eux ; pas de gramen, pas de paille, mais de bon blé qu'il refusait à lui-même et aux siens, voilà ce que, la faim au ventre, il leur portait, indigent pour lui, riche pour eux.

Or, ces tant chers consolateurs de sa vie, une nuit

Quidam homo re tenuis, plebeius origine, cultu
Rusticus, è geminis angustam bobus alebat
Pauperiem mercede jugi : nunc subdere plaustris
Suetus eos, oneri pacta regione vehendo,
Nunc operæ pretium sub aratra aliena locatis
Paupertatis habens reditum : spes anxia resque
Tota inopi par illud erat. Non carior illi
Progenies, aut ipse sibi : sed pignora et ipsos
Ducebat : neque cura minor saturare juvencos,
Quam dulces natos educere ; parcior imo
Natis, quam pecori caro ; non gramine vili
Illos, aut sterili paleâ, sed tegminè aprico
Algidus, et de farre sibi natisque negato
Esuriens pascebat, egens sibi, dives in illis.

Hos igitur tam cara suæ solamina vitæ,

que le malheureux était enseveli dans un sommeil plus lourd que de coutume, il les perdit ; sans bruit, un voleur les lui emmena.

En se levant, au jour, pour les atteler, l'infortuné trouva l'étable vide ; il court les chercher dans les champs où il les mène d'habitude ; il va à droite, à gauche, mais bientôt las de se tromper toujours, et d'errer sur des traces incertaines, épuisé d'espérances et d'imaginations, il finit par ne plus compter sur les moyens humains ; alors, rempli de piété, Dieu inspirant son cœur brisé, il élève au ciel son âme défaillie ; tout de suite, il est réconforté et dans sa confiance il se voit déjà exaucé ; prompt il court au sanctuaire de saint Félix ; il aborde avec de grands pleurs l'enceinte sacrée, se prosterne aux portes où il colle des baisers ; de larmes il inonde tout le sol ; sur le seuil il s'effondre et, de ses bœufs volés dans

Nocte miser quadam somno graviore sepultus
Amisit taciti furto prædonis abactos ;

Exurgensque die reduci, de more jugandos
Infelix primò in vacuis præsepibus intus,
Moxque foris frustrà notis quæsivit in agris :
Illicò sed fessus cassis erroribus ultrò
Atque citrò, postquam nullis vestigia signis
Certe videt, spebus frustrata indage peremptis,
Humanam desperat opem, et pietate repletus,
Adspirante Deo depressam in pectore fracto
Erigit in cœlum mentem ; et mox corde refecto,
Præsumente fide spem voti compotis haurit,
Sanctaque Felicis rapido petit atria cursu,
Ingressusque sacram magnis cum fletibus aulam,
Sternitur ante fores, et postibus oscula figit,
Et lacrymis rigat omne solum, pro limine sancto

la nuit, à saint Félix, comme à leur gardien, il demande compte vivement et mêle à des paroles suppliantes des récriminations :

« Saint Félix, toi qui toujours eus pitié de mes peines, et qui maintenant m'oublies, pourquoi et au profit de qui, je t'en prie, m'abandonnes-tu dépouillé? J'ai perdu les chers jouvenceaux que je tenais de ta libéralité, que je venais si souvent te recommander, que ta sollicitude me conservait et qu'elle paissait pour moi. Sous ta garde ils étaient saufs et ta droite pourvoyante les maintenait beaux et gras. Malheureux que je suis, cette nuit me les a ôtés. Et, à présent, que faire? A qui aller conter ma déception? Qui incriminer? Me plaindrai-je à toi de tes torts? Accuserai-je mon patron de m'avoir oublié?

« Tu m'as laissé envahir par un sommeil si épais que je n'ai pas senti les voleurs fracturer ma clôture.

Fusus humi, et raptos nocturna fraude juvencos
A Felice pio, velut à custode reposcit,
Increpitans, miscet que precantia verba querelis.

Felix sancte meos semper miserate labores,
Nunc oblite meî, cur me rogo, vel cui nudum
Deseris? Amisi caros tua dona juvencos,
Sæpe tibi supplex quos commendare solebam;
Quos tua perpetuo servabat cura favore,
Pascebatque mihi. Tua nam custodia salvos,
Dextraque sufficiens illos præstabat opimos
Quos misero mihi nox hæc abstulit. Heu! quid agam nunc?
Quò deceptus eam? quem criminer? An tibi de te
Conquerar? immemoremque mei accusabo patronum?

Qui mihi sopito tam densum irrepere somnum,
Ne mea sentirem perstringere claustra latrones,

Et tu ne leur as pas seulement fait peur. Tu les as éclairés pour qu'ils me volent. As-tu pris le moindre soin de laisser d'eux des indices qui permettent de les retrouver? Comment leur courir après? Où aller? Tout pour moi dans cette affaire est obscur; et maintenant il me semble que ma propre maison m'est close, où je pleure la perte de mes élèves; je n'ai plus rien à quoi je tienne, plus rien que j'aie plaisir à voir et qui me donne du cœur à travailler.

« Ah! malheureux quand et où retrouverai-je les pareils? Et si je les trouvais avec quoi les payer? Avec ceux-là je m'estimais riche dans ma pauvreté. Rends-les-moi donc; je n'en veux pas d'autres. Oh! je ne perdrai pas mes pas à les chercher; c'est ici qu'ils me sont dus. Ils me seront rendus sur ce seuil même où je te supplie, où je m'attache à toi. Pourquoi les chercherais-je et où? Je ne connais pas mes

Passus es? et nullo fregisti dura pavore
Pectora? nec lucem tenebris furtoque dedisti?
Aut ullis profugos curasti prodere signis?
Quo modò discurram? Quò deferar? Omnia cæcis
Structa mihi latebris; nunc et mea tecta videntur
Clausa mihi, abductis ubi desolatus alumnis
Nil habeo, quod habere velim; quod dulce videnti
Dulce laboranti non irrita gratia præstet.

Hos ubi nunc quæram miserandus? quandò vel usquàm
Inveniam tales? aut unde parabo repertos?
Qui solos habui contentæ rusticus illos
Paupertatis opes? Ipsos igitur mihi redde,
Nolo alios. Nec eos ullâ regione requiram,
Hic mihi debentur; hæc illos limina reddent,
In quibus ipsum te supplex adstringo, tibique
Hæreo: cur quæram, aut ubi, quos ignoro latrones?

voleurs. Mon débiteur est ici ; le gardien me sera caution du voleur ; oui, toi, saint, tu es coupable, tu leur as servi de complice, je te tiens ; tu sais où ils sont, toi qui, à la lumière du Christ, vois tout ce qui est caché, toi dont l'œil atteint les choses au loin absentes et, du sein de Dieu où tout est renfermé, embrasses tout. En quelque retraite que se cachent mes larrons ils ne peuvent ni se dérober à toi, ni s'évader de toi. Rends-moi donc, rends mes bœufs, empoigne mes voleurs.

« Quant aux coupables, je ne les recherche pas ; qu'ils aillent se faire pendre; je sais ta manière, saint, tu es incapable de punir un méfait ; tu aimes mieux corriger les gens par le pardon que de les perdre par un châtiment.

« Donc, faisons un accord, nous deux ; prends ce qui te revient, donne-moi mon dû ; que mes inté-

Debitor hic meus est; ipsum pro fure tenebo
Custodem ; tu, sancte, reus mihi, conscius illis
Te teneo; tu scis ubi sint, qui lumine Christi
Cuncta et operta vides, longeque absentia cernis,
Et capis, includente Deo, quo cuncta tenentur,
Atque ideo occulti fures, quacumque latebrâ
Non tibi celantur, nec de te evadere possunt.
Redde igitur mihi, redde boves et corripe fures.

Sed non quæro reos, abeant, non nescio mores,
Sancte, tuos, nescis malè facta rependere, mavis
Emendare malos veniâ, quam perdere pœnâ.

Conveniat nobis igitur; sic divide mecum
Quæ tua, quæ mea sunt; indemnis stet mea per te
Utilitas, justeque tuas clementia partes.

rêts soient saufs, et que ta clémence réserve à son tribunal les parties, c'est juste ; équilibre les choses ; renvoie les coupables, ils sont à toi, rends mes bœufs, ils sont à moi.

« Voilà notre accord ; il ne te reste plus de motif pour différer, hâte-toi de me tirer de peine. Car c'est une affaire bien résolue, je ne m'en irai pas d'ici, je ne lâcherai pas cette porte, que tu ne m'aies secouru. Pour peu que tu tardes, je déposerai ma vie sur ton seuil et tu ne me retrouveras plus, quand tu ramèneras mes bœufs pour me les rendre. »

Ainsi d'une voix querelleuse mais d'une âme pleine de foi plorait le bouvier et tout le long du jour sans cesse il pria, tant qu'enfin l'entendit le joyeux Martyr. Et avec le Seigneur celui-ci s'amusa et rit de ses invectives, et en récompense de sa foi

Vindicet æquatoque tuum libramine constet
Judicium : tibi solve reos, mihi redde juvencos.

Ecçe tenes pactum, famuli jam nulla morandi
Causa tibi ; accelera tantis me solvere curis.
Nam mihi certa manet sententia cedere nusquàm,
Donec subvenias, nec ab isto poste refigi ;
Ni properas, isto deponam in limine vitam,
Nec jàm reperies, cui reddas fore redductos.

Talia voce quidem querulâ, sed mente fideli
Plorantem, totoque die sine fine precantem,
Audivit lætus non blando supplice Martyr,
Et sua cum Domino ludens convitia risit ;

plutôt que de son insolente plainte, il se met en devoir de ne pas le faire trop attendre.

Pendant ce temps, le jour coula, le soir vint, mais le bonhomme n'arrêtait ni de prier ni de pleurer, et toujours figé à la porte, il répétait : « On ne m'arrachera pas d'ici, j'y mourrai, si je n'y reçois ce qui est ma raison de vivre. » A la fin, cependant, comme la pleine nuit obligeait à fermer la porte, et que lui, oublieux du temps et ne pensant qu'à ses malheurs, obstruait de tout son corps l'ouverture, après qu'on lui eût en vain crié aux oreilles de se retirer, une main violente le saisit et la foule l'arracha de là, tandis qu'il se débattait, et le jeta hors de l'enceinte sacrée.

Ainsi chassé, il gémit avec plus d'amertume et gagne sa maison ; de ses sanglots résonnent les silences de la nuit et de ses plaintes immenses au loin

Poscentisque fide, non libertate dolentis
Motus, opem properat ; paucis mora ducitur horis.

Interea labente die, jam vespere ducto,
Nec precibus dabat ille modum, nec fletibus ; una
Vox erat affixi foribus : Non eruar istinc,
Hic moriar, vitæ nisi causam protinùs istic
Accipiam. » tandem tamen, ut jàm plurima tutum
Nox secretum adytis fieri cogebat ; et ille
Temporis oblitus, damni memor, ostia prono
Ore premens; toto prohibebat corpore claustra.
Sed multis frustrà pulsatum vocibus aures
Aggreditur violenta manus ; tandemque revellit
Turba reluctantem, et sanctâ procul exigit aulâ.

Pulsus ab æddituis flet amariùs, et sua lugens
Tecta pectit, resonant plangore silentia noctis,

les lieux solitaires retentissent, jusqu'à ce que, malgré lui, il arrive. Et, en entrant dans l'ombre noire de sa chaumière silencieuse, quand, du seuil muet il revoit son étable nue, quand il voit qu'il a beau frapper, il n'entend pas de ses bœufs tinter les sonnettes, comme ils faisaient en secouant leurs cous, ni plus doucement crier sous leurs langues lentes le bronze creux des mangeoires, tandis qu'ils remâchaient dans leur gorge les nourritures ramenées, alors, comme d'une blessure rouverte, sa douleur lui revient entière, et quoique le chagrin l'empêche de dormir, il invente ce soulagement d'aller s'étendre dans l'étable, sur le sol qu'ils ont foulé ; et de cette dure couche ses membres brisés ne gémissent pas, même il y trouve un réconfort ; et il ne se rebute pas de la saleté du lieu ; il y respire l'odeur familière de ses bêtes chéries, et la puanteur ne pue

Questibus et magnis latè loca sola resultant ;
Donec et invitus pervenit, et atra silentis
Ingrediens tugurî penetralia, rursus ab ipso
Culminis introïtu taciti, ut præsepia vidit
Nuda boum, et nullos dare tintinnabula pulsus,
Excussa ut service boum crepitare solebant,
Molliùs aut lentis cava linguis æra ferire,
Armentum reduces dum gutture ruminat escas :
His graviùs tanquam rescisso vulnere, planctum
Integrat : et quanquam neget ægro cura quietem,
Pervigili tamen hæc dat solamenta dolori,
Ut bubus stabulata suis loca corpore fuso
Pressa superjaceat ; nec duro fracta cubili
Membra dolent, juvat ipsa injuria ; nec situs horret
Sordentis stabuli, quia notum reddit odorem
Dilecti pecoris, nec fætor fætet amanti

pas à celui qui aime. Tous les vestiges qu'elles ont laissés de leurs derniers pas, il les regarde, il les palpe de la main, les repalpe, gémit, ajoute la froideur de ses membres à la trace déjà froide de leurs pieds. A défaut de son corps, il envoie son âme à la chapelle sacrée de Saint-Félix; il invoque le saint en pleurant, il l'appelle par son nom; il ne désespère pas de son secours et n'épargne pas les sollicitations et les promesses.

Cependant, la nuit ayant traversé le centre du pôle, baignait la terre de paix et de sommeil; tout se taisait; seul, l'espérance et l'angoisse tenaient notre villageois éveillé. Tout à coup il entend du bruit à sa porte, qu'on heurte et qui résonne : fou de frayeur, il croit que ce sont encore des voleurs et leur crie : « Pourquoi, barbares, voulez-vous fracturer ma maison? c'est en vain, elle est vide. Je n'ai plus de

Si qua illi extrema tulerant vestigià gressu
Aspicit, et palpante manu calcata retractans
Ingemit, et refricat totis jam frigida membris
Signa pedum; mentemque suam licet eminùs absit
Corpore, sacratam Felicis mittit ad aulam
Felicem fletu, Felicem nomine clamans :
Nec desperat opem, nec parcit fundere vota.

Nox medium transvecta polum perfuderat orbem
Pace soporiferâ, reticebant omnia somno,
Solum illum sua pervigilem spes curaque habebat.
Ecce repente suis strepitum pro postibus audit,
Et pulsas resonare fores; quo territus amens
Exclamat, rursum sibi fures adfore credens :
Quid vacua incassùm crudeles ostia vultis
Frangere? jam nullus mihi bos, quid quæritis ultrà?

bœufs? que cherchez-vous encore? D'autres sont passés avant vous qui ne m'ont laissé que la vie, dont ils n'avaient que faire. »

Mais il avait beau dire, le bruit ne cessait pas; comme il croissait toujours, et comme personne ne lui répondait, il s'approcha d'un pas hésitant, colla à la porte son oreille inquiète, et par les fentes, où pénétrait un faible jour, glissa la pointe de son œil. Il regarde longtemps dans tous les sens; il ne peut croire à ce qu'il voit; en cette obscure clarté de la nuit, il n'ose s'en fier à ses yeux; il doute, et cependant à travers l'ombre, les corps de ceux qui poussent se dessinent; sa peur diminue, il commence à concevoir de l'espoir.

Ce ne sont pas des hommes qui heurtent, mais ce qu'il voit, il n'ose pas y croire. Ici, je vais parler de choses grandement mystérieuses... Moitié de leur

Prævenere alii, mea tantùm vita superstes,
Quæ sociis vestris ut præda cassa remansit.

Dixerat hæc metuens : sed nullo fine manebat
Liminibus sonitus ; quo crebrescente, nec ullâ
Respondente sibi pulsantum voce, propinquat
Suspensus cunctante gradu, et dat postibus aurem
Sollicitam, et rimis acies per hiantia claustra,
Quà tenebris albus cœli color interlucet,
Inserit, exploratque diu ; nec adhuc sibi credit,
Quid videat : nec enim sublustri lumine noctis
Pura fides oculis, dubio tamen ipsa per umbras
Corpora pulsantum trepidos auferre pavores,
Spemque boni cœpere novis promittere formis.

Non homines pulsare videt ; sed quod videt esse
Verum, non audet sibi credere. Magna profabor,

propre mouvement, moitié entraînés par l'action de la divinité, les bœufs volés sont enlevés à leurs voleurs, et saint Félix les conduit par d'invisibles guides à travers la campagne.

Et lorsqu'ils eurent atteint au chaume du toit familier, joyeux d'être revenus, encore craintifs cependant et ayant l'air d'appréhender la main du ravisseur, ils heurtent à la porte, de leurs fronts unis et usant de leurs cornes comme si elles étaient des mains, ils essaient de faire lever leur maître. Celui-ci, entendant du tumulte autour de son enclos, croit à un retour de l'ennemi ; les bêtes comprennent la cause de son hésitation et émettent un mugissement, pour le rassurer et l'amener à leur ouvrir.

Celui-ci contemplant ces marques inattendues de la libéralité divine, hésite encore ; la joie le trouble ; il n'ose croire, il craint de ne pas croire ; il voit et se

... Spontè quasi, non spontè tamen, quia Numinis actu
Ereptos potiore manu prædonibus illos
Egerat occultis Felix moderatus habenis.
Et postquàm attigerant assueti culmea tecti
Culmina ; gaudentes reditu, expertasque timentes
Sat memori terrore manus, quasi spontè timerent
Instantem sibi raptorem, quatere ostia junctis
Frontibus, et tanquàm manibus sic cornibus uti,
Ut dominum excirent sonitu. Sed territus ille,
Rursùs ut hostili circùm sua claustra tumultu,
Tuta etiàm timuit ; rursus sapientia bruto
Adspirat pecori causam sentire morantis,
Atque intellectum domini reserare timentis,
Edere mugitum, de quo formidine pulsâ
Panderet exclusis aditum securus alumnis.
Ille inopina videns divini insignia doni,
Hæret adhuc, trepidumque etiam sua gaudia turbant,

demande s'il n'y a pas du brouillard sur ses yeux; quand il songe à ce qu'il est, il se défie d'avoir pu tant mériter, mais quand il réfléchit en qui il a espéré, il s'enhardit et reconnaît dans ce bienfait, la manière de Félix, son grand patron.

Déjà rougeoyait l'aurore, le matin faisait irruption et dans la nuit en fuite les étoiles devenaient plus rares; les ombres blanchissaient; les choses se détachaient, vaguement colorées. Enfin le villageois reconnaît ses bœufs; tout exultant, il tire les verroux, la porte tourne en criant sur ses gonds et s'ouvre.

Ensemble les bêtes fraternelles se précipitent, sans attendre qu'il ait fini d'écarter les pierres de la porte d'entrée ; l'obstacle est emporté ; les portes cèdent sans peine et sur le seuil les deux bœufs hilares reconnaissent leur roi ; tour à tour ils le lèchent et

Credere non audet ; metuit non credere ; cernit
Coràm et caligare putat ; dùm respicit ad se,
Diffidit tantùm sese potuisse mereri ;
Sed contrà reputans, à quo speraverit, audet
Credere, cognoscens Felicis gesta patroni.
Jàmque rubescebant rumpente crepuscula mane,
Noctis et extremæ fuga rarescentibus astris,
Luce subobscura vel sublucentibus umbris,
Cœperat ambiguos rerum reserare colores.
Tunc demùm notâ specie sibi bubus apertis,
Ut primùm cœpere oculis clarescere fetæ,
Certior exsultat, removens et pessula claustris,
Ostia laxato stridentia cardine solvit.
Dùm facit hoc, juncti simul irrupere juvenci
Et reserantis adhuc molimina prævenerunt.
Dimoto faciles cesserunt obice postes,
Oblatumque sibi mox ipso in limine regem

trempent de leurs babines la main qui les palpe ; de leurs baisers baveux ils souillent tout son habit. Tandis que le maître embrasse leurs chers cous jumeaux, ils le flattent en caressant d'un mouvement doux sa bénigne poitrine. Leurs cornes ne le blessent pas ; il rapproche de son sein leurs fronts qu'il ne trouve pas durs et leur langue n'a rien de rugueux pour ses mains.

Cependant l'honnête bouvier se souvient de son devoir, et avant de rentrer ses animaux dans l'étable, avant de leur donner à manger, après leur longue course, il n'a qu'un souci, les mener à celui qui les a fait ravoir. Le voilà donc qui vient, les conduisant ; sa joie n'est ni cachée ni silencieuse ; il la raconte à tout le monde et traîne derrière lui des foules ;

Il entre, au milieu de l'admiration universelle,

Cognoscunt hilares lætum, lambuntque vicissim
Mulcentem, labrisque manus palpantis inundant,
Atque habitum totum spumosa per oscula fædant,
Dum complectentis domini juga cara benignum
Molliter obnixi blandâ vice pectus adulant.
Illum dilecti pecoris nec cornua lædunt,
Et collata quasi molles ad pectora frontes
Admovet, et manibus non aspera lingua videtur,
Quæ lambens etiam silvestria pabula radit.
Sed tamen hæc inter, non vano corde, fidelis
Rusticus officii meminit, neque curat anhelos
Ante boves stabulis inducere, postque laborem
Atque famem recreare cibo, quam ducere secùm
Illùc, unde suos meruit. Venit ergò reductos
Ducens, nec tacitis celat suo gaudia votis :
Et referens, densas trahit ad sua verba catervas
Ingrediturque sacras cunctis mirantibus ædes.

dans le saint édifice ; ceux qu'il pleurait d'avoir perdus la veille, il les conduit ; il montre au peuple le triomphe du saint ; au beau milieu de l'assemblée passent les bœufs, naguère proie des voleurs, maintenant conquête de saint Félix. La foule leur fait place et célèbre la gloire du Christ en ce muet bétail. Et quant à celui qui fut l'occasion d'un tel miracle, debout sur le seuil et pleurant encore, mais de joie cette fois, il paie au saint sa dette, non pas avec de l'argent ni avec un présent sourd, mais en répandant le présent vivant de sa bouche et de son âme.

Quos miser hesterno amissos deflerat, eosdem
Presentes hodie ducit ; sancti triumphum
Martyris ostentat populis ; ducuntur et ipsi
Per medios cœtus, modò furum præda, juvenci,
Et modò Felicis spolium ; dat euntibus ingens
Turba locum, et muto celebratur gloria Christi
In pecore. Ille autem, qui tanti muneris alto
Causa fuit Domino, mediis in liminibus stans
Flensque iterum sed lætitiâ, modo debita Sancto
Vota refert, non ære gravi, nec munere surdo,
Munere sed vivo linguæ mentisque profusus.

DRACONTIUS

I

Création de l'homme.

Ce ne fut d'abord qu'une boue informe, d'où se dégageait, avec les organes d'un corps, la silhouette humaine, puis, divine image, apparut la figure encore inconnue de l'homme, d'abord sans âme; brusquement l'esprit s'y répand et court par les membres ; le sang rouge emplit le cœur qui s'échauffe; de la peau vient, où s'agglutine la poussière ; la terre dépose des moelles au creux des os; en moisson surgissent les cheveux ; dans leur orbe double s'allument les yeux ainsi que des émaux; la voix est donnée et la nouvelle machine s'ébranle et, dans sa joie d'exister, loue son Auteur.

Alors l'homme jette ses yeux sur tout; il admire que le lieu où il est fleurisse ainsi, et qu'aussi purs

Limus adhuc informis erat, membratur in artus
Corporeos species hominis, cœlestis imago.
Conspicitur nova forma viri, sine mente parùmper,
Spiritus infusus subito per membra cucurrit,
Et calefacta rubens tenuit præcordia sanguis.
Jam cutis est, qui pulvis erat, jam terra medullas
Ossibus includit, surgunt in messe capilli,
Orbe micant gemino gemmantia lumina visus
Et vocem compago dedit, nova machina surgens
Auctorem laudare suum, gavisa, quod esset.

Tunc oculos per cuncta jacit, miratur amœnum
Sic florere locum, sic puros fontibus amnes

jaillis de leurs quatre fontaines et serrés dans leurs rives sonores les quatre fleuves du paradis s'en aillent à travers les gorges boisées et les champs verts ; mais ce qu'est l'homme, à quel destin il est réservé, simple, il voudrait bien le savoir et il n'a personne près de qui s'en informer, à quel mérite il doit la possession du monde et de l'auguste demeure, qu'est ce royaume fleuri. Et de loin il regarde les étalons dans la campagne herbeuse, et, en silence il s'inquiète de que peut être tout cela et il roule dans sa tête pourquoi ces êtres existent distinctement de lui.

II

Première apparition de la femme.

Le jeune homme est sorti du sommeil ; il voit une jeune fille devant ses yeux se tenir debout, et dont il est le père et le mari. Elle est debout devant ses

Quatuor undisonas stringenti gurgite ripas
Ire per arboreos saltus, camposque virentes
Miratur : sed quid sit homo, quos factus ad usus,
Scire cupit simplex, et non habet unde requirat :
Quo merito sibimet data sit possessio mundus,
Et domus alma nemus per florea regna paratum ;
Ac procul expectat virides jumenta per agros,
Et de se tacitus, quæ sint hæc cuncta requirit ;
Et quare secum non sint hæc ipsa, volutat.

II

Excutitus somno juvenis, videt ipse puellam
Ante oculos adstare suos, pater, indè maritus,

yeux, d'aucun voile couverte, nue dans son corps de neige, comme une nymphe de la mer, la chevelure intacte et flottante, la joue belle de rougeur ; tout en elle est beau, les yeux, la bouche, le col, les mains, et elle est telle que pouvaient la former les doigts du Tonnant.

Et leur âme ne sait pas quel motif il y avait qu'ils fussent. Et alors Dieu, leur prince, tous deux les réunit. Et la chair de son côté revient vers l'homme et sur son sein il reçoit ses propres membres.

III

Etonnements d'Adam et d'Eve devant la Nuit.

Le couple terrestre voit avec étonnement disparaître le soleil et il n'imagine pas que sa lumière puisse revenir et ils se consolent à la clarté de la lune des graves ténèbres, ils remarquent tous les astres qui rayonnent dans le ciel serein. Mais dès que,

Constitit ante oculos nullo velamine tecta,
Corpore nuda simul niveo, quasi nympha profundi
Cæsaries intonsa comis, gena pulchra rubore,
Omnia pulchra gerens, oculos, os, colla, manusque,
Vel qualem possent digiti formare Tonantis.
  Nescia mens illis, fieri quæ causa fuisset :
Tunc Deus et princeps ambos conjunxit in unum.
Et remeat sua costa viro ; sua membra recipit.

... Mirata diem, discedere solem,
Nec lumen remeare putat terrena propago ;
Solanturque graves lunari luce tenebras,
Sidera cuncta notant cælo radiare sereno.

pourprée, de la mer ils voient surgir et vibrer la flamboyante crinière et lancer des flammes, et, de retour, par dessus les astres, le jour rouge de soleil, ils rappellent leurs âmes aux joies de la veille, et connaissant les retours du temps, ils se mettent à espérer les lendemains clairs et à rire des ténèbres.

Ast ubi purpureum surgentem ex æquore cernunt
Luciferum vibrare jubar, flammasque ciere,
Et reducem super astra diem de sole rubentem,
Mox revocata fovent hesterna in gaudia mentes,
Temporis esse vices noscentes, luce diurnâ
Cœperunt sperare dies, ridere tenebras...

SAINT PROSPER D'AQUITAINE

Vers attribués à saint Prosper d'Aquitaine, touchant l'invasion de la Gaule en 406.

Voilà de grands mois écoulés, sans que vous ayez écrit une seule page de vers. Quelle a pu être la cause de ces longs silences ? Quelle douleur comprime votre mélancolique génie ? Je sais bien que les lourdes angoisses de l'heure pénètrent jusqu'à la poésie, mais elle a des cordes pour exprimer la tristesse. Et si les malheurs de ce monde bouleversé vous étreignent et si l'Océan soulevé n'offre que l'asile d'une seule barque, c'est une raison de plus pour conserver dans l'étude notre vigueur intacte. Ce qui doit durer s'effraierait-il de la chute de ce qui est périssable ?

Heureux, dites-vous, celui à qui Dieu accorde de traverser de pareils temps, en gardant son esprit

Maxima pars lapsis abiit jam mensibus anni,
Quò scripta est versu pagina nulla tuo.
Quæ tam longa tibi peperere silentia causæ ?
Quisve dolor mœstum comprimit ingenium?
Quanquam et jam gravibus non absint carmina curis,
Et proprios habeant tristia corda modos :
Ac si te fracti perstringunt vulnera mundi,
Turbatumque una si rate fert pelagus;
Invictum deceat studiis servare vigorem.
Cur mansura pavent, si ruitura cadunt ?
O felix cui tanta, Deo tribuente, facultas
Contigit, ut tali tempore liber agat!

libre ; où est celui que n'ébranle pas le désastre environnant et qui peut passer intrépide à travers les flammes et à travers les eaux ? Nous, au milieu d'une si grande tourmente, faibles et épars, nous sommes atteints et nous tombons. Et lorsque l'image de la patrie fumante envahit notre esprit et que nos yeux où qu'ils se tournent, ne voient que mort, nous sommes brisés et nous nous livrons sans mesure à nos pleurs.

Notre pitié s'aigrit et tourne en plaintes.

Ils sont même quelques-uns qui ne se font pas faute d'augmenter le trouble des âmes et qui poursuivent les cœurs blessés des dards de leurs langues.

Eh bien ! disent-ils, expliquez-nous les causes, vous qui croyez que les vicissitudes des choses et des hommes se déroulent régies par la volonté de Dieu. Pour quel crime commis, tant de villes ont-elles péri à la fois ? Quel mal ont mérité tant de

Quem non concutiat vicina strage ruina,
    Intrepidum flammas inter et inter aquas ?
Nos autem tanta sub tempestate malorum,
    Invalidi passim cædimur et cadimus.
Cumque animum patriæ subiit fumantis imago,
    Et stetit ante oculos quidquid ubique perit,
Frangimur, immodicis et fletibus ora rigamus :
    Dumque pios agimus, vertimur in querulos.
Nec parcunt quidam turbatam incessere mentem ;
    Linguarum et jaculis saucia corda petunt.
Dic (aiunt) causas, qui rerum hominumque labores
    Arbitrio credis stare regique Dei :
Quo scelere admisso, pariter periere tot urbes ?
    Tot loca, tot populi, quid meruere mali ?
Si totus Gallos sese effudisset in agros

contrées et tant de peuples? Quand même l'Océan tout entier se serait répandu sur les champs de la Gaule, certes sur les vastes eaux eussent surnagé plus de nos troupeaux, plus de nos récoltes, — je ne parle pas de nos vignes ou de nos oliviers, — qu'il n'en survit; moins d'édifices auraient été engloutis que n'en a détruits l'incendie. Quant aux rares maisons qui restent debout, leur abandon est encore plus triste à voir. Et, si cela ne fait pas assez de malheur! hélas voilà dix ans que dure le carnage et que nous sommes égorgés par le fer des Vandales et des Goths. Ni nos châteaux sur les rochers, ni nos citadelles perchées sur les montagnes, ni les fleuves protégeant nos villes n'ont pu nous préserver des ruses et des fureurs barbares. Nous avons touché les extrémités de la souffrance. Je ne parlerai pas du peuple exterminé sans distinction; la mort des magistrats n'arrêtait pas la furie des vainqueurs. Peut-être que les plus âgés expièrent leurs offenses envers

Oceanus, vastis plus superesset aquis
Quod sane desunt pecudes, quod semina frugum.
Quodque locus non est vitibus, aut oleis;
Quod fundorum ædes vis abstulit ignis et imbris
Quarum stare aliquos tristius est vacuas :
Si toleranda mali labes, heu! cæde decenni
Vandalicis gladiis sternimur et Geticis.
Non castella petris, non oppida montibus altis
Imposita, aut urbes amnibus æquoreis,
Barbarici, superare dolos atque arma furoris
Evaluere omnes, ultima pertulimus
Nec querar extinctam nullo discrimine plebem,
Mors quoque primorum cesset ab invidia.
Majores anni ne forte et nequior ætas,
Offenso tulerint quæ meruere Deo :

Dieu. Mais les enfants innocents, mais les jeunes filles ? dans leur vie trop courte manquait la place pour avoir prévariqué. Pourquoi Dieu a-t-il permis que le feu ravageât ses temples ? Pourquoi les vases sacrés ont-ils été profanés ?

Leur pureté n'a pas défendu les vierges, ni leur piété les veuves. Même ceux qui passaient leur vie en des antres déserts, louant Dieu, nuit et jour, ont été tués comme de simples profanes. Le même tourbillon a emporté les bons et les méchants. Le respect de leur nom auguste n'a pas empêché les prêtres d'être suppliciés pêle-mêle avec le peuple misérable. Ils ont été déchirés des mêmes fouets, brûlés du même feu et sous les mêmes chaînes leurs mains ont été meurtries. Et toi aussi, couvert de poussière, au milieu des chars et des bataillons goths, évêque, tu as marché un dur chemin et porté ta charge, en ce jour où notre saint vieux prélat, banni de sa ville brûlée, emmena, pasteur exilé, ses brebis blessées

Quid pueri insontes ? Quid commisere puellæ
    Nulla quibus dederat crimina vita brevis ?
Quare templa Dei licuit popularier igni ?
    Cur violata sacri vasa ministerii ?
Non honor innuptas devotæ virginatis,
    Nec texit viduas religionis amor.
Ipsi desertis qui vitam ducere in antris
    Suerant, laudantes nocte dieque Deum,
Non aliam subiere necem, quam quisque profanus :
    Idem turbo bonos sustulit atque malos.
Nulla sacerdotes reverentia nominis almi
    Discrevit miseri suppliciis populi :
Sic duris cæsi flagris, sic igne perusti,
    Inclusæ vinclis sic gemuere manus.
Tu quoque pulvereus plaustra inter et arma Getarum

Mettons encore, si vous le voulez, tout cela sur le compte des horreurs de la guerre; il ne saurait régner de l'ordre en ces temps maudits.

Mais peut-être que dans les temps de paix Dieu daigne davantage avoir souci des choses du monde. Revoyons donc les temps anciens et ajoutons-y ce que que nous avons pu voir nous-mêmes. Toujours nous trouvons très grande la place faite aux gens injustes et presque nulle la part accordée aux bons opprimés. Celui qui a été violent, atroce, perfide, avare, celui dont le cœur est sans foi et le visage sans pudeur, celui-là, tous l'admirent, l'aiment, le respectent, l'honorent. A lui, les faisceaux! à lui, les richesses.

Au contraire le juste qui s'applique à mener une existence pure et sans crime reste méprisé, pauvre, en exécration aux jeunes gens et aux vieillards et il vit comme un exilé dans tous les pays du monde. Et pendant que l'impie triomphe et que rien n'entame

Carpebas duram, non sine fasce, viam;
Cum sacer ille senex plebem, usta pulsus ab urbe
Ceu pastor laceras duceret exsul oves.
Verum hæc sub belli sileantur turbine gesta,
Confusis quoniam non fuit ordo malis.
Forte etenim placidas res mundi et tempora pacis
Arbitra dignetur cernere cura Dei.
Si cunctos annos veterum recolamus avorum,
Et quidquid potuit nostra videre dies;
Maximus injustis locus invenietur in orbe,
Oppressis autem pars prope nulla bonis.
Qui fuerit violentus, atrox, versutus, avarus;
Cujus corde fides cesserit, ore pudor,
Hunc omnes mirantur, amant, reverentur, honorant,
Huic summi fasces, huic tribuuntur opes.

sa robuste maturité, les plus cruelles disgrâces ne cessent de frapper l'homme pieux. C'est le mensonge qui l'emporte devant la justice et c'est la vérité qui se débat ; la peine est pour l'innocent, le salut pour le coupable. L'adultère caché se joue des saints mystères, le blasphème franchit serein le seuil du temple. Si du haut de son trône Dieu s'inquiétait de nos affaires et du gouvernement du monde, ou bien on ne verrait plus le crime échapper au châtiment vengeur ou bien la vertu seule pourrait trouver place sur la terre.

Quod si justus castam et sine crimine vitam
    Dissimili studio ducere maluerit,
Hic inhonorus, inops, odium juvenumque senumque,
    In totis mundi partibus exsul agit.
Impius exsultat maturis integer annis
    Carpere non cessant ulcera dira pium
Falsa valent in judiciis, et vera laborant,
    Insontes sequitur pœna, salusque reos.
Ignorata piis illudit adultera sacris,
    Blasphemus templi limina tutus adit.
Quæ si cura Dei celsa spectaret ab arce,
    Resque ageret nostras sub ditione suâ;
Aut non effugerent ultrices crimina pœnas,
    Aut virtus terris sola reperta foret.

Extrait de la réponse à ces attaques contre la Providence.

L'un gémit parce qu'on lui a pris son argent ou son or, parce qu'on lui a enlevé sa vaisselle et parce que les femmes des Goths se sont partagé ses bijoux. L'autre pleure son bétail emmené, ses maisons brûlées, son vin bu. Mais le sage serviteur du Christ n'a rien perdu, car il méprisait toutes ces choses, et dès le premier jour il avait tout placé au ciel. Que si dans la tempête quelque objet de ce monde auquel il tenait encore, vient à se perdre, il subit courageusement sa disgrâce, et assuré de l'honneur qui lui a été promis, il n'a de hâte que d'en finir avec le combat qu'est la vie. Mais toi, qui pleures des champs saccagés, des maisons désertes ou la destruction d'une villa qui a été brûlée, ne ferais-tu

.....Gemit ille talentis
Argenti atque auri amissis, hunc rapta supellex,
Perque nurus Geticas divisa monilia torquent.
Hunc pecus abductum, domus ustæ, potaque vina
Afficiunt, tristes nati, obscenique ministri.
Sed sapiens Christi servus nil perdidit horum
Quæ sprevit, cæloque priùs translata locavit,
Ac si quid mundi sub tempestate laborum
Incidit, intrepide subiit, manifestus honoris
Promissi, et cupidus victo certamine solvi.
At tu, qui squalidos agros desertaque defles
Atria, et exustæ proscenia diruta villæ ;

pas mieux de donner des larmes à tes propres ruines. Regarde donc plutôt les dévastations profondes de ton cœur, ton honneur couvert d'immondices et les ennemis installés dans la citadelle de ton âme captive. Si au moins ils n'y avaient pas eu accès par toutes les portes, si tu n'avais pas prêté d'instruments à ta propre défaite, les restes de ces beaux monuments attesteraient au moins le dévouement dépensé dans la lutte. Mais ici les ruines mêmes parlent contre la lâcheté du chef et nous reprochent leur catastrophe et la nôtre. Vois en toi les cendres de tes temples, les bustes de tes gloires couchés à terre ; ah ! dans la cour de notre cœur ravagé, pleurons, troupe captive, les splendides vases de Dieu, les autels augustes, les sanctuaires du Christ, les trésors d'éloquence et de vertu qui y étaient enfermés et le sceptre de la croix et le diadème de l'honneur qu'on nous a pris.

Nonne magis propriis posses lacrymas dare damnis,
Si potius vastata tui penetralia cordis
Inspiceres, multoque obtectum sorde decorem,
Grassantesque hostes captivæ mentis in arce ?
Quæ nisi per cunctas patuisset dedita portas,
Inque suam cladem facibus fomenta dedisset
Hoc etiam quæ facta manu speciosa fuerunt,
Devoti meritum populi testata manerent.
Sed eum deformi jaceant prostrata ruina,
Objiciunt nobis casus nostrosque suosque.
Hos igitur cineres templorum, hæc busta potentum
Quæ congesta jacent, populati cordis in aula
Plangamus, captiva manus, nos splendida quondam
Vasa Dei, nos almæ aræ, et sacraria Christi,
In quibus argentum eloquii, virtutis et aurum
Et sceptrum captum et crucis et diadema decoris.

SAINT AVIT

I

La Création.

Déjà le Père tout-puissant, du poids de sa parole qui équilibre tout, avait séparé la terre de la masse des eaux, enfermé la mer dans ses rivages et enclos les fleuves : déjà les formes se dessinaient dans la belle lumière, et l'ombre se retirant, de couleurs variées une grâce nombreuse peignait le monde désormais distinct. Alors, ayant pris chacun leur tour dans le temps, au ciel brillèrent, d'un cours alterné, les luminaires du Soleil et de la Lune. Le reste de la nuit, la sidérale blancheur des astres tempérait l'horreur des ténèbres. Et tirant tout de son sein, en un doux enfantement, belle, la terre se vêtit d'un gazon rapide. Sans germe, ayant reçu l'ordre de naître, d'elles-mêmes les plantes se constituaient en

Jam Pater omnipotens librantis pondere verbi
Undique collectis discreverat arida lymphis,
Littoribus pontum contringens, flumina ripis :
Jam proprias pulchro monstrabat lumine formas,
Obscuro cedente die, varioque colore
Plurima distinctum pingebat gratia mundum.
Temporibus sortita vices tum lumina cœlo
Fulsere alterno solis, lunæque meatu.
Quin et sidereus nocturno tempore candor
Temperat horrentes astrorum luce tenebras.
Actutum suavi producens omnia fœtu,
Pulchra repentino vestita est gramine tellus.
Accepere genus sine germine jussa creari,

familles. Leur semence, c'était la volonté de Dieu. Ainsi, par la force féconde du verbe, les forêts poussaient leurs frondaisons, et de ses jeunes racines l'arbre déployait, en peu de temps, de vastes rameaux.

Bientôt en leurs figures diverses de nombreux animaux se dressent, et, par les continents vides, en tous sens courent les bêtes ; dans l'air s'élèvent les oiseaux, qui, d'un mouvement précipité, ailes pendantes, fendent les routes célestes et dont les plumes agiles balancent les membres lourds.

II

La Jalousie de Satan.

Ç'avait été un ange autrefois, mais depuis, embrasé par son crime, il s'enflamma pour de vastes audaces; il crut qu'il s'était fait lui-même, qu'il avait été son propre créateur, et reniant son auteur : « Je con-

Et semen voluisse fuit. Sic ubere verbi
Frondescunt sylvæ : teneris radicibus arbor
Duravit vastos parvo sub tempore ramos.
Protinus in varias animalia multa figuras
Surgunt, et vacuum discurrunt bruta per orbem :
Elatæ in altum volucres, motuque citato
Pendentes secuere vias, et in aere sudo
Præpetibus librant membrorum pondera pennis...
(Livre I.)

II

Angelus hic dudum fuerat, sed crimine, postquam
Succensus proprio, tumidos exarsit in ausus,
Se semet fecisse putans, suus ipse creator
Quod fuerit, rabido concepit corde furorem,
Auctoremque negans : Divinum consequar, inquit,

querrai, dit-il, le nom de Dieu, et sur les astres je poserai mon siège éternel, semblable au Très Haut et ne lui cédant pas en puissance... ».

Dès que celui-ci eût vu les hommes nouveaux en leur séjour paisible mener sans crime une vie heureuse, et sous une loi acceptée, obéir familièrement au seigneur du monde, et jouir dans la paix de leur cœur des choses qui leur étaient soumises ; l'étincelle de la haine souleva en lui une subite fumée et son envie qui brûlait sous la cendre s'accrut jusqu'à l'incendie. Ressentant en son cœur sa chute récente, sa tristesse augmente de ce que, ce qu'il avait perdu, d'autres le possédassent :

— O rage, dit-il. Voir se dresser tout à coup contre nous ce limon vivant ; voir une race détestée s'enrichir de notre ruine !

J'ai été grand, je ne suis plus qu'un proscrit, et la vase de la terre succède à la dignité de l'ange. La terre est maîtresse du ciel ; une vile argile animée

Nomen, et æternam ponam super æthera sedem,
Excelso similis, summis nec viribus impar. »
Vidit ut iste novos homines in sede quieta
Ducere felicem nullo discrimine vitam,
Lege sub accepta domino famularier orbis,
Subjectisque frui placida inter gaudia rebus :
Commovit subitum zeli scintilla vaporem,
Excrevitque calens in sæva incendia livor.
Hoc recolens, casumque premens in corde recentem,
Plus doluit periisse sibi quod possidet alter.
— « Proh dolor ; hoc nobis subitum consurgere plasma,
Invisumque genus nostra crevisse ruinâ !
Me celsum virtus habuit, nunc ecce rejectus
Pellor, et angelico limus succedit honori.
Cœlum terra tenet, vili compage levata

règne, et c'est à cela qu'est passée notre puissance perdue. Non ! non, elle n'a pas péri toute entière ; une grande part m'en reste ; je garde la souveraine vertu de nuire. Ne différons plus. Voilà que je vais partir à l'agréable bataille ; profitons de ce que leur simplicité ignore les ruses, mes traits ne porteront que mieux. Il vaut mieux les tromper, tandis qu'ils sont seuls encore et avant qu'ils aient envoyé aux siècles éternels une féconde postérité. Ne laissons rien produire d'immortel à la terre. Que leur race périsse à la source. Leur condamnation et leur défaite seront une semence de mort ; que toutes les formes du trépas viennent du principe de la vie, et que tous soient frappés dans un seul. A moi, le réprouvé, il ne reste plus que cette consolation que s'il m'est interdit de remonter au ciel à jamais clos, pour eux aussi il soit fermé. Ma chute me sera plus douce, si la même chute en entraîne d'autres, si je puis m'acquérir un compagnon de misère et partager avec lui les feux que je prévois.

Regnat humus, nobisque perit translata potestas.
Non tamen in totum periit : pars magna retentat
Vim propriam, summaque cluit virtute nocendi.
Nec differre juvat. Jam nunc certamine blando
Congrediar, dum prima salus, experta nec ullos
Simplicitas ignara dolos, ad tela patebit.
Et melius soli capientur fraude, priusquam
Fœcundum mittant æterna in sæcula prolem.
Immortale nihil terra prodire sinendum est,
Fons generis pereat, capitis dejectio victi
Semen mortis erit ; pariat discrimina leti
Vitæ principium ; cuncti feriantur in uno.
Hæc mihi dejecto tandem solatia restant.
Si nequeo clausos iterùm conscendere cœlos,
His quoque claudentur. Levius cecidisse putandum est,

III

Métamorphose de la femme de Loth.

Le ciel commençait à se couvrir d'un brouillard dense et à retentir de bruits auparavant inconnus. On eût dit les coups répétés du tonnerre, lorsque l'atmosphère montre ses foudres aux terres épouvantées. Avec un fracas effroyable par les airs éclataient de sombres météores. Avertis ensemble, Loth et sa femme s'éloignaient et pleins des ordres qu'ils avaient reçus s'en allaient vers la demeure qui leur avait été assignée, les regards droits devant eux.

Mais, à un tumulte plus grand qui sortit de la ville, la femme retourna la tête; aussitôt, les pieds immobilisés, elle s'arrêta et cessa de voir; en son sang gelé une torpeur de marbre coula, raides devinrent ses joues, une pâleur étrange lui envahit la

Si nova perdatur simili substantia casu,
Si comes excidii subeat consortia pœnæ,
Et quos prævideo nobiscum dividat ignes.

III

Cœperat obduci victum caligine densa
Aque ignota priùs demittere murmura cœlum.
Nec sic ut tonitru crebro cum percitus æther
Ostentat pavidis innoxia fulmina terris.
Sed prorsùs finale malum stridore minaci
Tetra per aerios mittebant signa tumultus.
Tendebant moniti simul, et mandata tenentes
Concessam rectis ad sedem vultibus ibant...
Ergo ubi majorem vicina ex urbe tumultum
Accepit mulier, vultum deflexa retortum,
Vix primo in visu restrictis motibus hæsit,

face. Elle ne ferma pas les yeux, elle ne tomba pas avec ce poids mat, dont les cadavres frappent la terre; mais elle resta debout, en une masse luisante d'un horrible éclat et, statue spectrale, garda sa figure.

Cernere desistens cùm cœperat; inde gelato
Sanguine marmoreus perfudit viscera torpor,
Diriguere genæ, pallor novus inficit ora.
Lumina non clausit, non saltem concidit illo
Pondere, quo pulsant demissa cadavera terram.
Sed stetit horrendo perlucens massa nitore,
Servavitque suam species decepta figuram.

(Livre II.)

IV

Le Déluge.

Le ciel se couvre; d'épaisses ténèbres interceptent les rayons du soleil noir. A peine la terreur commençait-elle à toucher les âmes folles des hommes, qu'un nuage extraordinaire descendit de l'éther et ne laissa d'abord tomber qu'une forte pluie. Toute la terre en fut trempée également et le ciel en entier ne formait qu'une nuée. L'Egypte elle-même prit peur de cette chute étrange d'eaux; les Garamantes en furent envahis, et les Syrtes brûlants connurent la fraîcheur. L'orage ne garda pas longtemps cet aspect de pluie, qui choit par gouttes, mais du ciel

IV

Ilicet obtegitur cœlum, nimiisque tenebris
Victa repelluntur fuscati lumina solis.
Insanas hominum mentes vix tangere terror
Cœperat, insuetus mox profluit æthere nimbus,
Et valido primùm similis demittitur imbri.
Arida terrarum pariter maduere per orbem,
Una fuit toto facies et nubila cœlo.
Ægyptus tunc ipsa novas expavit ad undas,
Alsit et infusus Garamas, dudùmque calentes
Humida Massylas tetigerunt frigora Syrtes.
Nec longùm pluviæ species, non deniqùe guttæ
Stillant, sed rupto funduntur flumina cœlo.
Undarum tali quatitur certamine tellus,

effondré s'abattirent des fleuves; l'air, pressé par les flots est comme un lac. Et cependant l'inondation ne vient pas que d'en haut; le monde se soulève en fureur. Tout le sol crève, les champs se crevassent partout; des fontaines s'élancent, des fleuves inconnus courent; la tempête vient maintenant d'en bas; l'équilibre est renversé, elle monte. D'un côté l'eau descend du ciel; de l'autre et partout elle surgit de la terre; les vagues se précipitent l'une contre l'autre, et unissant leur colère, les éléments conspirent pour donner la mort. Toutes les limites des rivières sont débordées, les obstacles enfoncés et le flot se répand déchaîné.

Pendant que tous les éléments luttaient ainsi pour abîmer la terre et pour emplir le vaste monde, il y eut peut-être un instant où la sentence de mort resta en apparence suspendue où l'on aurait pu croire à un dernier sursis et comme à une indécision du sort, avant de frapper sur toute chair vivante son dernier

Fitque lacus instar compressus fluctibus aer.
Nec tamen hîc lymphas tantùm fudere superna,
Terrestres etiam mundus consurgit in iras.
Rumpitur omne solum, crebros dant arva meatus,
Prosiliunt fontes, ignotaque flumina manant.
Vergitur in sursùm mutato pondere nimbus,
Inde cadens cœlis, hinc terris undique surgens,
Occurrit mox unda sibi, junctoque furore
Conjurant elementa neci. Transcenditur omnis
Riparum limes fluviis, atque obice rupta
Sævit laxatis discurrens humor habenis.
Sed cùm diffusæ spatium concludere terræ
Omnia certarent, mundumque implere capacem,
Suspendi forsan potuit sententia leti,
Atque mora majore trahi, quò tardius omnem

coup : l'Océan bouillonnant attendait encore derrière son rivage, qui sert de ceinture à la terre et aux eaux et semblait hésiter, avant de rompre sa foi et de se jeter dans les campagnes. Mais le voici à son tour qui sort de ses lois éternelles, qui abandonne son lit et qui, gagnant d'autres royaumes, achève de troubler les traités de la Nature.

En ressentant ses premières fureurs, les fleuves illustres, que la renommée appelle grands en raison de leur course, ont comme une stupeur à ces mouvements nouveaux, puis tout à coup comme s'ils fuyaient ils se retournent vers leur source et reviennent sur terre, entraînant avec eux d'énormes masses prises à la mer : l'Océan les suit, il se dresse contre les vagues qui lui reviennent et repousse de sa barre tous les courants. Au fracas qu'il fait, la terreur s'accroît chez les malheureux mortels ; ils montent sur les tours et sur les sommets des édifices, pour retarder de quelques minutes la mort qui les

Concedens spatium rapiat sors ultima carnem :
Oceanus vertex rerum ni fervidus uno
Littore, quo tantùm terras atque æquora cingit,
Exiret, rumpensque fidem perfunderet arva.
Dissipat æternas leges, et sede relicta
Regna aliena petens naturæ fœdera turbat.
Ut diros primùm pelagi sensere furores
Illustres fluvii, magnos quos inclita cursu
Fama refert, motusque novos stupuere parumper,
Ut credas sapuisse fugam, sic versa retrorsum
Per terras spargunt sublata volumina ponto.
Insequitur tamen Oceanus, refugisque fluentis
Imminet, et falsis impellit molibus amnes.
Tunc major strepitu tanto mortalibus ægris
Fit metus, ascendunt turres, et celsa domorum

presse. Plusieurs, pendant qu'ils essaient de monter, sont entraînés par l'eau qui poursuit les autres grimpant aux montagnes et qui les saisit au bout de leur fuite vaine. D'autres qui tentent de nager, expirent de fatigue; d'autres, étouffés par l'eau de la mer vont boire la mort aux montagnes, quelques-uns sont écrasés sous les ruines de leurs maisons et au fond des eaux mêlent le possesseur aux débris de son logis. Vers le ciel monte un fracas où se ramassent tous ces bruits. Et les troupeaux qui tombent dans la même mort que les hommes accroissent, en y mêlant leurs voix, cette confusion tumultueuse.

Culmina, præsentemque juvat vel tempore parvo
Sic differre necem. Multos dum scandere tentant
Crescens unda trahit, quosdam montana petentes
Consequitur, letoque fugam deprendit inanem.
Ast alli longo jactantes membra natatu,
Defessi expirant animas, aut pondere nimbi
Obruta flumineas commixta per æquora lymphas
In quocunque bibunt morientia corpora monte.
Ædibus impulsis alii periere ruinâ,
Inque undas venere simul domini domusque.
It fragor in cœlum sonitu collectus ab omni,
Quadrupedumque greges humana in morte cadentum
Augent confusos permixta voce tumultus.

BOÈCE

Petits poèmes philosophiques

I

Que celui dont l'âme n'a d'élan que vers la gloire et qui la met au-dessus de tout, considère la vaste étendue de l'azur et l'étroite demeure qu'est la terre, et quand il verra qu'il ne peut même pas remplir ce court territoire du bruit amplifié de son nom, il aura honte.

Pourquoi, superbes, essayer en vain de lever le cou hors du joug humain ? Quand même la renommée irait chez les peuples les plus éloignés et délie-

Quicumque solam mente præcipiti petit
    Súmmumque credit gloriam,
Latè patentes ætheris cernat plagas,
    Arctumque terrarum situm :
Brevem replere non valentis ambitum
    Pudebit aucti nominis.
Quid ò superbi colla mortali jugo
    Frustra levare gestiunt ?
Licet remotos fama per populos means
    Diffusa, linguas explicet,

rait les langues, quand même votre maison grandie brillerait de titres magnifiques, la mort méprise la gloire, elle anéantit indifféremment les têtes humbles et les têtes élevées et met de niveau ce qui est haut et ce qui est bas. Où gisent maintenant les os du loyal Fabricius? Que sont Brutus et le rigide Caton? Le peu qui survit de la célébrité, c'est quelques lettres d'un vain nom.

Mais de ce que nous savons ces noms glorieux s'en suit-il que nous connaissions les morts qui les ont portés?

Ainsi vous gisez entièrement ignorés et la renommée ne vous fit pas connaître. Que si vous estimez que ce souffle du nom prolonge la vie, un jour viendra qui vous l'éteindra et alors vous n'aurez abouti qu'à mourir deux fois.

Et magna titulis fulgeat claris domus,
    Mors spernit altam gloriam,
Insolvit humile pariter et celsum caput,
    Æquatque summis infima.
Ubi nunc fidelis ossa Fabricii jacent?
    Quid Brutus, aut rigidus Cato?
Signat superstes fama tenuis pauculis
    Inane nomen litteris.
Sed quod decora novimus vocabula,
    Num scire consumptos datur?
Jacetis ergo prorsus ignorabiles,
    Nec fama notos efficit.
Quod si putatis longiùs vitam trahi
    Mortalis aura nominis,
Cum sera vobis rapiet hoc etiam dies
    Jam vos secunda mors manet.

II

Toute volupté a ceci, qu'elle presse d'aiguillons ceux qui en jouissent, pareille à la voltigeante abeille qui, à peine a-t-elle donné son miel, fuit, et d'une tenace morsure enfonce au cœur son souvenir.

III

Quiconque d'une âme profonde cherche la vérité et ne veut pas s'en laisser écarter par de faux chemins, celui-là n'a qu'à tourner en lui-même la lampe de sa vision, et après avoir considéré le monde, qu'à montrer à son esprit que tout ce qu'il a pu voir au dehors fait déjà partie de son trésor intime et caché.

II

Habet omnis hoc voluptas,
Stimulis agit fruenteis,
Apiumque par volantum.
Ubi grata mella fudit,
Fugit, et nimis tenaci
Ferit icta corda morsu.

III

Quisquis profundà mente vestigat verum,
Cupitque nullis deviis falli,
In se revolvat intimi lucem visus,
Longosque in orbem cogat inflectens motus,
Animumque doceat quidquid extra molitur,

Alors ce que couvrit trop longtemps le nuage noir de l'erreur luira plus clair que le soleil, car jamais de notre âme, le corps en mettant au travers sa masse oublieuse, n'a chassé toute lumière.

La semence du vrai reste au fond de nous, et il suffit, pour la faire lever, d'une doctrine qui la ventile.

Car pourquoi, lorsqu'on vous interroge, spontanément répondez-vous juste, s'il n'y a pas un foyer de vérité vivante au profond de votre cœur? La Muse de Platon sonna donc vrai, lorsqu'elle lui fit dire : Apprendre, c'est, sans le savoir, se ressouvenir.

Suis retrusum possidere thesauris :
Dudum quod atra texit erroris nubes,
Lucebit ipso pertinacius Phœbo.
Non omne namque mente depulit lumen,
Obliviosam corpus invehens molem.
Hæret profecto semen introrsum veri,
Quod excitatur ventilante doctrinâ.
Nam cur rogati sponte recta censetis,
Ni mersus alto viveret fames corde?
Quod si Platonis Musa personat verum :
Quod quisque discit, immemor recordatur.

FORTUNAT

Gelesuinthe.

Tolède t'envoya deux tours, ô Gaule ; la première est debout encore, mais la seconde gît, brisée. Haute sur les collines, belle en sa gracieuse architecture, de son sommet les vents mauvais l'ont précipitée sur le sol. Laissant ses fondements dans la terre de son pays, elle ne s'est pas longtemps soutenue. Monument émigré, un sable étranger la recouvre et, hélas, ici, exilée et pèlerine, elle est tombée. Qui pourra dire par les débuts les présages d'un tel deuil, et

Toletus geminas misit tibi, Gallia, Turres :
    Primâ stante quidem, fracta secunda jacet.
Alta super colles, speciosa cacumine pulchro,
    Flatibus infestis culmine lapsa ruit.
Sedibus in patriæ sua fundamenta relinquens,
    Cardine mota suo non stetit una diu ;
De proprio migrata solo (nova mersit arena)
    Exul et his terris, heu peregrina jacet.

comment le malheur a commencé de tisser sa toile lamentable?

Lorsque la princesse Galesuinthe fut demandée en mariage par un roi habitant sous les froides Ourses, épouvantée à cette nouvelle, elle courut dans tes bras, Goïsuinthe. Là, ramassée sur ton sein maternel et cachant sa tête, elle s'attache à toi de ses ongles, de ses mains, décidée à ne s'en pas laisser arracher. De ses bras noués elle forme une chaîne, elle lie ses membres aux tiens, comme si elle voulait se réunir à ces entrailles dont elle est sortie.

Alors, le palais s'attriste, la cour est pleine de tumulte; tous les grands pleurent avec leur reine. Jusque sur les visages du peuple on voit couler des larmes; l'Infant, qui n'est pas en âge de savoir, gémit aussi.

Cependant les envoyés insistent pour qu'on leur laisse regagner leurs royaumes germaniques et ils

Quis valet ordiri tanti præsagia luctus?
    Stamine quo cœpit texere flenda dolor?
Cum primùm algentes jungi peteretur ad Arctos
    Regia regali Gelesuintha toro,
Hoc ubi virgo metu audituque exterrita sensit,
    Currit ad amplexus, Goïsuintha, tuos;
Tum matris collecta sinu male sana reclinans,
    Ne divellatur se tenet ungue, manu.
Bracchia constringens nectit sine fune catenam.
    Et matrem amplexu per sua membra ligat,
Illis visceribus retineri filia poscens,
    Ex quibus ante sibi lucis origo fuit.
Tum gemitu fit mœsta domus; strepit aula tumultu,
    Reginæ fletu plorat et omnis honor.
In populi facie lacrimarum flumina sordent :
    Infans, qui affectum nescit, et ipse gemit.

racontent combien sont longs les chemins. Cependant, touchés par la douleur de cette mère, ils sentent leurs cœurs s'amollir et ceux qui tout à l'heure étaient les plus pressants, s'efforcent de dissimuler maintenant. Au milieu de ces embrassements, deux, trois, quatre jours se passent ; les envoyés parlent de nouveau de repartir ; alors Goïsuinthe s'adresse à eux, en gémissant :

— « Si j'étais captive de la férocité du Gélon, peut-être devant ces larmes mon ennemi s'adoucirait-il. A défaut de pitié, l'avarice ferait céder son cœur ; il me rendrait ma fille pour une rançon.

Et s'il ne voulait pas fléchir son âme cruelle, au moins permettrait-il à la mère d'accompagner son enfant. Ici, on ne me donne pas de délai, on n'accepte pas de rançon. Plus cruels que l'ennemi, vous ne m'accordez rien.

Après les douleurs et les nombreux périls de l'en-

Instant legati Germanica regna requiri,
    Narrantes longæ tempora tarda viæ.
Sed matris moti gemitu sua viscera solvunt,
    Et qui compellunt, dissimulare volunt.
Dum natæ amplexu genitrix nodata tenetur,
    Prætereunt duplices, tertia, quarta dies.
Instant legati nota regione reverti ;
    Quos his alloquitur Goïsuintha gemens :
« Si feritate trucis premerer captiva Geloni,
    Forsan ad has lacrimas et pius hostis erat ;
Si nec corde pius, cupidus mihi cederet hostis,
    Ut natam ad pretium, barbara præda, daret.
Si neque sic animum velit inclinare cruentum,
    Matri præstaret quo simul iret iter.
Nunc mora nulla datur, pretio neque flectimus ullo :
    Qui nihil indulget, sævius hoste nocet.

fantement, après les laborieux jours de la grossesse, moi qui l'ai mise au monde, il ne m'est donc plus permis d'être la mère de ma fille, les droits de la nature ont donc pour moi tous péri ? A jeun de tendresse, plorante, on me repousse. Ni la pitié ne me donne accès, ni ma naissance. Ah ! que m'arrachez-vous là ? Attendez quelques jours, que j'aie appris à souffrir. Comme soulagement à ma peine, je ne réclame que ce seul délai.

Quand la reverrai-je ? Quand ces yeux reviendront-ils me sourire ? Quand me sera-t-il donné de tomber de nouveau au cou de mon enfant ? D'où pourrai-je revoir les pas de ma tendre fille ? Quand rirai-je encore à ses jeux ?

Aux jours d'angoisse qui visitent les rois, où ma tristesse ira-t-elle se reposer ? Qui m'entourera d'affection, qui baisera mon front ? Mains tendues, qui courra après mes baisers, qui viendra en sautant

Post uteri gemitus, post multa pericula partus
    Postque laboris onus quod grave feta tuli,
Quæ genui, natæ matrem me non licet esse,
    Ipsaque naturæ lex mihi tota perit ?
Affectu jejuna meo, lacrimosa repellor,
    Nec pietas aditum, nec dat origo locum.
Quid rapitis ? Differte dies, dum disco dolores,
    Solamenque mali sit mora sola mei.
Quando iterùm videam, quando hæc mihi lumina ludant,
    Quando iterùm natæ per pia colla cadam ?
Unde, precor, teneræ gressum spectabo puellæ
    Oblectetque animos matris et ipse jocus ?
Post causas, quas regna gerunt, ubi mœsta reclinem ?
    Quis colat affectu, lambiat ore caput ?
Extensis palmis quis currat ad oscula, vel quæ

pendre ses membres à mon sein ? Qui tiendrai-je sur mes genoux, joyeuse de mon doux fardeau, quelle main légère me frappera, pour s'amuser?.

Ah ! ma fille, quoique tu sois grande, je te porterais bien encore sans fatigue, toi qui m'étais un poids trop doux et trop léger. Pourquoi t'en vas-tu vers de nouveaux pays où, moi, ta mère, je ne serai pas ? N'est-ce pas assez d'une contrée pour nous tenir toutes deux ?

A pleurer je perdrai mes yeux, emportes-en la lumière avec toi. S'il m'est défendu de m'en aller toute, une part de moi te suivra. »

Alors les grands, les domestiques, le palais, la ville, le roi lui-même, tout sanglote. Par tous les chemins ce n'est qu'un gémissement. Cependant on court aux portes, mais la foule grondeuse, en voulant avancer les choses, les entrave. L'affection résiste, mais la cohue entraîne. Des deux côtés c'est un

Cervici insiliant pendula membra meæ?
Quam teneam gremio, blando sub fasce laborans,
Aut leviore manu verberer ipsa joco ?
Nec te ferre sinu, quamvis sis adulta, gravarer,
Quæ mihi dulce nimis et leve pondus eras.
Cur nova rura petas illic ubi non ero mater ?
An regio forsan non capit una duas ?
Plorans perdam oculos, duc et mea lumina tecum :
Si tota ire vetor, pars mea te sequitur. »
Tum proceres, famuli, domus, urbs, rex ipse remugit,
Quâque petisses iter, vox gravis una gemit.
Progrediere fores tamen, sed turba morosa,
Solvere dum properat, se properando ligat.
Hinc tenet affectus, rapit inde tumultus euntes :
Sic per utrasque vices flebile fervet opus.

ouvrage déplorable. L'un conseille le départ, l'autre veut qu'on retourne. Ainsi selon la diversité des mouvements, l'un tire et l'autre arrête. L'ancienne population du nouveau royaume se partage. Le père reste, le fils s'en va; le gendre part, le beau-père reste. A voir ce tumulte on dirait que la patrie émigre et que le sol lui-même s'en va en captivité. On sort des portes ; le char s'arrête sur le pont. Alors Galesuinthe, avançant la tête, prononce ces mots en pleurant :

« O Tolède, tu ne m'as donc nourrie que pour voir ton triste enfant jeté hors de tes portes ? Et pour accroître ma douleur, quand je te montre mes blessures, tu restes sereine et heureuse ! Pourquoi suis-je emmenée comme une proie ? Auparavant, j'étais recluse, pour la première fois, je puis te contempler toute ; et c'est quand je pars que tu te montres à moi, méchante ! D'ici je puis compter du regard tes habitants par les toits de tes maisons et voici que je serai

Alter abire monet, rogat alter amore redire :
    Sic, variante fide, hic trahit, ille tenet.
Dividitur populus per regna novella vetustus :
    Stat pater, it genitus : stat socer itque gener.
Qui vidit strepitum, patriam migrare putaret,
    Et quasi captivum crederet ire solum.
Procedunt portis : serraco in ponte retento,
    Protulit hoc fletu Gelesuintha caput :
« Sic gremio, Tolete, tuo nutribar, ut ægra
    Excludar portis tristis alumna tuis ?
Quoque magis crucier, prodens mea vulnera luctu,
    Stas felix regio : cur ego præda trahor ?
Antea clausa fui, modo te considero totam :
    Nunc mihi nota prius, quando recedo, ferox :
Hinc dinumero currens per culmina visu :

la seule à être exclue de ce nombre. Cruelles portes, qui me laissez partir, que ne m'avez-vous de vos serrures fermé le passage !

« Plût à Dieu qu'on eût scellé vos battants dans une pierre adamantine qui eût clos vos issues. Je m'en vais en des lieux inconnus, tremblante de ce qu'il me faudra y apprendre ; nations, âmes, coutumes, villes, campagnes et forêts. Qui vais-je trouver en arrivant en ces terres étranges où ne m'accompagnent ni concitoyen, ni ami, ni parent ?

« Dis-moi, Tolède, est-il possible que je me plaise aux soins d'une nourrice d'une autre race, qui me lavera le visage et ornera ma tête ? Je n'aurai pas là-bas de jeune fille avec qui jouer.

« Ici, délices de mon âme, ici, mon cœur vous reposez. Si tu ne peux, patrie, me garder autrement, qu'au moins chez toi un sépulcre nu me reçoive. Et puisqu'il ne m'est plus permis de vivre ici, au moins

En ego de numero non ero sola tuo :
Crudeles portæ, quæ me laxastis euntem,
Clavibus oppositis nec vetuistis iter !
Antea vos geminas adamans petra una ligasset,
Quam daret huc ullam janua pansa viam.
Pergo ignota locis, trepidans quidnam antèa discam :
Gentem, animos, mores, oppida, rura, nemus.
Quem, precor, inveniam peregrinis advena terris,
Quo mihi nemo venis civis, amice, parens ?
Dic, si blanda potest nutrix aliena placere,
Quæ lavet ora manu, vel caput ornet acu ?
Nulla puella choro neque collactanea ludat :
Hic mea blanditius, hic mea cura jaces.
Si me non aliter, vel nuda sepulchra tenerent :
Non licet hic vivi ? Hic mihi dulce mori

me serait-il doux d'y mourir. Je ne jouis plus de tes embrassements, je m'éloigne, sans avoir rassasié ma vue. Toi qui me renvoies, dure Tolède, adieu ! »

A ce moment reprennent leur marche la mère, la fille et le troupeau de ceux qui pleurent ; haletante, la pauvre mère ne se plaint pas de suivre le char. Elle conduit par d'amers chemins sa douce fille ; les vallées s'emplissent de sanglots, les sommets en retentissent ; l'air épais est brisé de vains hurlements, et les échos de la forêt au loin en murmurent. Goïsuinthe invente des prétextes pour aller plus loin. Mais le temps et le chemin sont courts à son désir : elle arrive à l'endroit d'où elle a dit qu'elle s'en retournera. Mais ce qu'elle voulait d'abord, elle ne le veut plus. De nouveau la jeune fille demande à suivre sa mère quelques pas ; les grands s'y opposent, pour ne pas prolonger encore le voyage.

Toutes deux se tenaient immobiles, l'une sur

Non fruor amplexu, neque visu plena recedo,
    Quæ me dimittis, dura Tolete, vale. »
Hinc iter arripiunt genitrix, nata, agmina flentum,
    Nec piget obsequii mater anhela sequi.
Deducit dulcem per amara viatica natam,
    Implentur valles fletibus, alta tremunt,
Frangitur et densus vacuis ululatibus aer,
    Ipsa repercusso murmure silva gemit.
Dat causas spatii genitrix, ut longiùs iret.
    Sed fuit optanti tempus iterque breve.
Pervenit quo mater ait sese inde reverti ;
    Sed quod velle priùs, posteà nolle fuit.
Rursùs adire cupit, via quæ fert invia matrem ;
    Quam proceres retinent, ne teneretur iter.
Hærebant in se amplexæ pariterque reflexæ ;

l'autre penchées. Alors Goïsuinthe commença une farouche lamentation :

— « O Espagne, si vaste pour tes habitants, si étroite pour une mère, pays sitôt fermé pour moi seule ; quoique tu ailles du Zéphyr à l'Eurus, que tu t'étendes depuis la mer Thyrrhénienne jusqu'à l'Océan et que tu aies de larges contrées pour tes peuples, maintenant que ma fille n'y doit plus être, tu me deviens bien petite. Sans elle je serai ici errante et pèlerine, et dans ma propre cité je serai à la fois citoyenne et exilée.

« Toi, ma fille, tu vas être mon unique douleur, et quel que soit l'enfant qui me vienne sourire, en l'embrassant, ce sera ton corps que mon cœur sentira. Qui que ce soit qui coure, qui s'asseye, qui pleure, qui entre ou qui sorte, toujours ta seule douce image reviendra dans mes yeux. Toi partie, je courrai cher-

Incipit hic gemitu Goisuintha fero :
« Civibus ampla tuis, angusta Hispaniâ matri,
Et regio soli tam cito clausa mihi !
Quæ licet à Zephyro calidum percurris in Eurum,
Et de Tyrrheno tendis ad Oceanum,
Sufficiens populis quamvis regionibus amplis :
Quo est mea nato absens, terra mihi brevis es.
Nec minus hic sine te errans et peregrina videbor,
Inque loco proprio civis et exul ero.
Tu dolor unus eris ; quisquis mihi luserit infans,
Amplexu alterius tu mihi pondus eris.
Currat, stet, sedeat, fleat, intret et exeat alter.
Sola meis oculis dulcis imago redis.
Te fugiente, errans aliena per oscula curram,
Et super ora gemens ubera sicca premam

cher tes baisers sur la bouche des autres et j'y presserai mon sein vide.

« Et voici maintenant la dernière recommandation que te fait mon amour tremblant : ô sois heureuse, je te prie, mais prends garde !... Adieu, adieu !

« Confie quelquefois pour ton avide mère un salut aux vents qui passent, et si son souffle vient jusqu'à moi, qu'il m'apporte de bonnes nouvelles ! »

Et la jeune fille accablée des plaintes de sa mère, triste, défaillante, et n'ayant plus la force de parler, reste longtemps sans voix ; enfin d'une gorge serrée et d'une langue que le chagrin de son cœur alourdit, elle fait entendre ces peu de mots : « Si l'auguste majesté de Dieu voulait encore me donner des jours à vivre, elle ne m'imposerait pas ce départ, mais puisque l'irrévocable sort me presse, je m'en irai, si personne n'y met obstacle, où sa colère me traîne. Je ne dirai plus qu'un dernier mot à graver en ta mémoire dou-

Quod superest, timebundus amor hoc mandat eunti :
Sis precor, o felix, sed cave, — vale, vale.
Mitte avidæ matri vel per vaga flabra salutem :
Si venit, ipsa mihi nuntiet aura boni. »
Filia tum validis genitricis onusta querelis,
Tristis, inops animi nec valitura loqui,
Clausa voce diù, vix fauce solubile fandi,
Pauca refert (cordis vulnere lingua gravis) :
« Majestas si celsa Dei mihi tempora vellet
Nunc dare plus vitæ, non daret ista viæ.
Ultima sed quoniam sors irrevocabilis instat,
Si jam nemo vetat, qua trahit ira sequar.
Hæc extrema tamen loquar, et memoranda dolori :
Hinc tua non tua sunt. Goïsuintha, vale. »
Oscula sic rumpunt et fixa ori ora repellunt,

loureuse : O ma mère qui n'as plus de fille, Goïsuinthe, adieu ! » Alors toutes deux dénouent leurs bras et s'éloignent en se regardant ; leur tendresse s'envole, à travers l'air, des baisers. Puis Galesuinthe sur son char reprend la route de Gaules, pendant que les roues s'ébranlent, elle reste debout triste, les yeux fixes. De son côté, la pauvre mère, suivant sa fille du regard, s'en retourne. Elle tremble toute, qu'une mule ne s'emporte, qu'un cheval impatient ne renverse le quadrige. Et son âme ne cesse de voltiger autour de celle qui l'aime ; elle la suit en pensée, au tournant du chemin ; souvent elle parle comme si sa fille était encore avec elle et il lui semble qu'elle tient l'absente, de la main. Croyant la saisir, elle tend les bras dans le vent et, au lieu de son enfant, elle ne frappe que les brises errantes. Au milieu de tant de personnes qui l'entourent, elle n'est attentive qu'à une qui s'en va, elle ne voit de route que celle par où s'éloigne son amour.

Dum se non possunt, aera lambit amor.
Hinc pilente petens loca Gallica Gelesuintha
Stabat fixa oculis, tristis, eunte rotâ.
E contra genitrix post natam lumina tendens,
Uno stante loco, pergit et ipsa simul.
Tota tremens, agiles raperet ne mula quadrigas,
Aut equus impatiens verteret axe rotas,
Sollicitis oculis circumdolitabat amantem,
Illuc mente sequens, qua via flectit iter.
Sæpe loquebatur quasi secum nata sederet,
Absentemque manu visa tenere sinu.
Prendere se credens in ventos brachia jactat,
Nec natam recipit, sed vaga flabra ferit
Inter tot comites unam spectabat euntem,
Sola videbat iter quâ suus ibat amor.

Elle est plus suspendue que sa fille même au char fatal ; et toutes les deux vont titubant l'une avec des vœux, l'autre avec des roues. Et quand tout l'espace s'est évanoui derrière elle et que la vue ne peut plus percer l'ombre qui recouvre le jour, elle croit revoir encore sa fille dans les fantasmagories du soir, et quand les formes s'effacent, la chère image reparaît. Impatiente, tremblante, pleurante, inquiète mère, que suis-tu de tes larmes ? Est-ce que ton amour pressent l'avenir ?

Galesuinthe cependant continue sa route, au milieu des larmes ; elle passe sous les nuages les hautes Pyrénées par le col glacé de Julius ; les monts blancs de neige s'élancent aux étoiles ; plus haut que les pluies s'érige leur sommet en aiguille. Voici Narbonne et le plat littoral que longe l'Aude avant d'entrer mollement dans les eaux du Rhône. Après plu-

Plus genitrix suspensa animo quam filia curru :
    Hæc titubans votis ibat, et illa rotis.
Donec longe oculo spatioque evanuit amplo
    Nec visum adtingit, dum tegit umbra diem,
Ipsa putat dubios natæ se cernere vultus,
    Et cum forma fugit, dulcis imagó redit
Mobilis, impatiens, metuens, flens, anxia mater,
    Quid sequeris lacrimis ? Augurat altus amor ?
Illa tamen pergit qua trita viam orbita sulcat ;
    Quisque suis vacuos fletibus implet agros.
Inde Pyrenæas per nubes transilit Alpes,
    Quaque pruinosis Julius alget aquis,
Qua nive canentes fugiunt ad sidera montes,
    Atque super pluvias exit acutus apex.
Excipit hinc Narbo, qua littora plana remordens
    Mitis Atar Rhodanas molliter intrat aquas.

sieurs villes, elle atteint les remparts de Poitiers, qu'elle traverse, en pompe royale. C'est là qu'Hilaire à l'ample voix, naquit et vécut; c'est de là que retentissait sa parole tonnante. Et moi, nouveau venu, je l'ai vue de mes yeux traverser lentement la ville dans une tour d'argent roulante; la pieuse Radegonde, dans son maternel amour, désira vivement de la voir, s'il était possible. Et depuis la douce mère s'attacha à la douce fille, par un fréquent commerce de lettres et elle commença par aimer paisiblement celle que plus tard elle devait pleurer.

De là Galesuinthe gagne lentement les plaines de Tours, où brille l'étoile de saint Martin; elle traverse la Vienne au cours rapide comme le vol d'un oiseau. La foule qui l'accompagne sort alerte de ces eaux. Plus loin la Loire rampante la reçoit sur son eau vitreuse, où le poisson ne trouve pas même de

Post aliquas urbes Pictavas attigit arces,
    Regali pompa prætereundo viam,
Inclitus ille quibus vere amplus Hilarius oris
    Et satus et situs est, ore tonante loquax.
Hanc ego nempe novus conspexi prætereuntem
    Molliter argenti turre rotante vehi.
Materno voluit pia quam Radegundis amore
    Cernere ferventer, si daret ullus opem.
Sæpe tamen missis dulci sibi dulcis adhæsit,
    Et placide coluit quod modo triste dolet.
Toronicas terras Martini ad sidera noti
    Inde petit, lento continuante gradu.
Vingennæ volucer transmittitur alveus alno:
    Turba comes rapidis alacris exit aquis.
Excipit inde repens vitrea Liger algidus unda,
    Quo neque vel piscem levis arena tegit.

sable. On arrive à l'endroit où la Seine poissonneuse se jette dans la mer, par l'estuaire rouennais.

La jeune vierge s'unit au roi ; elle mérite d'être aimée du peuple, d'un grand amour. Elle gagne les uns par des présents, les autres par de douces paroles et, quoiqu'ils lui soient inconnus, elle les fait siens. Elle prête serment devant les gens d'armes et se lie à eux, en acceptant leur loi.

Bref, elle régnait, dirigeant sa vie par des lois paisibles ; étrangère, elle s'était faite la mère des pauvres. Et, enfin pour être plus sûre d'arriver au royaume éternel, elle avait adhéré à la foi catholique.

O douleur insigne, pourquoi retardes-tu de pleurer, pourquoi en allongeant ton récit, dissimules-tu l'horrible catastrophe? Inique destinée des hommes, tu nous guettes dans l'ombre pour, à notre premier faux pas, sous l'aile de la mort, dévorer d'un coup

Pervenit qua se piscoso Sequana fluctu
    In mare fert, juncto Rotomagense sinu.
Jungitur ergo toro regali culmine virgo,
    Et magno meruit plebis amore coli,
Hos quoque muneribus permulcens, vocibus illos,
    Et licet ignotos sic facit esse suos.
Utque fidelis ei sit gens armata, per arma
    Jurat jure suo, se quoque lege ligat.
Regnabat placido componens tramite vitam,
    Pauperibus tribuens advena mater erat :
Quaque magis possit regno superesse perenni,
    Catholicæ fidei conciliata placet.
O dolor insignis, quid differs tempora fletus
    Lugubresque vices plura loquendo taces?
Improba sors hominum, quæ improviso abdita lapsu
    Tot bona tam subito, morte volante, voras !

tous nos biens! Galesuinthe était à peine unie au roi, elle était au début de sa vie, lorsque le tombeau l'a saisie. Le malheur s'est abattu sur elle comme un épervier; elle est tombée; la torche de sa vie s'est renversée; sa lumière est morte.

Son inforunée nourrice, à la nouvelle de ce trépas, vole, demi-morte, vers ce corps sans vie. Et là, au milieu des servantes fidèles, elle se jette, et peut enfin proférer ces mots que la douleur empêchait d'abord de sortir.

« Ainsi te voilà, Gélésuinthe, toi que, la plus méchante des nourrices, j'avais promis à ta mère, de garder longtemps sauve? C'est ainsi que mes yeux éteints revoient ma lumière? Et voilà pâle, ce visage rose. Aie pitié de moi, parle-moi? Que rapporterai-je à ta mère, si je retourne jamais là-bas? C'est donc pour te voir ainsi que je t'ai suivie, pèlerine, à tra-

Nam breve tempus habens consortia nexa jugales
Principio vitæ funere rapta fuit.
Præcipiti casu volucri præventa sub ictu
Deficit, et verso lumine lumen obit.
Infelix nutrix, audito funere alumnæ,
Exanimum ad corpus vix animata volat.
Ipsa inter famulas incumbens prima fideles,
Hæc tandem potuit clausa dolore loqui :
« Sic placidæ matri promisi pessima nutrix,
Te longe incolumem, Gelesuintha, fore ?
Sic extincta meum mea cernunt lumina lumen?
Pallida sic facies, qua rubor ante fuit ?
Dic aliquid miserans, miseræ mihi redde loquellas !
Quid referam ad matrem, si remeare licet ?
Hoc sum per tantos peregrina secuta labores ?
Pro vice tale mihi munus, alumna, refers ?

vers tant de fatigues? C'est la récompense de mes soins pour toi, mon enfant? Tu me disais souhaiter de partager avec moi la vie et la tombe; j'ai vécu avec toi, et tu t'es laissé mourir sans moi? Plût à Dieu que l'ordre de la vie eût été suivi pour la vieille et pour la jeune femme, et, que, toi debout, je t'aie précédée dans la mort! »

Pendant ce temps, on apporte la morte sur son triste catafalque; l'affection lui paie le tribut funéraire. On emmène, on pare, on pleure, puis on dépose en son caveau la voyageuse. Tout à coup éclate un signe miraculeux; la lampe qui luit pour les obsèques tombe sur les dalles, toute droite; intacte, elle continue à brûler; ni le verre ne s'est brisé, ni la flamme ne s'est éteinte.

La nouvelle, cependant, arrive jusqu'aux oreilles de sa sœur, qui exhale sa plainte en cette lamentation :

Optabas pariter nobis vitam atque sepulchra :
    Quæ tecum vixi, me sine passa mori?
Ordo utinàm vitæ juvenique senique fuisset :
    Te stante incolumi, me prius ire neci! »
Interea vehitur tristi lacrimata feretro,
    Solvit et exequias obsequialis amor.
Ducitur, ornatur, deponitur, undique fletur,
    Conditur et tumulo sic peregrina suo.
Nascitur hic subito rerum mirabile signum;
    Dum pendens lychnus lucet ad obsequium,
Decidit in lapidem, nec vergit et integer arsit,
    Nec vitrum saxis nec perit ignis aquis. —
Fama recens residis germanæ percutit aures,
    Affectuque pio sic movet ora soror :
« Hanc, rogo, germanæ mandasti, cara salutem?
    Scripta tuis digitis, hoc mihi charta refert?

« Voilà donc, chère, le salut que tu mandes à ta sœur ! Voilà la lettre que tu m'écris ! De mes yeux avides j'interrogeais l'horizon par où tu devais venir. Ce n'est pas tout à fait le voyage, dont je t'avais priée. Je souhaitais que l'Espagne t'envoyât ici. Et voilà que ta sœur ne te possède pas, que ta mère ne te possède plus. A tes suprêmes obsèques Brunehilde n'a même pas assisté. Pourtant ne pouvant pas t'accueillir vivante, j'aurais voulu t'honorer morte. Pourquoi, douce exilée, n'ai-je pas fermé tes yeux ? Pourquoi n'ai-je pas bu sur tes lèvres tes dernières paroles ? De mon triste devoir je n'ai rien pu payer, et cette main n'a touché ni les membres, ni le visage de ma sœur. Il ne m'a été donné ni de répandre des larmes, ni de crier ma douleur, pas même de laver d'eau tiède son froid cadavre. Pourquoi, nourries ensemble, élevées dans le même pays, nous fais-tu un chemin différent vers la mort, ô douleur ? »

Sollicitis oculis expectabam unde venires :
    Quale precata fui, non agis illud iter.
Optavi Gallis te huc Hispania ferret :
    Non te hic cara soror, non ibi mater habet.
Extremo obsequio non huc Brunichildis adivi ;
    Si tibi nil vivæ, mortis honora darem.
Cur peregrina tuos non clausi dulcis ocellos,
    Auribus aut avidis ultima verba bibi ?
Officio tristi nil impendi ipsa sorori,
    Membra, manus, faciem nec manus ista tegit.
Non licuit fundi lacrimas, nec ab ore resorbi,
    Frigida nec tepido viscera fonte lavo.
Nutritas pariter, junctas regionibus iisdem,
    Cur ad mortis iter dividis, alte dolor ? »
Sicque relicta soror casu laceratur ademptæ ;
    Hæc vocat, illa jacet nec repetita redit

Ainsi la sœur survivante est déchirée par le chagrin; elle appelle, mais son aimée est dans le tombeau et ne revient pas. Gélésuinthe, tu te tais ? Réponds au moins comme répondent à ta sœur les choses muettes, les rochers, les monts, les bois, les eaux. Anxieuse, elle interroge les bois eux-mêmes, mais sur ton salut tout est silencieux.

La nouvelle franchit les fleuves et les montagnes, le chagrin vole comme une flèche. Au moins, si remplissant tous les autres lieux, il se faisait plus lent pour aller jusqu'à la mère de Gélésuinthe !

Mais, hélas ! plus on aime et plus tôt on entend ce que la renommée apporte. Goïsuinthe doute d'abord, son angoisse lui garde de l'espoir. Mais, quand le javelot de la douleur entre dans son oreille, ses genoux fléchissent, elle s'abat à terre. A ce mot de mort, une autre mort heurte ; dans ce corps maternel

Gelesuintha, taces ? Responde, ut muta sorori
    Repondent : lapides, mons, nemus, unda, polus.
Anxia sollicitans ipsas interrogat auras :
    Sed de germanæ cuncta salute silent.
Nuntius hic subito fluvio transcendit et Alpes,
    Mœrorisque gravis tam cito pinna volat.
Optandum fuerat, postquàm loca cuncta replesset,
    Tardius ad matrem hic dolor iret iter.
Sed quod fama refert, qui plus amat, et priùs audit,
    Ac dubium credit, dante timore fidem.
Mox igitur matris jaculans dolor attigit aures,
    Anxia succiso poplite lapsa ruit.
Audita de morte una mors altera pulsat,
    Et pæne incolumi corpore funus erat.
Pallida suffuso tum Goïsuintha rubore
    Molliter hæc, anima vix redeunte, refert :

le trépas pénètre. Toute pâle, quand l'âme lui revient, Goïsuinthe profère ces mots sans force :

« Ainsi donc je me berçais au tendre amour de ma fille, pour que cette blessure entre plus profond dans mes entrailles ! Ah ! si ma lumière est morte, si ma fille n'est plus, pourquoi, cruelle vie, me retiens-tu pour pleurer ? Dure mort, ton erreur est trop grande ; tu devais enlever la mère et c'est la fille que tu prends. O pourquoi les fleuves ne se sont-ils pas répandus sur leurs rives englouties, pourquoi la terre n'a-t-elle pas fait naufrage sous les eaux, pourquoi les hautes Pyrénées n'ont-elles pas dressé leur muraille jusqu'aux astres, quand je t'ai laissée partir, Gélésuinthe, vers le nord. Plût à Dieu que ni les roues du char n'eussent pu tourner ni les chevaux s'avancer parmi les flots. Ce qui t'attendait là-bas, mon cœur en avait eu le pressentiment ; de mes bras je n'ai pu te couvrir, ma fille. Nous nous sommes soumises

« Siccine me tenero natæ solabar amore,
Ut mea nunc gravius viscera vulnus aret ?
Si nostrum jam lumen obit, si nata recessit,
Quid me ad has lacrimas, invida vita, tenes ?
Errasti, mors dura, nimis : cum tollere matrem
Funere debueris, sors tibi nata fuit.
O utinam mersis crevissent flumina ripis,
Naufraga ceu fusis terra natasset aquis,
Alta Pyrenæi tetigissent sidera montes,
Aut vitrea glacie se solidasset iter,
Quando relaxavi te, Gelesuintha, sub Arctum,
Ut nec reda rotis, non equus isset aquis,
Huc ergo illud erat, quod mens præsaga timebat ?
Non posse amplexu vellere, nata, meo.
Paruimus votis alienis, jussa sequentes ;
Promissa existi, non reditura mihi.

aux désirs de l'étranger, nous avons obéi. Tu es partie fiancée pour ne plus revenir. C'est pour cela qu'en mon paisible amour pour ma fille, j'ai donné à presser mon sein à ses petites lèvres ?

Souvent, quand tu dormais, je t'ai pris de furtifs baisers, et pour que ton sommeil fût plus léger, je t'ai mise sur ma poitrine. A quoi m'a servi de rêver qu'un jour, venue de toi, une petite fille jouerait sur mes genoux d'aïeule ? Si tu as été heureuse je ne l'ai pas su, quand le malheur est venu, je ne t'ai pas vue mourir. Dans les deux cas mon cœur a perdu sa peine. »

Ainsi de leurs sanglots, ici la sœur, là-bas la mère, émurent les échos du Tage et du Rhin. Le fleuve Batave roula les mêmes gémissements que celui de la Bétique, et de l'Escaut et de l'Ebre coulèrent les mêmes larmes.

Hoc erat altus amor, placida dulcedine natæ
    Quod teneris labiis ubera pressa dedi ?
Sæpe soporantem furtiva per oscula suxi,
    Ut leve dormires viscera subposui.
Optasse extremum de te quid profuit illud,
    Luderet ut gremiis parvula neptis avis ?
Nec felix vota aut infelix funera vidi :
    Perdidit, heu, nimius hoc labor, illud amor. »
Partitis lacrimis soror hinc, inde anxia mater
    Vocibus hæc Rhenum pulsat et illa Tagum :
Condolet hinc Batavus, gemit illinc Bœticus axis,
    Perstrepit hoc Vachalus, illud Hiberus aquis.

POÉSIES D'AUSONE

dont la traduction est insérée dans le premier récit.

I

Ephemeris.

Ad Parmenonem.

Mane jam clarum reserat fenestras ;
Jam strepit nidis vigilax hirundo ;
Tu, velut primam mediamque noctem,
Parmeno, dormis.

Dormiunt glires hiemem perennem,
Sed cibo parcunt : tibi causa somni,
Multa quod potas, nimiaque tendis
Mole saginam.

Inde nec flexas sonus intrat aures ;
Et locum mentis sopor altus urget,
Nec coruscantis oculos lacessunt
Fulgura lucis.

Annuam quondam juveni quietem,
Noctis et lucis vicibus manentem.
Fabulæ fingunt, cui Luna somnos
Continuârit.

Surge, nugator lacerande virgis :
Surge ; ne longus tibi somnus, unde
Non times, detur : rape membra molli,
Parmeno, lecto.

Fors et hæc somnum tibi cantilena
Sapphico suadet modulata versu.
Lesbiæ depelle modum quietis,
Acer ïambe.

II

Ausonius Paulino s.

EPISTOLA

Discutimus, Pauline, jugum, quod certa fovebat
Temperies; leve quod positu, et tolerabile junctis.
Tractabat paribus concordia mitis habenis;
Quod per tam longam seriem volventibus annis
Fabula non unquam, nunquam querimonia movit,
Nulla querela loco pepulit, non ira, nec error,
Nec quæ, compositis malesuada et credula causis,
Concinnat verisimiles suspicio culpas;
Tam placidum, tam mite jugum, quod utrique parentes
Ad senium nostri traxere ab origine vitæ;
Impositumque piis hæredibus, usque manere
Optarunt, dum longa dies dissolveret ævum
Et mansit, dum læta fides, nec cura laborat
Officii servare vices ; sed sponte feruntur
Incustoditum sibi continuantia cursum...
... Discutimus, Pauline, tamen : nec culpa duorum
Ista, sed unius tantum, tua ; namque ego semper
Contenta cervice feram. Consorte laborum
Destituor; nec tam promptum gestata duobus
Unum, deficiente pari, perferre sodalem,
Non animus, viresque labant; sed iniqua ferendo
Conditio est oneri, quum munus utrumque relicto
Ingruit, acceduntque alienæ pondera libræ...

DE PAULIN DE NOLE

(Traduite dans le premier récit.)

I

Ausonio Paulinus.

Ego te per omne, quod datum mortalibus
Et destinatum sæculum est
Claudente donec continebor corpore
Discernar orbe quolibet,
Nec orbe longe, nec remotum lumine,
Tenebo fibris insitum,
Videbo corde, mente complectar piâ
Ubique præsentem mihi.
Et cum solutus corporali carcere,
Terrâque provolavero,
Quò me locarit axe communis Pater,
Illic quoque te animo geram.
Neque finis idem, qui meo me corpore,
Et amore laxabit tui.
Mens quippe, lapsis quæ superstes artubus
De stirpe durat cœliti,
Sensus necesse est simul et affectus suos
Teneat æque ut vitam suam,
Et ut mori, sic oblivisci non capit,
Perenne vivax et memor.

II

Ad Conjugem (1).

Age, jam precor, mearum
Comes irremota rerum,
Trepidam brevemque vitam
Domino Deo dicemus.
Celeri vides rotatu
Rapidos dies meare,
Fragilisque membra mundi
Minui, perire, labi.
Fugit omne quod tenemus,
Neque fluxa habent recursum :
Cupidas vagasque mentes
Specie trahunt inani.
Ubi nunc imago rerum est ?
Ubi sunt opes potentum
Quibus occupare captas
Animas fuit voluptas.

(1) Ces vers ont été publiés dans les œuvres de S. Prosper d'Aquitaine.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

INTRODUCTION 1

PREMIER RÉCIT. — Ausone. — Les réceptions d'un homme de lettres à la fin de l'Empire. 27

DEUXIÈME RÉCIT. — Paulin à Nole. 47

TROISIÈME RÉCIT. — Sidoine Apollinaire, la lutte contre les Barbares. 69

QUATRIÈME RÉCIT. — La famille de Sidoine Apollinaire. — Fin de l'histoire d'Ecdicius Avitus. 113
Histoire d'Apollinaire, fils de Sidoine 123
Saint Avit. 135

CINQUIÈME RÉCIT. — Ennodius, Boèce, Cassiodore. — Les débuts d'Ennodius 146
L'Affaire du pape Symmaque. 159
Boèce 167
L'affaire des magiciens. — Les juifs de Vérone. — Disgrâce de Cassiodore. — Mise en accusation de Boèce. — La consolation philosophique 176

SIXIÈME RÉCIT. — Fortunat. 185

DEUXIÈME PARTIE

POÉSIES DE PRUDENCE. — I. Hymne avant le repas. . . 243
II. A la vierge Eulalie. 251
III. Hymne à saint Vincent de Saragosse 257

POÉSIE DE SAINT PAULIN DE NOLE 273

POÉSIES DE DRACONTIUS. — I. Création de l'homme. . . 287
II. Première apparition de la femme. 288
III. Adam et Eve étonnés de la nuit. 289

POÉSIE DE SAINT PROSPER D'AQUITAINE sur l'invasion de 406 291

Pages.

Poésies de saint Avit. — I. La Création 299
II. Jalousie de Satan 300
III. Métamorphose de la femme de Loth 303
IV. Le Déluge 305

Poèmes philosophiques de Boèce 309

Poème de Fortunat. — Gélésuinthe 313

Supplément. — Poésies d'Ausone et de saint Paulin. . 333

Lyon. — Imprimerie Emmanuel Vitte, rue de la Quarantaine, 18.

12